PQ 2256
.F24 S6
1874
Copy 1

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class PQ2484
Book .Z3S6
1874

SOUVENIRS

D'UNE

COSAQUE

PAR

ROBERT FRANZ

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

A. LACROIX ET Cie, ÉDITEURS

13, FAUBOURG MONTMARTRE, 13

—

1874

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

1

99
169

SOUVENIRS

D'UNE

COSAQUE

PAR

ROBERT FRANZ

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

A. LACROIX ET Cie, ÉDITEURS

13, FAUBOURG MONTMARTRE, 13

1874

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ2256
.F24S6
1874

297906
22
Music

PD 2 Mar. 197

A MON AMI ***.

Il y a quelques années, vous le savez, je vis en Italie une femme dont j'avais beaucoup entendu parler.

Elle était alors dans tout l'éclat de ses vingt ans, de sa richesse, de son talent, et fêtée, choyée, adorée.

L'an dernier, j'ai revu cette même femme à Paris dans la solitude et la pauvreté d'une mansarde. Un piano, un petit lit en fer, quelques chaises, c'était tout l'ameublement; aux murs une douzaine de portraits du même homme.

Je voulus savoir les causes de ce grand changement de fortune. Elle me conta sa vie.

C'est cette vie que j'ai reproduite ici comme elle me l'a contée, simplement, sans artifices, sans souci de la composition savante et du livre suivant la formule. C'est une douloureuse histoire; la vieille histoire de la passion, aux fleurs si parfumées, aux fruits si amers, dans une

nature ardente, sauvage, épanouie au milieu des solitudes des steppes, et dont les instincts, les véhémences et les révoltes choqueront les esprits placides et tempérés du pays civilisé par excellence.

Aussi ne l'ai-je écrite qu'en pensant à vous.

Vous n'êtes ni placide, ni tempéré, vous êtes très-peu civilisé; vous avez l'horreur des conventions et l'amour des volontés aux larges ailes. Et c'est à vous, mon ami, que je dédie ce livre.

ROBERT FRANZ.

Paris, 1874.

SOUVENIRS

D'UNE

COSAQUE

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Ce, A SAINT-GERMAIN

SOUVENIRS

D'UNE

COSAQUE

I.

Je suis née en Ukraine. Ma mère était Cosaque. Elle mourut dix-huit mois après ma naissance, mettant au monde un fils, mon troisième frère. Il n'y a pas de château plus chargé de gloire et d'années que mon vieux manoir héréditaire.

J'avais six ans lorsque nous quittâmes l'Ukraine pour la Wolhynie où mon père qui s'était remarié avait de vastes propriétés.

J'étais une enfant sauvage, violente, difficile à convaincre, plus difficile à soumettre. Le vent

de la steppe avait bercé mon premier sommeil, il avait murmuré des chansons rayonnantes à mes oreilles d'enfant. Ces chants, ces soupirs avaient un refrain étrange : l'amour et la liberté cosaques qui ne ressemblent à aucun autre amour, à aucune autre liberté. La steppe me donnait les enivrantes sensations d'un air large, d'une étendue immense aux sonorités extrêmes. L'horizon en Ukraine semble n'avoir pas de fin.

J'aimais ces vents âpres alternant avec des calmes plats, sans obstacle au son, ces midis accablants, ces nuits belles comme des aurores, et l'irritante électricité de la steppe.

On s'occupe généralement fort peu des enfants dans les grandes maisons slaves.

Ma belle-mère avait pour nous des bonnes, des instituteurs et une gouvernante qu'elle avait fait venir de l'étranger, mais mon caractère ne s'accommodait d'aucune espèce de surveillance. J'étais absolument livrée à moi-même.

Le jour, je courais la steppe, montée sur un de ces merveilleux petits chevaux de l'Ukraine, aussi rapides que le vent.

Le soir, couchée dans les hautes herbes, je regardais couler le Dniéper, rapide et silencieux;

j'écoutais le cri des cailles, le vol des tourterelles qui passent avec un battement d'ailes sonore, et le vent m'apportait la chanson âprement douce des pâtres, le rhythme monotone des bateliers dans le lointain.

Un vieux Cosaque, attaché au service de la maison, savait les plus belles légendes de l'Ukraine. C'était un vieux serviteur de ma mère. On disait que dans sa jeunesse il s'était battu vaillamment au camp des Zaporogues. Farouche, emporté et violent un jour, il était bon et d'une extrême douceur le lendemain. Les Turcs appelaient les Slaves *les colombes,* à cause de cette extrême douceur mêlée à l'esprit guerrier de la race. Sa figure était triste. On le respectait et on l'aimait. Il avait vu naître ma mère; il réfugia son cœur dans son enfant. Le seul enseignement qui ne me coûtât pas de révolte à cette époque me venait de lui. Tout en sachant lire de très-bonne heure, à quatre ans je crois, j'avais peu de goût pour les histoires qu'on lit, et la plus grande curiosité pour celles qui se racontent. Avec cela l'amour des choses qui se passent en plein air, le souci de ce qu'on voit et de ce qu'on observe.

Je mettais le récit des superstitions locales bien au-dessus des contes de fées qu'on m'offrait parfois pour me garder à la maison, et que je refusais avec dédain. Je passais des heures entières à me faire conter des légendes. La steppe se peuplait alors de fantômes d'un glorieux passé; la mémoire du vieux Zaporogue faisait défiler à mes yeux éblouis ces expéditions d'armées cosaques avec leurs tentes de campagne doublées de brocart, leurs selles brodées d'or, leurs sabres couverts de perles et de pierreries. D'autres fois, c'étaient de touchantes histoires d'amour, sous une forme naïve et d'une morbidesse inexprimable, ou bien « le grand mystère national », l'amour de la patrie, se révélant sous une ondée des plus charmantes images :

« L'étranger assassine un fier jeune berger. Celui-ci demande à être enterré au pré de ses brebis, pour être toujours avec elles, et derrière la bergerie, pour entendre encore la voix de ses chiens. Puis il demande à sa petite flûte de hêtre qui joue si doucement, à sa petite flûte en os qui joue si tristement, à sa petite flûte de sureau qui joue avec flamme, de ne point parler d'assassinat aux brebis qui s'assembleront et le pleureront

avec des larmes de sang, mais de leur dire simplement qu'il s'est marié à une fière reine, *la reine du monde* (la liberté); qu'à sa noce, une étoile a filé, le soleil et la lune ont tenu sa couronne; qu'il a eu pour témoins les pins et les chênes, pour prêtres les grandes montagnes, pour musiciens les oiseaux, des milliers d'oiseaux, et pour flambeaux les étoiles. »

Cela me prenait à la tête, au cœur, d'un parfum étrange; cependant j'y blâmais quelque chose : la résignation trop facile qui est malheureusement un trait du caractère national.

Un jour, le Zaporogue me conta l'histoire du dernier ataman de l'Ukraine, qui avait essayé de reconquérir l'indépendance de sa nation. C'était Mazeppa que lord Byron, Vernet et Victor Hugo ont rendu célèbre dans l'Occident.

Lorsqu'il eut fini, une larme, qui effraya l'enfant, descendit brûlante le long de ses joues ridées. Longtemps après nous étions encore à la même place, le Zaporogue fumant sa pipe, l'inséparable compagne de tout Cosaque; moi rêvant passionnément à Mazeppa, le dernier ataman.

J'avais compris l'amour et la liberté cosaques.

II.

C'est à cette époque que je contractai la manie de passer les nuits en plein air. Pendant ces longues heures où je ne dormais point, la steppe avait des murmures intermittents que j'écoutais avec un recueillement ardent.

C'étaient des bruits confus, d'étranges harmonies expirant en de complets silences.

Sur la limite du jardin, dans les profondeurs des feuillages, dans les cerisiers blancs, dans les lilas en fleur qui exhalaient dans la nuit leurs effluves odorants, les rossignols chantaient. Des frissons de lumière blanchissaient le Dniéper.

La pluie tombait quelquefois paisible, chaude et sans bruit. Je me blottissais alors sous un grand manteau, et mon fidèle Zaporogue eût en vain essayé de m'emmener.

Je voulais voir le premier rayon de soleil sur les haies d'épine fleurie, je voulais voir les gouttes de pluie se balançant à la pointe des grandes herbes comme des atomes de lumière.

Ma belle-mère ignorait ces escapades nocturnes.

Les personnes à qui notre éducation était confiée se préoccupaient en général fort peu des devoirs de leurs charges; ma gouvernante, une vieille Anglaise, qui avait essayé vainement de m'apprendre à broder, à tricoter, comme elle avait vainement essayé de me donner le goût des contes de fées,—et que je méprisais d'ailleurs parce qu'elle ne pouvait mettre le pied dans la steppe sans s'enrhumer, ce qui la faisait maugréer contre la steppe, crime capital à mes yeux, — ma gouvernante me haïssait.

J'aimais les chevaux, les exercices violents; je me plaisais à grimper dans les arbres, à courir à perte d'haleine dans les sentiers étroits coupant les blés verts. Je nageais admirablement; le vieux Zaporogue me l'avait appris. Je l'accompagnais souvent lorsqu'il menait les chevaux au bain dans une petite anse du Dniéper. Nous les faisions entrer dans l'eau jusqu'au ventre, et ils se baignaient la tête haute et la queue au vent. Quand

on voulait les faire avancer, ils se cabraient. Quelquefois je tombais à l'eau en glissant sur la croupe humide. Je me rattrapais alors aux crinières flottantes. J'avais encore une petite barque cosaque construite spécialement pour mon usage, merveilleuse de légèreté, avec de petites rames sculptées que je maniais avec adresse.

Cette vie ne m'apprenait pas précisément l'obéissance, et le mot que je disais le plus souvent était : Je veux! Mlle Betsy me traitait de petit monstre et n'aurait pas été trop affligée si quelque accident l'eût débarrassée de moi. Je méritais d'ailleurs qu'elle me détestât cordialement.

Elle s'était confiée un jour à ma frêle embarcation, sûre après tout de mon adresse. Elle comptait sans la malice de l'enfant. La promenade fut belle, mais, au moment d'aborder, je fis chavirer la barque. L'eau était peu profonde à cet endroit, et elle en fut quitte pour la peur, mais elle m'avait vue rire lorsque dans l'eau elle se débattait en poussant des cris perçants.

Quant aux domestiques, ils m'adoraient, et me laissaient faire.

III.

Je m'étais enracinée par je ne sais quelles fibres résistantes dans l'Ukraine. Lorsqu'il fallut la quitter, mes désespoirs d'enfant furent navrants.

Au château de mon père, je me trouvai dépaysée. Ces murailles verdoyantes qui m'environnaient de toute part m'étonnaient et me déplaisaient. La steppe n'avait pas de forêts. Il y avait bien çà et là quelques arpents de terrain boisé, mais la vue n'était jamais bornée par ces hautes barrières qui, en Wolhynie, me cloîtraient à chaque pas. J'avais des larmes que je ne pouvais pas pleurer.

On avait emporté et emmené tout ce qui me servait en Ukraine, et ce dont je n'aurais

pour rien au monde voulu me séparer. J'avais mon cheval aimé, qui s'agenouillait pour me recevoir en selle; ma barque cosaque se balançait sur l'eau transparente d'un étang; mais l'ombre des grands bois m'effrayait, je ne pouvais pas galoper dans ces chemins tortueux, embarrassés à tout moment de broussailles, et quand j'eus fait le tour de l'étang, très-étonnée et fâchée de l'immobilité de cette eau plate que le vent ridait à peine, quand on me dit qu'un étang était toujours plat et immobile, ajoutant qu'on était bien aise de n'avoir plus le voisinage dangereux du Dniéper, je défonçai mon bateau.

Je ne voulais pas déshonorer la barque cosaque sur les étangs wolhyniens.

Un changement radical s'opéra alors en moi.

J'avais horreur du pays; je ne voulus plus de courses à cheval, de promenades à pied sous le soleil et la pluie; le chant des oiseaux me paraissait stupide. Mais l'énergie surabondait en moi, et je commençais à sentir l'ennui.

Le vieux Zaporogue ne nous avait point suivis. L'Ukraine était sa mère, et il voulait, disait-il, y coucher ses vieux os.

A défaut de ses légendes, je me jetai sur les

livres. Il y en avait beaucoup au château. Mon père lisait énormément et aimait à lire. Je ne sortais plus de la bibliothèque.

IV.

C'était une vaste pièce octogone qui à elle seule occupait une des tourelles du château. Elle était encadrée de grandes colonnes portant sur un large stylobate qui faisait terrasse autour du plancher où l'on descendait par des gradins; disposition d'un bizarre effet.

Les colonnes étaient revêtues de chefs-d'œuvre de la menuiserie nationale, où le bois se plie à tous les caprices comme le fer forgé. Aux treillis, aux colonnettes, aux trèfles et aux arabesques sculptées, des lierres et d'autres plantes grimpantes suspendaient leurs feuillages.

Huit portes-fenêtres festonnées de lierres d'Irlande et dans les embrasures desquelles s'étalaient des bananiers, des tallipots et des camélias arborescents la découpaient à jour.

Dans les entre-deux de ces portes-fenêtres des divans très-bas faisaient le tour de la terrasse dont des nattes en jonc de Chine couvraient le plancher. Dans l'intérieur de la salle, le parquet était en bois des îles. Les murailles, le plafond, tout était blanc, rehaussé de filets d'or et d'argent. Deux rideaux de cachemire blanc à fleurs d'or et d'argent et de velours noir superposés, tombaient autour des portes-fenêtres. Un lustre pendait au plafond attaché à des tresses noires, or et argent. Des panoplies cosmopolites étaient accrochées aux murailles.

Il y avait des épées de Tolède flexibles comme des cravaches, des lames de Damas où dans le bleu de l'acier couraient en lettres d'or des devises du Koran, des flissahs de Kabylie, des yatagans, des kriss malais, des fusils à longs canons niellés, à crosses incrustées de turquoises et de corail, d'autres en filigrane d'argent. Plus loin des tuyaux de pipes en jasmin, en ébénier, en cerisier, auraient donné l'idée du vol au fumeur le plus honnête.

De petites tables en laque incrustées de nacre supportaient des gargoulettes en terre de Thèbes, des arrosoirs à parfums, des chasse-mouches aux

manches d'or, des éventails en moelle de roseau, et des narghilés en acier du Khorassan, des houkas d'argent émaillé et ciselé, qui me faisaient rêver longuement. Je m'entortillais les bras des longs anneaux du tuyau flexible et je cherchais à en deviner l'usage.

Des armoires à double face, richement sculptées et ne dépassant pas la hauteur d'homme, occupaient l'intérieur de la salle, l'espace compris entre les colonnes. Elles contenaient des milliers de volumes richement reliés. Mon père aimait les éditions de luxe et les belles reliures. J'ai hérité de ce goût.

Tous les chefs-d'œuvre de la littérature russe et polonaise et de trois littératures étrangères s'y trouvaient. Tous les mois, les publications nouvelles venaient prendre place sur des rayons vides qui leur étaient destinés.

Je trouvai que la bibliothèque était la seule chambre habitable du château.

Mon père emportait les livres dont il avait besoin et les lisait dans son cabinet de travail.

Il aimait le luxe, le luxe barbare bien entendu, autrement somptueux et pittoresque que le luxe bourgeois de l'Occident civilisé, et cet amour lui

avait fait accumuler une prodigalité de richesses dans cette bibliothèque; mais il différait avec moi en ce que le luxe pour lui était un orgueil, une jouissance d'amour-propre, plutôt que le besoin d'un contact direct et continuel.

Il exhibait la bibliothèque aux visiteurs, moi j'y logeais. Ma belle-mère n'y mettait jamais les pieds. J'en avais donc une jouissance entière. La lecture me donna des joies profondes. Je m'y absorbai.

V.

Ici commence une vie bizarre, excentrique, pleine de luttes et de révoltes.

Ma belle-mère, pieuse et mondaine, d'une famille illustre et riche à millions, réglait sa vie d'après deux principes : la dévotion aux lois de l'Église catholique, le respect des lois de l'opinion.

Sa piété cependant n'allait pas jusqu'à la charité. Quant au respect des lois de l'opinion, c'était le respect de la sottise, du fanatisme féodal et des droits du pouvoir héréditaire.

Son geste et sa voix étaient toujours les mêmes. Elle fuyait l'enthousiasme comme elle fuyait le raisonnement. Elle avait des railleries élégantes pour les joies, les douleurs, les belles haines, les dévouements enthousiastes, tous les mouvements

du cœur. Elle passait sa vie à aller à la messe, à faire et à recevoir des visites.

Belle, jeune encore, avec toutes les séductions de la femme slave, elle avait sur mon père un empire et une influence absolus. Mon père était bon, intelligent, instruit autant qu'intelligent, mais d'un caractère faible. Il adorait sa femme en esclave. Il aimait encore la paix et la retraite inviolable du cabinet où il lisait en fumant.

VI.

Je dévorais les livres d'une façon absurde. Je lisais sans ordre, avec frénésie, sans mesure. A mon âge comment cela pouvait-il être autrement? A huit ans j'avais lu tous les romans d'Eugène Sue, de Dumas, de G. Sand, de Balzac, quelques pages de Buffon sur l'homme, et l'*Histoire naturelle* de Franklin.

Je lisais maintenant l'histoire. L'œuvre de Michelet m'électrisait. Amie ardente ou ennemie passionnée des personnages illustres par la grandeur ou l'infamie, prenant pour guides mes sympathies et mes colères, je courais à travers le délire à la vérité.

Ce long plaidoyer en faveur de l'esprit moderne, qui amène avec lui l'art, la science, la liberté,

l'humanité, jetait d'étranges lueurs dans mon âme d'enfant.

J'apprenais par cœur des pages entières pour les déclamer à mes frères que cela paraissait intéresser médiocrement.

J'avais de sourdes colères. Je me mis à détester ouvertement et avec fracas l'orgueil, la dureté, les injustices de la vie nobiliaire. Ma bouche avait d'étranges paroles : bonté, fraternité, vie sociale, liberté. Je regardai autour de moi ; je vis de misérables petits paysans, mes vassaux, croupissant dans toutes les fanges, ignorant jusqu'au nom de leurs pères, traités en bêtes de somme, idiots, abrutis.

Je rassemblai un troupeau de petits vagabonds, sales, crasseux, immondes, je voulais leur enseigner à lire. J'avais hâte de faire acte de fraternité. Plus tard, me disais-je gravement, je leur enseignerai la liberté ; quant à la vie sociale, je ne me rendais pas encore tout à fait compte de la chose, et jusqu'à nouvel ordre, mes petits paysans se contenteraient de liberté et de fraternité.

Ma belle-mère l'apprit ; nous nous heurtâmes une première fois. Le choc fut violent.

Je lui dis fièrement que les nobles étaient un

tas de misérables et d'infâmes qui ne comprenaient pas leurs devoirs ou qui ne voulaient pas les comprendre, que sa religion était une foi égoïste qui voulait faire son salut à part et aller solitaire au ciel.

Elle s'indigna ; c'était la première fois que je vis son geste et sa voix trahir une émotion.

Mais, s'écria-t-elle, la liberté n'était que la rébellion aux lois établies, qui voulaient que les petits paysans gardassent éternellement les pourceaux ; et la fraternité, qu'un avilissement des grands de la terre qui ne pouvaient raisonnablement pas se commettre avec un ramassis de gueux, bons tout au plus à être éventrés pour réchauffer les mains des nobles à la chasse avec leurs entrailles fumantes, comme cela s'était passé tant de fois ! Et l'enfant de la maison prêchait la fraternité ! Quelle abomination ! Cette enfant avait donc des idées ! Cette enfant lisait autre chose que les contes de M. Galland !

Elle croyait rêver. Elle s'en prit à mon père et à sa bibliothèque. La porte m'en fut interdite et mes petits paysans furent renvoyés.

VII.

Je couvai mes révoltes en silence. Je voulais endormir les soupçons et retourner clandestinement auprès de mes éducateurs chéris.

Un instinct germait en moi, l'instinct de la musique. Dans les longues contemplations de mes solitudes, des mélodies étranges vibraient dans mon esprit. C'étaient des phrases tronquées, des suites d'accords vagues, incohérents, suivis de tâtonnements douloureux pour résoudre des motifs tordus dans un chaos de dissonances. Tout cela était bizarre et en dehors des quelques règles que je connaissais déjà, car on m'apprenait à jouer du piano. Je me mis à travailler sérieusement la musique. Je devins très-silencieuse, âpre et ardente au travail. Mais la musique ne pouvait me suffire. La bibliothèque restait fermée.

En revanche, la salle d'études de mes frères était ouverte. Je commençai par y faire de longues stations sous prétexte de flânerie; peu après je me rendis utile en fabriquant à mes frères des devoirs qu'ils trouvaient difficiles et ennuyeux; je finis par suivre régulièrement leurs leçons; les professeurs raffolaient de moi. Je lisais couramment le grec et je traduisais *Lucrèce*. C'est ainsi que j'acquis un fonds d'instruction solide. J'apprenais les mathématiques, l'astronomie, et nous avions un petit laboratoire avec des appareils très-complets où nous faisions des expériences chimiques.

Ma belle-mère, qui croyait avoir tout fait en fermant la bibliothèque, ne se souciait plus de ce que je devenais. Elle aurait traité de visionnaire quiconque lui eût dit que j'apprenais le grec et le latin.

La liberté dont je jouissais pour tout le reste était extrême.

Après avoir travaillé une partie de la journée, mes frères aussi étaient livrés à eux-mêmes. Nous associâmes nos heures de récréation. Peu à peu ma nature cosaque m'avait fait reprendre mes habitudes d'exercices violents et de vie en plein

N O T E

X... in this book stands for Franz Listz.

air. Je recommençai à courir au soleil; je recommençai à regarder les plantes, les bêtes et les beaux nuages. Cela me reposait de l'étude. Le travail réglé exigeait des efforts d'intelligence plus considérables, et une tension d'esprit plus grande que la lecture du *Lys dans la Vallée* ou de *Consuelo*.

En revanche, la salle d'études de mes frères était ouverte. Je commençai par y faire de longues stations sous prétexte de flânerie; peu après je me rendis utile en fabriquant à mes frères des devoirs qu'ils trouvaient difficiles et ennuyeux; je finis par suivre régulièrement leurs leçons; les professeurs raffolaient de moi. Je lisais couramment le grec et je traduisais *Lucrèce*. C'est ainsi que j'acquis un fonds d'instruction solide. J'apprenais les mathématiques, l'astronomie, et nous avions un petit laboratoire avec des appareils très-complets où nous faisions des expériences chimiques.

Ma belle-mère, qui croyait avoir tout fait en fermant la bibliothèque, ne se souciait plus de ce que je devenais. Elle aurait traité de visionnaire quiconque lui eût dit que j'apprenais le grec et le latin.

La liberté dont je jouissais pour tout le reste était extrême.

Après avoir travaillé une partie de la journée, mes frères aussi étaient livrés à eux-mêmes. Nous associâmes nos heures de récréation. Peu à peu ma nature cosaque m'avait fait reprendre mes habitudes d'exercices violents et de vie en plein

air. Je recommençai à courir au soleil; je recommençai à regarder les plantes, les bêtes et les beaux nuages. Cela me reposait de l'étude. Le travail réglé exigeait des efforts d'intelligence plus considérables, et une tension d'esprit plus grande que la lecture du *Lys dans la Vallée* ou de *Consuelo*.

VIII.

Le luxe dont les enfants chez nous sont entourés dans les grandes familles riches, leur permet de se livrer à leurs goûts et à leurs fantaisies.

Nous aimions les chevaux et la chasse.

Je m'étais réconciliée peu à peu avec les terrains boisés. Nos chevaux étaient les plus beaux du pays ; nos armes, nos fusils de chasse, de vrais bijoux.

Des étalons d'un blanc immaculé, une jument aux crins d'or, arabes pur sang, m'avaient fait oublier le petit cheval cosaque qui grisonnait dans un coin de l'écurie. Rien d'aussi ingrat que la mémoire des enfants. J'étais folle de mes blancs coursiers. J'avais des orgueils bruyants lorsque, au retour d'une promenade, je pouvais montrer les tons rosés de leurs croupes, signe caractéristique

de la pureté de la race, à quelque visiteur attardé sous la verandah du château, où ma mère improvisait son salon de réception pendant les chaleurs d'été.

Quant à ma jument, elle était si exquisement souple, son œil était si doux, sa crinière soyeuse si mollement ondulante, que je l'avais nommée Houri; elle était ferrée d'or, et je faisais mes devoirs grecs et latins dans l'écurie, dans sa stalle. C'était une habitude que j'avais du reste en commun avec deux de mes frères, passionnément amoureux des chevaux, eux aussi.

Nous nous établissions avec des livres, des cahiers et des crayons chez nos favoris. Les chevaux arabes ont besoin d'espace et de liberté. On ne les attache jamais, ce qui conserve la courbe fière de leur encolure. Notre écurie était divisée en compartiments spacieux, où chaque cheval avait la liberté d'aller et venir, de se coucher, de se retourner, à son gré.

C'était un palais plutôt qu'une écurie.

Des glaces posées au-dessus des rateliers reflétaient les mouvements si gracieux du cheval arabe; la litière était d'herbe fleurie, de trèfle tricolore, de foins soigneusement conservés; la lumière du

jour arrivait tamisée par une voûte de verres dépolis; la nuit, il y avait des veilleuses d'albâtre; un jet d'eau s'élançait jusqu'aux linteaux des arcades qui soutenaient la voûte de verre et retombait en pluie fine sur une vasque de cristal de roche entourée de cactus aux grandes fleurs rouges, de palmiers nains aux feuilles ouvertes en éventail, et d'angsokas. Notre fanatisme pour les chevaux allait jusqu'à les abreuver de lait, parce que nous avions lu qu'une tribu de marabouts dans le Sahara se servait de ce procédé pour les engraisser de la croupe et de l'encolure sans leur donner du ventre. Il aurait fallu du lait de chamelle pour procéder authentiquement, et nous songions à nous adresser au jardin d'acclimatation d'Odessa pour avoir une chamelle; en attendant, le lait de vache y suppléait.

Installés autour du jet d'eau, ou dans les compartiments de nos chevaux favoris, nous y passions d'entières après-midi. On travaillait un peu, on se disputait beaucoup. Les qualités respectives de nos bêtes fournissaient d'abondants sujets de querelles.

Vers six heures, on sellait les chevaux et nous allions courir. C'était à qui sauterait plus de haies,

franchirait plus de fossés. Les chevaux hennissaient, bondissaient et se cabraient; on n'entendait que rires éclatants et claquements de fouet; de beaux lévriers aboyaient en nous suivant. Comme tout cela retentissait joyeusement!

Enivrés par les ondées d'un sang généreux, du sang cosaque, qui bouillonnait dans nos veines, nous passions au galop et les gens de la campagne qui nous rencontraient se signaient. Ils nous aimaient et se disaient tout bas, qu'un jour ou l'autre, au passage de la folle cavalcade, ils ramasseraient des cadavres.

IX.

Mon frère aîné ne nous accompagnait pas dans ces courses à travers bois et champs. Il avait eu la sottise de se laisser tomber un jour que son cheval se cabrait, et, en tombant, il s'était fracassé la clavicule. Poltron et maladroit. Nous le méprisâmes profondément. Durant les six semaines qu'il passa au lit, aucun de nous ne lui fit visite. C'était un enfant malingre, pleurard, qui avait toujours préféré les mannequins en carton peint que l'on découpe, aux chevaux, au grand air, au soleil. Plus tard, l'étude du blason fut son passe-temps favori. Lorsqu'il fut guéri, nous le priâmes de déménager ses chevaux de l'écurie commune qu'il déshonorait. Mon père ne sut qu'en faire, ni où les placer. Dimitri les vendit. Il

remit l'argent à mon père pour le faire valoir. Nous le méprisâmes plus que jamais.

Un jour, j'eus peur à mon tour. Je montais un jeune cheval à qui j'apprenais à sauter les fossés. La bête se refusait ou sautait mal, pliant sur ses jarrets au moment de prendre l'élan, ce qui manquait chaque fois de me lancer par-dessus sa tête dans l'espace. Deux fois elle s'était abattue, et deux fois je m'étais relevée saine et sauve. Romain m'accompagnait. Nous arrivâmes à une fosse profonde ou plutôt à un ravin très-escarpé. On voyait des pierres au fond, des troncs coupés et des broussailles. Je reculai. Mon frère sauta. Il me cria de passer à mon tour. Je lançai mon cheval au galop, puis brusquement je l'arrêtai. Mon frère devint livide. Il retourna vers moi en franchissant une seconde fois le fossé. Son cheval aurait sauté le Dniéper à pieds joints. Il cingla ma bête avec son fouet aux lanières aiguilletées d'acier.

J'étais de l'autre côté et très-pâle aussi. J'avais conscience d'avoir eu peur, mon cheval m'avait résisté, mon frère m'avait violentée. Je fouillai les fontes de la selle; elles étaient vides. Une négligence du groom sauva la vie à mon frère. Les pistolets à leur place, je le tuais à bout portant.

Ivre de rage, je fis refaire à mon cheval le saut périlleux. Il sauta; une, deux, trois fois. Je continuai. Soudain je ressentis un choc violent, et j'entendis un cri horrible. Puis je n'entendis ni ne vis plus rien, mais j'éprouvai un sentiment vague de bien-être et de repos. Je m'éveillai dans mon lit. Le cheval épuisé était tombé dans le ravin et s'était tué en tombant. Mon frère m'avait retirée inanimée de la fosse.

X.

En automne, à l'ouverture de la chasse, nous passions de deux jours l'un dans les bois.

Doués tous trois d'une excellente mémoire, étudiant du reste un peu partout, lisant pendant les repas, lisant même à cheval, lorsque pour reposer les chevaux nous retournions au pas, les quatre jours de la semaine consacrés à un travail sérieux suffisaient à nous faire faire d'assez rapides progrès.

Infatigables à pied comme nous l'étions à cheval, les grandes personnes nous permettaient volontiers de les accompagner lorsqu'on chassait le loup, le sanglier ou le renard. On savait que nous ne serions jamais une charge. Mon sexe était oublié.

J'avais adopté la blouse et le pantalon de mes

frères pour ma plus grande commodité, et, vêtue ainsi, je faisais le plus déluré des garçons. Bientôt nous parcourûmes la forêt pour notre propre compte. Notre ambition était de tuer un loup à nous tous seuls. On ne pouvait cependant pas organiser une battue pour trois enfants. On nous aurait ri au nez si nous l'eussions proposé. Il nous fallait tuer un loup malgré tout. Ce n'étaient pas les loups qui manquaient. Ils sont très-nombreux en Wolhynie, et, par les grands froids, pénètrent témérairement jusque dans les enclos des fermes, dans les jardins des paysans, dans les bergeries mal closes. La nuit on les entend hurler à cent pas des habitations. Mais à moins de se mettre à l'affût, pendant la nuit, ce qui ne nous engageait guère, le jour, au bois, on rencontre rarement un loup à portée du fusil.

Notre préoccupation était grande. Nous en rêvions la nuit. Un des forestiers de notre père, adroit chasseur, mais vieux déjà, et qui rarement nous favorisait de sa société très-recherchée pour sa vieille expérience et une connaissance parfaite des coins et recoins giboyeux, causeur du reste, et dont les souvenirs formaient un long chapelet d'aventures de chasse des plus émouvantes, nous

raconta un jour une chasse qui nous fit ouvrir attentivement les oreilles.

Il y avait un moyen de chasser le loup sans organiser des battues, sans mettre qui que ce fût dans la confidence ! C'était une chasse terrible; des chasseurs y avaient été dévorés. Lui-même avait vu la mort de près; sa voix avait des frissons en le racontant.

Nous poussions des cris d'allégresse. Nous tenions notre loup ! Il nous fallait un loup, — nous en aurions trois ! Nous étions décidés à tenter l'aventure.

Nous gardâmes un silence parfait sur le récit du forestier, et nous fîmes tranquillement nos préparatifs. Nous fixâmes la chasse à la première nuit où nos parents seraient en visite et ne rentreraient pas au château, et nous guettâmes avidement les projets de ma belle-mère.

On nous dit bientôt qu'on avait promis de passer les fêtes de Noël dans un château du voisinage et qu'on nous emmenait. Nous emmener ! Jamais. Nous serions tous malades; ma mère nous laisserait avec des tisanes au coin du feu, sous la garde de Mlle Betsy, et à la tombée de la nuit, nous nous échapperions pour revenir avec trois

loups. Nous les tenions si bien dans notre imagination que leurs dépouilles avaient une demi-douzaine de destinations toutes les cinq minutes.

Le loup de mon frère Romain devait lui servir de descente de lit; le mien aurait des yeux de rubis et des griffes d'or, et je me coucherais dessus pour lire devant ces beaux feux de nos cheminées gigantesques où brûlaient des bûches monumentales, où flambaient des genévriers odorants avec des craquements sonores et les pétillements de milliers d'étincelles. Vassiliki, notre frère cadet et le plus jeune de la famille, se proposait de faire empailler son loup.

Pendant la semaine qui précéda Noël, je fis sortir tous les jours un couple de hongres très-rapides. Attelés à un petit traîneau, ils dévoraient l'espace, et soulevaient des tourbillons de neige qui me couvraient d'une poussière diamantée. Je leur faisais faire le même chemin tous les jours.

XI.

Noël arriva et tout se passa selon nos désirs.

Romain et Vassiliki avaient mal aux dents, moi je souffrais de la tête. On ne pouvait pas nous emmener malades.

Mais lorsque ma belle-mère nous embrassa avant de partir, nous lui rendîmes ses caresses avec plus d'effusion que de coutume. Nous avions de l'émotion.

Le forestier avait insisté longuement sur les dangers de ces sortes d'expéditions, si rares de nos jours, à cause du péril extrême, qu'elles ont presque passé à l'état de légende.

La peur nous gagnait. Nous évitions de nous regarder.

Être mangé par les loups nous paraissait cependant préférable à un aveu de peur mutuelle.

Ma belle-mère partit; je sentis mon cœur se serrer lorsque les derniers sons des grelots de son traîneau s'éloignèrent dans le lointain.

Je regardai Romain et Vassiliki; ils étaient très-pâles tous les deux. Nous nous mîmes à causer d'un air tranquille.

A huit heures nous souhaitâmes le bonsoir à Mlle Betsy qui faisait une partie de whist avec les professeurs de mes frères. Deux minutes plus tard nous étions prêts.

Par une étrange fantaisie d'enfants, nous avions revêtu des costumes neufs pour la circonstance.

De belles *toloupes*, espèce de cafetan en peau de mouton, relevée par des piqûres de soie, dont le poil se porte en dedans comme toutes les fourrures dans les pays froids, des ceintures tressées de fils d'or, résistantes et souples, à plaques d'argent niellé; des bonnets d'Astrakan, de petites bottes de feutre, et des couteaux de chasse à manche d'ivoire, tels étaient ces costumes d'une élégance asiatique.

Nos fusils étaient à longs canons niellés, à crosses couvertes de turquoises.

Un petit traîneau stationnait à quelques pas du château.

Un jeune garçon russe, attaché particulièrement au service de mes chevaux, maîtrisait difficilement les hongres qui hennirent joyeusement en reconnaissant ma voix.

Il nous remit un petit sac soigneusement ficelé et nous sautâmes dans le traîneau. Je sifflai. Nous filâmes sur la neige étincelante.

Rien n'est plus joli, plus léger que nos traîneaux.

Deux barres ou patins d'acier ou de fer poli, aux bouts antérieurs gracieusement recourbés, portent une caisse en treillis de canne et un siége pour le cocher, fixés tous deux par une légère armature de fer.

La caisse et le siége sont capitonnés de drap ou de maroquin ; — une peau d'ours blanc ou noir dentelée d'écarlate recouvre la caisse.

Une sorte de tablier fourré qui s'arrondit en se renversant et donne ainsi au traîneau la forme fantastique d'un poitrail de cygne protége celui qui conduit contre les éclaboussures de neige que les chevaux soulèvent.

Les chevaux sont nus, et aucun enchevêtrement de harnais n'empêche d'admirer leur beauté.

Des cordonnets de cuir délicats, mais envelop-

pant des chaînettes d'acier, relevés par des ornements d'argent, les attachent sans les gêner, sans les couvrir, sans rien cacher de la perfection de leurs formes. Des chaînettes d'argent se croisent sur le chanfrein et l'on ne plaque pas sur la têtière ces lourdes et abominables œillères qui cachent ce que le cheval a de plus beau, ses prunelles dilatées et ardentes.

On ne les habille jamais, quelles que soient les rigueurs de l'hiver ; mais au lieu de ces caparaçons de cuir, de ces couvertures armoriées aux angles, luxe mesquin et laid de l'Occident, on jette sur la croupe fumante des chevaux de sang au repos des tapis de Perse ou de Smyrne aux couleurs éclatantes, des courtes-pointes de Damas piquées d'or.

La nuit était magnifique. Il y avait un tel fourmillement d'étoiles dans le bleu nocturne, que le ciel paraissait comme criblé d'une poussière de soleils aux scintillations intenses. La voie lactée dessinait ses méandres d'argent avec une netteté admirable.

Sous le ciel étincelant des essaims de corbeaux et de corneilles passaient.

Une forte gelée avait cristallisé la neige en ravi-

vant sa blancheur. L'air était vif, glacial, coupant comme l'acier, mais pour nous le froid était une volupté, une fraîche ivresse.

Nous entrâmes dans le bois. On ne saurait rêver rien de plus riche, de plus splendide et de plus féerique que ces immenses allées blanches, entre les sapins chargés de givre.

C'est une des poésies du Nord que ces ramages, ces arabesques, ces filigranes de glace qui donnent aux arbres un aspect exquisement fantastique.

C'était merveille encore de voir voler à toute vitesse nos magnifiques steppeurs.

La fumée sortait à longs jets de leurs naseaux écarlates.

Il ne faisait pas un souffle d'air, et les arbres vêtus de cristal filaient rapidement à droite et à gauche.

Fedor, le petit cocher, renversé en arrière, tenait les guides à pleins poings.

Vassiliki délia le petit sac où s'agitait une forme bizarre et indécise. Il en retira un petit cochon de lait vivant, ayant au cou une longue ficelle. Il attacha la ficelle au caisson du traîneau et jeta le cochon dans la voie.

Un cri aigu partit.

Le cochon traîné poussait des hurlements perçants et douloureux.

Nous examinâmes nos fusils. Soudain, le cheval de droite se cabra. Fedor lâcha les rênes. Il venait d'apercevoir un loup. Sans Vassiliki, dès le début de la chasse, tout était perdu. Vassiliki attrapa les rênes et asséna un furieux coup de fouet au cheval effrayé. Nous nous remîmes à courir.

Il n'y avait pas que le cochon qui glapissait maintenant. Fedor se lamentait, se signait et nous suppliait de retourner. Je lui mis sous le nez le canon de mon fusil, et ce geste éloquent le rendit muet. Il pleurait tout bas et se vouait à tous les saints du calendrier. Le cochon criait toujours.

Bientôt des étincelles rouges s'allumèrent de toute part dans l'ombre. Les loups arrivaient en foule. A droite, à gauche, des loups partout. Leur nombre augmentait de minute en minute, et toujours d'autres loups débouchaient des profondeurs de la forêt. Les chevaux, poussés à outrance par Vassiliki et par la frayeur, galopaient effrénés. La bande des brutes suivait de près; leurs yeux luisaient comme des braises.

Immobiles, nous entendions des souffles haletants, des craquements de mâchoires, et toujours la masse devenait plus compacte, la phalange grossissait. Tous les loups de la terre paraissaient être à nos trousses.

Nous allions ventre à terre.

La neige sous le fer des chevaux craquait comme du verre pilé.

Les loups pourtant gagnaient du terrain. Le plus proche happa le cochon maudit. Hébétés par la peur, aucun de nous n'avait songé à le détacher.

Tout à coup la forêt s'éclaircit, la campagne s'étendit blanche et silencieuse sous le ciel nocturne. Vassiliki me dit de prendre les rênes. J'eus de la peine à les lui faire lâcher ; ses poings étaient convulsivement serrés. Je fis des rênes un paquet que je lançai entre mes nobles bêtes. Notre seule chance de salut était maintenant dans leur rapidité. Ils reconnaissaient le chemin et fuyaient.

Le froid, augmenté par le déplacement de l'air, devenait intense et nous glaçait la moelle des os, malgré nos excellentes fourrures ; notre haleine se cristallisait.

Les loups couraient toujours; mais ils perdaient du terrain.

Enfin, nous aperçûmes le château. La porte était ouverte, les chevaux se précipitèrent dans la cour. Romain, qui sauta d'abord à bas du traîneau pour fermer la porte, vit les loups à quelques pas.

Nous étions sauvés.

Nous nous regardâmes; c'était la première fois depuis le départ; puis nous regardâmes nos fusils. Pas un coup n'avait été tiré. La peur nous avait paralysés jusqu'à nous faire oublier le motif de l'expédition. Aucun de nous n'osa dire : A la fois prochaine! Il fallait d'abord oublier des émotions si terribles que bien des années après le souvenir de cette nuit de Noël nous figeait encore le sang dans les veines.

Nous secouâmes Fedor affaissé au fond du traîneau. Il était évanoui. Quelques gouttes d'eau-de-vie le ranimèrent. Il jeta autour de lui des regards effarés. Les objets connus qui l'entouraient le rassurèrent peu à peu. Il était à demi mort de froid et d'épouvante.

Je lui mis encore le canon de mon fusil sous le nez, en lui promettant bien de lui faire avaler la

charge tout entière, s'il s'avisait de souffler un mot de ce qui s'était passé.

Nous rentrâmes furtivement, comme nous étions sortis. Notre étonnement fut grand lorsque nous vîmes les montres marquer neuf heures moins cinq. Il fallait ordinairement deux heures pour traverser la forêt, nous n'y avions pas mis vingt minutes!

XII.

L'amour de la musique m'envahissait toujours croissant.

Je travaillais sans but défini, sans but avoué surtout, les hostilités de ma belle-mère contre tout mouvement de l'intelligence me rendant prudente et presque dissimulée.

J'avais pour professeur un élève du conservatoire de Prague, Bohême pur sang, et plus classique que tous les conservatoires ensemble. Il ne connaissait et ne jouait que Bach et Beethoven.

Il ne songea point qu'il risquait de donner une entorse à mon cerveau, en me jetant brusquement et sans transition aucune en présence des abîmes; il ne vit que la souplesse de mon intelligence, le respect et la grave émotion dont j'abordais les grandes pages des maîtres; il vit

les chaleureuses tendresses d'une exécution qui, bien que très-imparfaite, n'était pas enfantine; il vit l'extatique rayonnement de l'enfant lorsque lui se mettait au piano et jouait Beethoven avec ce style admirable de pureté, de noblesse, un peu triste peut-être, dont la tradition se perd tous les jours, — et me mit d'abord aux prises avec Beethoven et Bach.

Il me parlait de Beethoven comme s'il l'avait connu. Il me racontait ces excursions pédestres du grand homme pauvre, amant de la nature, qui avait conservé jusqu'à la fin de sa vie l'habitude d'errer seul dans les champs, oubliant la faim et la soif, sans penser au gîte dont il aurait besoin pour la nuit. Le soir venu, il entrait sous quelque toit de chaume, où il découvrait ses œuvres sur le pupitre des pianos ou plutôt des épinettes des campagnards. Il s'asseyait alors devant le misérable instrument, il en tirait des mélodies divines, et les paysans, reconnaissant Beethoven, tombaient à genoux et écoutaient. Ils ouvraient tout grands leurs cœurs, ces gens rudes et grossiers, et bienvenue y entrait la fière mélodie. Beethoven s'éloignait, mais le souvenir de sa révélation harmonieuse planait sur toute l'existence de

quelque famille de laboureur, comme une bénédiction et comme un rayon consolateur éclairant une vie dure et nécessiteuse.

Mon professeur finissait en soupirant et en disant : « Quel dommage pourtant que vous soyez née grande dame et riche! Vous feriez une grande artiste. »

Ces mots tombaient vaguement dans mon oreille. J'avais une sorte de répugnance secrète à lui en demander la signification. Je voulais bien jouer les œuvres de Beethoven; mais être pauvre, par exemple, je n'en avais nulle envie. Artiste et pauvre étaient deux mots à peu près synonymes pour moi.

Un jour pourtant, je lui demandai ce que c'était qu'un artiste.

Il s'embrouilla si bien dans son explication que je n'y compris que deux choses : on était artiste lorsqu'on jouait Beethoven, et lorsqu'on le jouait dans une belle salle éclairée, remplie de monde qui applaudissait, jetait des fleurs et des couronnes. « Fallait-il absolument être pauvre pour cela? demandai-je avec empressement.

— Pauvre? mais pas du tout, répondit mon maître.

— C'est magnifique. Et combien de temps me faudrait-il pour devenir artiste ?

— Vous l'êtes déjà, mais vous avez besoin d'un an encore pour pouvoir jouer en public. »

J'allai droit vers ma belle-mère. Je lui déclarai que je me faisais artiste, que dorénavant je ne travaillerais plus que la musique, et que dans un an je jouerais devant beaucoup de monde, qui me jetterait des fleurs et des couronnes.

J'avais onze ans à cette époque.

Ma belle-mère rit et voulut tourner la chose en plaisanterie. J'insistai; elle prit son grand air et me dit froidement que la vocation des saltimbanques était interdite à la noblesse.

Saltimbanques ! saltimbanque, mon professeur ! saltimbanques, Bach et Beethoven ! saltimbanque, moi !

J'entrai dans une des plus belles rages de ma vie.

« Les oisifs, les imbéciles de votre salon, criai-je à ma belle-mère, voilà les saltimbanques ! »

Le soir même on renvoyait mon professeur. Avant de partir, il me prit les mains et en pleurant me conjura de rester pour ma vie fidèle à Beethoven.

Je me tournai vers ma belle-mère et lui dis que, m'enlevât-on le piano et dussé-je ne commencer à travailler qu'à ma majorité, je serais artiste.

On me répondit que j'étais un champignon vénéneux poussé entre les racines d'une noble souche qu'il déshonorait.

Je me sentis indignée : l'indignation a toujours raison. Je me repliai dans ma conscience d'enfant et je réfléchis.

Je ne me rendais pas bien compte de ce qui se passait en moi; je ne voyais pas nettement les éléments dont se composaient mes désirs et ma souffrance morale; je ne savais même pas bien au juste ce que j'éprouvais. Seulement, par intervalles, une secousse de colère traversait comme un éclair les ténèbres où je tâtonnais.

J'aimais des choses inconnues que mes livres m'avaient appelées du nom de beau, de grand, de vrai; je les aimais jusqu'à l'idolâtrie, jusqu'à l'héroïsme et au martyre; je me sentais dans l'âme un élément immortel et incorruptible, une étincelle divine que le travail pouvait attiser, allumer et faire rayonner splendidement; — je me demandai si on avait le droit de l'éteindre.

Rien ne pervertit plus l'enfant que l'injustice.

Je jugeai tous ceux qui m'entouraient et je les condamnai. Je les condamnai à ma haine.

La haine d'un enfant qui sent une profonde injustice marcher sur lui et l'écraser, — la haine de cet enfant ne peut se traduire que par des représailles même contre les bons et les justes, que, gorgé d'amertume, il ne reconnaît plus.

Cette haine se manifesta chez moi par un incessant et brutal désir d'être désagréable à tout le monde. Je n'avais jamais été douce ni expansive, mais j'étais serviable et juste : je devins dure et sombre; j'avais été fière, opiniâtre et hardie : je me montrai hautaine, brusque et inflexible.

J'avais des rires d'enfer sur mes lèvres enfantines.

Jusque-là, les idées républicaines, que la lecture de Michelet avait fait pousser en moi, s'étaient tenues assez voilées; le sentiment de leur supériorité sur les idées gothiques de mon entourage me suffisait depuis quelque temps; je n'étais d'ailleurs républicaine que parce que je ne pouvais être cosaque. Je criai dès lors mes opinions sur les toits et mieux encore dans le salon, à l'heure où il réunissait la plus aristocratique compagnie;

je riais d'une voix stridente de tout ce qu'on révérait là; j'étais une pierre de scandale qui se jetait d'elle-même à la tête de tous les *honnêtes gens* du voisinage.

XIII.

Les quatre années qui suivirent furent terribles. Je souffrais et je faisais souffrir. Ce n'étaient que luttes et batailles. Mais la force de volonté grandissait en moi.

On continuait à contrarier systématiquement mes goûts et mes instincts.

Comme il fallait occuper mon temps, on me composa une petite bibliothèque avec les différents traités d'histoire de Lamé Fleury, le *Vicaire de Wakefield*, et les *Contes* de Mlle Edgeworth en anglais. Je fourrai tout cela dans l'étang.

On les remplaça. Je les noyai une seconde fois.

J'étudiais opiniâtrément en cachette. C'était maintenant par la fenêtre que je pénétrais dans la bibliothèque. Mon père, qui approuvait tout bas mon goût pour les livres, était mon complice. Peu

à peu j'avais appris à l'aimer. Il ne pouvait rien pour moi et son intervention n'aurait fait qu'empirer l'état des choses, mais il me témoignait sa sympathie par quelques mots caressants et des sourires, quand personne n'était présent, bien entendu.

Un jour qu'il m'exhortait à plus de douceur dans les propos, à moins de violence dans les actes, à la patience, je lui dis que la patience était une lâcheté. Il sourit tristement, quitta le divan où il était assis et chercha un livre dans les casiers.

C'étaient les poëmes de Lenau.

Il ouvrit le volume à la page des *Trois Bohémiens* et me le passa.

Je lus :

« Je rencontrai un jour trois Bohémiens couchés au bord d'une prairie, alors qu'avec une peine extrême mon chariot traçait son ornière à travers une plaine sablonneuse.

« L'un d'eux tenait dans ses mains un violon sur lequel il se jouait à lui-même un air flamboyant, entouré de la pourpre auréole du couchant.

« L'autre tenait nonchalamment une pipe dans sa bouche, et ses yeux suivaient les contours de la

fumée, insoucieux, comme si le globe entier n'avait plus rien à ajouter à son bonheur.

« Et le troisième dormait profondément, et sa cymbale pendait aux branches; sur les cordes passaient les souffles du vent; sur son cœur flottait un rêve.

« Tous trois avaient des vêtements composés de diverses couleurs éclatantes et traversés de nombreuses déchirures, mais tous trois défiaient avec le dédain provoquant de la liberté tous les destins de la terre.

« Ils m'ont ainsi triplement démontré comment, lorsque la vie n'est qu'une nuit, on peut, en fumant, en dormant, en jouant, la mépriser triplement.

« Longtemps, en poursuivant mon chemin, j'ai contemplé ces Bohémiens aux visages olivâtres, aux bruns cheveux. »

Et longtemps, moi aussi, je songeai, me demandant comment, lorsque la vie n'est qu'une nuit, on peut, en fumant, en dormant, en jouant, la triplement mépriser!

Je commençai à comprendre mon père. Ce que j'avais pris pour de la faiblesse et pour un mol amour de la paix était de la philosophie.

J'eus quelques velléités de suivre son exemple, mais elles durèrent à peine vingt-quatre heures. Je pouvais bien lire et fumer, mais je ne pouvais dormir.

XIV.

A Vienne, où on passa deux ans à cause des études de mon frère Romain, je suivis en secret des cours de médecine, d'anatomie, de chimie et de physique.

Je m'habillais en garçon, et Romain facilitait et sauvegardait mes sorties.

Romain et moi nous nous sommes toujours tendrement aimés. Dans les disputes acharnées, les controverses violentes où nous nous lancions à bride abattue, on s'injuriait parfois, on ne se détestait jamais. L'affinité de nos caractères, notre passion commune de l'étude et le même besoin de mouvement et d'exubérance physique nous étaient autant de liens.

XV.

L'amour de la musique et l'idée fixe de devenir une artiste me possédaient toujours.

En attendant, j'avais complétement cessé de jouer.

Je n'avais pas le génie nécessaire pour me créer une méthode, les principes du mécanisme que je possédais étaient presque nuls, et à l'exception de Bach et de Beethoven j'ignorais jusqu'au nom des compositeurs illustres.

Craignant de me tromper de route, je pris le parti de m'arrêter.

Ne pouvant faire de la musique, je ne voulais pas en entendre, et pendant tout mon séjour à Vienne je ne mis le pied dans un théâtre ni dans un concert. J'avais cependant des songes de fièvre pleins de mélodies brûlantes, de rhythmes tran-

chés, de fabuleux éclats de trompettes; puis c'était un chant soyeux, frissonnant, qui vibrait comme un mystérieux murmure, un chant comme l'oreille n'en entend jamais.

A quatorze ans on me demanda une première fois en mariage.

Je refusai.

Un des dix commandements de la musique de Bach défendait les affections terrestres. Je me serais bien gardée de donner un rival à la musique.

Les hommes d'ailleurs me répugnaient tous. Je les trouvais vains, menteurs, valets et d'une ignorance crasse. Je les méprisais comme je méprisais les femmes qui se donnaient à eux.

XVI.

A quinze ans je fus lasse de ma vie.

La privation de musique me tuait. Je me sentais m'éteindre. Comment échapper à cette anémie morale ? Je voulais vivre, je voulais ma liberté. Je me demandai si elle n'était pas dans le mariage. La question fut aussitôt résolue. J'avais la parfaite conscience de mon horrible calcul et de la prostitution libératrice où j'allais me soumettre, mais je décidai de dire ma pensée entière à l'homme que je prendrais.

Ma belle-mère accueillit avec joie ma résolution.

Il y avait justement un jeune homme à sa convenance qui lui faisait sa cour. Mes prétendants s'empressaient plus auprès de ma belle-mère qu'auprès de moi.

Je dis à mon futur mari que ce mariage était une sorte de spéculation.

Je lui donnais ma naissance, l'épanouissement de ma jeunesse, la pureté de mon corps et la moitié de mes millions contre la liberté complète, absolue, de me livrer à l'étude de la musique, de m'occuper d'art comme je l'entendrais.

Il protesta et jura de me laisser maîtresse de ma vie; il aurait voulu me prouver son amour par quelque acte autrement difficile.

Je fus touchée. Il devait avoir quelque chose dans l'âme, puisqu'il me comprenait et que ma franchise brutale ne le faisait pas reculer.

Je n'avais pour lui aucune sorte d'affection, et je ne lui en avais point promis; mais l'amour pour cet homme ne me parut point impossible. Très-peu romanesque, je ne m'étais jamais cassé la tête pour savoir si je trouverais un cœur pareil au mien, comme disent les amants. Mon fiancé avait bien une sorte de servilisme riant qui me suffoquait d'un amer déplaisir lorsque je songeais que ce serait le compagnon de ma vie entière; — mais il avait des mots étincelants qui réjouissaient mon cœur depuis longtemps assombri, et puis l'art m'appelait avec ses séductions et ses promesses.

XVII.

Le mariage se fit. Enfin j'étais libre!

Le lendemain de cette infamie, la haine accumulée en moi depuis des années se tordait dans mon âme en nœuds plus entortillés que ceux d'une vipère.

L'homme qui s'était montré humble, rampant et prêt à tout jusqu'à la veille, se réveilla le front hardi, grossier, insolent. Il s'était vengé de son abaissement passager et volontaire, de la corvée de sa galanterie par des brutalités forcenées. J'en appris plus dans ces douze heures sur le sentiment du parfait mépris de l'homme pour la femme, qu'en lisant plus tard vingt charretées de moralistes. La femme connaît le roman de l'homme, jamais son histoire. Mon épouvante égala mon dégoût.

Écœurée, indignée et révoltée, je voulus me reprendre.

J'appris qu'on ne se reprenait pas le lendemain de ses noces.

Je revendiquai mes droits à la liberté, l'engagement juré. Je voulais aller à Vienne ou à Paris pour commencer mes études. Mon mari me répondit que je ne devais pas plus songer à la musique sous son règne que sous le gouvernement de ma belle-mère. Il m'apprit qu'il n'avait consenti au contrat que je lui avais proposé que pour m'obtenir, et sur le conseil de ma belle-mère. Mon mariage avait donc été un guet-apens; c'était encore la prison avec mon mari pour geôlier.

J'éclatai. Je le sommai de faire honneur à sa parole. Il rit : il m'avait épousée pour ma beauté, et il avait, dit-il, le temps de s'amuser à me dompter si je voulais faire la rebelle.

C'était là le mépris de l'honneur, l'assassinat de mon esprit, la profanation de mon corps, mon passage au rang de la dernière des femmes!

En lui parlant ainsi j'avais une cravache à la main. J'en frappai cette bouche déloyale de gentilhomme, je lui tournai le dos; j'allai trouver ma belle-mère.

Elle eut peur. Elle craignait un scandale. Elle pleura, pria, parla de résignation.

Je la regardai stupéfaite.

Me résigner! moi! Me résigner à quinze ans! A quoi? A subir tous les jours de ma vie le contact dégoûtant de ce mari; à renoncer à la dignité de la femme, aux rêves de l'artiste; me résigner à l'ignorance, à l'imbécile vie des salons, des toilettes, des dévotions et des intrigues; me résigner à donner le jour à des fils qui, comme leur père, traîneraient leur jeunesse dans la débauche, pour aller ensuite en souiller une vierge; — à mettre au monde des filles qui, comme leur mère, resteraient bénévoles spectatrices de leur propre ignominie; des filles qui baisseraient le cou lâchement sous tant de hontes; — me résigner à poignarder jour par jour, heure par heure, de moribondes illusions; à chasser la bonté de mon cœur, la sensibilité de ma poitrine, et à m'éteindre silencieusement avec toutes mes belles ambitions inassouvies!

Je ris de pitié. Ma belle-mère me maudit. Entre elle et moi tout était fini.

Six semaines plus tard, nous vivions encore sous le même toit, mais nous étions les uns aux autres parfaitement étrangers.

On se saluait devant les domestiques ; seuls, on ne se parlait pas. Mon mari avait renoncé aux droits que la loi lui reconnaissait. Il les avait cédés contre un autre million qu'on ajouta à ma dot. Il était en outre brouillé avec ma belle-mère, qui ne lui pardonnait point d'avoir dévoilé sa perfidie. J'étais grosse.

On attendait la fin de ma grossesse pour faire prononcer la séparation.

XVIII.

Je faillis mourir en donnant le jour à une fille.

Trois mois après, j'étais en Ukraine. J'avais seize ans.

Une tristesse amère, un dégoût profond de toute chose m'empêchaient de me rétablir.

J'aimais tendrement ma fille, je la nourrissais; je la voulais à moi, bien à moi; mais les sourires de cet être aimé étaient impuissants à chasser le venin de mes souvenirs; son existence même les ravivait toujours.

Je dépérissais lentement. J'avais des lassitudes qui ressemblaient à des commencements d'agonie.

Parfois, j'aurais voulu aller plus loin que l'Ukraine, je ne sais où, bien loin, dans une île, un désert.

Et puis c'étaient des effrois d'enfant perdu lorsque j'envisageais les grandes ténèbres vers lesquelles marchait ma vie brisée, défleurie.

L'Ukraine, que j'avais tant aimée, qui, durant les derniers mois de ma grossesse et de ma maladie, avait été mon unique et constant désir, — cette terre natale ne pouvait rien pour moi.

Je me sentais mourir.

Au coucher du soleil, je me faisais conduire sur les bords de ce Dniéper où s'était épanouie mon enfance, si riche d'avenir; je regardais l'enfant qui était sur mes genoux, je regardais le Dniéper, et de terribles idées me traversaient la tête.

Il y avait tant de promesses d'oubli dans la profondeur de ces flots bleus. J'y retournais tous les jours, plus faible et moins irrésolue. Le Dniéper nous aurait bercées doucement dans la mort, et cette tombe humide ne valait-elle pas mieux que la vie, — cette vie qui pouvait encore être fatale à ma fille! Moi morte, on lui ferait aussi du mal, son cœur ne grandirait sous aucune caresse; on userait sa jeunesse dans les tortures; la souffrance ferait d'elle ce qu'elle avait fait de moi. La mort ne valait-elle pas mieux?

L'enfant jouait avec les hautes tiges des char-

dons couronnés d'une boule blanche au duvet soyeux. La brise passait, dispersait les soies brillantes, et l'enfant riait. A ce rire, je la reprenais dans mes bras, et l'emportais loin de ce lieu de tentation.

Mon médecin, qui depuis la naissance d'Hélène ne m'avait point quittée et qui n'ignorait aucune des circonstances de ma vie, voyait de grands troubles d'esprit dans mon atonie toujours croissante.

Il se mit à me parler doucement de mes seize ans, de la force de mon organisation, et de la puissance de ma volonté qui ne pouvait être épuisée. C'étaient des mots jetés çà et là, discrètement.

Des raisonnements, des représentations m'auraient aigri le cœur; il était sage; il ne me disait rien de mes rêves de vertus inutiles, de mes ardeurs si effroyablement trahies.

XIX.

Un jour, il retourna de Kiew accompagné d'un ami, disait-il, qui visitait l'Ukraine.

Tout visage étranger me répugnait; je me disposai donc à être aussi maussade que possible; mais le docteur, qui était une des meilleures et des plus affectueuses créatures qu'il y eût sur terre, se chargea de faire pour moi les honneurs de la maison, et il fit si bien que ma mauvaise humeur resta dans l'ombre.

Je parlais peu et ne répondais qu'à peine. Le docteur, lui, suffisait à tout; il était animé, riant. Il devait se tramer quelque chose.

Après dîner, couchée sur une chaise longue, au fond du grand salon, je m'apprêtais à me faire oublier par un profond silence lorsqu'il s'approcha de moi et me demanda s'il ne me plairait

point d'entendre un peu de bonne musique.

« Ne me parlez jamais de musique ! » lui dis-je en me levant à demi avec une énergie qui l'effraya.

Mais son ami était déjà assis devant le piano et jouait.

Dès les premières notes, je m'étais laissée retomber sur ma couche et j'écoutais.

C'était une mélodie suave, un rêve de poëte plein de mélancolie et de mystère. Cela caressait et fascinait. Du Chopin, sans doute?

Un rhythme étrange me fit dresser l'oreille; des gouttes d'eau tombaient sourdes, lugubres, entrecoupant un chant navré, d'une douleur inexprimable. Les gouttes d'eau continuaient de tomber pesantes, monotones. Elles me suffoquaient; ma respiration devenait pénible, et toujours lourdes et implacables elles tombaient. J'avais le vertige, mais tout à coup ces gouttes ne tombèrent plus que de distance en distance, — elles mouraient paresseusement; — une mélodie s'éleva comme un mystérieux souvenir et je perdis connaissance.

Une intuition bizarre m'avait dévoilé la signification de ce prélude, qui est véritablement un

rêve de Chopin et le produit d'un étrange état cataleptique.

Cela me fut raconté plus tard par un de ses élèves.

Chopin se trouvait dans l'île Majorque. Inquiet au sujet d'une personne aimée qui, sortie par un jour de pluie torrentielle, s'attardait à rentrer, et craignant pour elle les ruisseaux débordés, il s'était peu à peu monté à un degré d'exaltation voisin du délire. On le trouva par terre, inanimé, à côté du magnifique piano qui le suivait partout, un manuscrit de quelques lignes à la main. C'était le prélude.

Chopin raconta qu'il s'était trouvé au fond d'un grand lac, où des gouttes d'eau lui tombaient pesantes sur la poitrine. Il avait fait de grands efforts pour remonter et rejoindre celle qu'il aimait ; les gouttes d'eau devenaient plus lourdes ; elles le suffoquèrent et il s'évanouit. Il n'avait pas conscience de la création du prélude, écrit en plein délire.

XX.

Lorsque je me réveillai, le soleil entrait à grands rayons par les fenêtres ouvertes; les embrasses des rideaux étaient relevées; l'air de la steppe, tout chargé de senteurs de romarin sauvage qui était en pleine floraison à cette époque de l'année, caressait les draperies du lit; les larges calices des plantes tropicales dont la chambre était pleine s'agitaient doucement. Le bleu du ciel était d'une limpidité extrême, le Dniéper miroitait et s'écaillait en paillettes d'argent; à l'horizon montait un brouillard chaud et roux comme un ciel égyptien.

Le docteur, assis au chevet de mon lit, souriait.

« Qui est cet homme? furent mes premières paroles.

— C'est M. M..., le disciple favori de Chopin,

directeur du Conservatoire de Kiew, répondit le docteur.

— Il quittera le Conservatoire.

— Il vient d'y être nommé.

— Cela m'est égal; je veux travailler avec cet homme. Je lui donnerai cent fois son traitement de Kiew.

— Mais il n'en a pas besoin. Il n'est pas payé; il est riche, et il a fondé le Conservatoire.

— Il faudra donc renoncer à un dernier espoir?

— Renoncer, se hâta de dire le docteur, mais pas du tout; je ne l'entends pas ainsi; je l'entends si peu, que tout est arrangé et que d'aujourd'hui en huit vous prendrez votre première leçon. Il passera tous ses dimanches ici; on l'enverra chercher tous les samedis, on le ramènera le lundi de très-bonne heure. Il est matinal.

— Cher docteur, que vous êtes bon! Vous m'aimez donc, vous! Docteur, si je montais à cheval? »

Le docteur était radieux.

« Hier encore, on vous portait dans la voiture!

— Oui, mais hier j'étais malade.

— Et aujourd'hui vous voilà guérie? Un pré-

lude de Chopin a opéré ce miracle ! Si vous m'en croyez cependant, ne montez pas à cheval aujourd'hui. »

Je ne m'obstinai pas ; j'étais heureuse, je me levai ; toute langueur avait disparu ; j'étais faible encore, mais le docteur me promettait de me rendre en peu de semaines à mes chevaux, à Azra, jument noire, fine et déliée comme un cerf ; à la barque qui remplaçait depuis mon retour en Ukraine celle que j'avais mise en pièces en Wolhynie.

Au bout d'une semaine, je prenais ma première leçon, et le docteur quittait l'Ukraine.

Pendant six mois, il m'avait disputée à la mort. Son amitié rare et prudente lui avait inspiré l'art de me guérir.

XXI.

Je passai trois ans à travailler avec acharnement; je ne savais absolument rien, j'avais tout à apprendre. Mon ambition, qui était haute, me donna, en ce temps, de grandes joies et d'immenses désespoirs. Je m'étais imposé une vie dure et laborieuse, un travail de toutes les heures. Ma porte était condamnée; ma solitude absolue.

J'aimais la steppe plus que jamais et j'aimais la solitude.

Qui n'a point vu les steppes ne saurait s'en faire une idée. Le premier aspect est d'immenses prairies herbeuses, d'océans d'herbes ondulant en larges vagues, avec des fleurs et des épis agités au vent.

Cette vaste région des « terres noires », — c'est ainsi qu'on nomme les plaines qui s'étendent

dans les bassins du Dniéper, du Don et du Volga, à cause de la couleur du sol, — cette région des terres noires comprend une superficie de plus de quatre-vingts millions d'hectares, plus d'une fois et demie la grandeur de la France, et sur cet immense espace la terre végétale a partout une profondeur considérable.

Les « terres noires » se refusent pourtant à nourrir les racines des arbres; il n'y existe pas de forêts; mais les campagnes, dont les habitants ont régénéré le sol par l'emploi des eaux de source, sont de véritables oasis ombragées de bouquets d'arbres variés. Ce vert désert est interrompu de distance en distance par des villages, des champs cultivés et des rivières silencieuses et lentes.

Au sud, dans la dépression de la Caspienne, la steppe devient aride et ne présente que d'interminables étendues de sable mobile, des bancs d'argile rougeâtre, des assises de roches avec un peu de terre végétale dans les fissures. L'été, ce sable blanc et cette argile rougeâtre sont parsemés çà et là d'armoises et d'euphorbes aux feuilles sombres. Le désert, traversé au grand galop des chevaux, paraît alors une mer de feu, rayée de longues lignes grises.

Le charme poignant de la steppe, sa surprise grandiose, c'est le tableau invariablement composé de verdure en été, d'une nappe de neige en hiver, de beaucoup de soleil, d'étendue et de solitude.

Je passais des journées entières, mes jours de repos, à regarder la steppe.

Aux limites de l'horizon, douteuses, enveloppées de brumes, le ciel et le désert avaient la même palpitation orageuse, le même infini. Au lever du soleil, l'espace s'emplissait de bruits. Des cailles, des courlis venaient du désert. Ils passaient en bandes et on distinguait le bruit de leurs ailes, leur cri qui s'accélérait ou se ralentissait avec leur vol.

Vers midi, un monde infini d'insectes commençait à s'agiter. Les cicindèles ouvraient la chasse aux moucherons ; les abeilles, les bourdons plongeaient au fond des corolles ; d'énormes carabes se pavanaient sous leurs brillantes livrées. Vêtus de pourpre lisérée d'or, ou de maroquin vert, violet ou bleu foncé, ces porphyrogénètes des insectes faisaient une guerre impitoyable à leurs sujets. Les cantharides en émail vert se croisaient d'un pas saccadé dans les sentiers.

Un beau serpent, d'un bleu métallique relevé de points veloutés, qui habitait les lézardes des fondements du château, venait se chauffer paresseusement au soleil. Je l'avais apprivoisé et il buvait le lait que je lui tendais dans une soucoupe en me regardant d'un œil caressant et profond.

Il aimait l'enfant et l'enfant l'aimait. J'avais pourtant des sueurs froides à le voir s'enrouler en spirales autour du berceau où dormait ma fille, à l'ombre des chèvrefeuilles. Il avançait curieusement sa tête fine et aplatie; la petite en s'éveillant lui souriait.

Des cigognes arrivaient du sud. Elles s'appuyaient, sans presque les mouvoir, sur leurs grandes ailes à l'extrémité noire et, le corps suspendu ainsi, la brise les portait.

A une grande distance dans l'air, des aigles passaient les yeux tournés vers le soleil.

Le soir, les martinets se poursuivaient avec des cris aigus, les grives chantaient, les grenouilles élevaient leurs voix du fond des marais, et les chauves-souris commençaient leurs rondes nocturnes.

Ces voix d'oiseaux, d'insectes, ces bruits qui se succédaient tous les jours, aux mêmes heures, c'était l'horloge du désert.

XXII.

Mes habitudes et ma passion des belles choses voulaient du luxe autour de moi. Le château s'y prêtait très-bien. Je l'avais restauré, meublé, arrangé selon ma fantaisie, sans changer sa forme primitive.

Une galerie soutenue par des colonnettes sculptées régnait sur ses trois faces. Les Russes sont d'une habileté extrême pour découper le sapin ; ils ne le cèdent en rien aux Suisses et aux Tyroliens.

Des lierres d'Irlande mêlaient leur feuillage naturel aux fleurons et aux feuillages sculptés des colonnes.

L'été, des campanules, des grenadilles bleues, des glycines de Chine, des périplocas de Grèce, s'élançaient aux treillis de la galerie, montaient

jusqu'au plafond, retombaient en guirlandes et formaient un long berceau de verdure fleurie.

La quatrième face était occupée par un portique ouvrant sur une terrasse. Du milieu de la terrasse, un large escalier à trois repos descendait vers le jardin.

Il y avait là des saules blancs, des frênes et des sapins toujours verts, des bouleaux à écorce argentée, des peupliers droits comme des flèches; il y avait des gazons d'herbe fine et épaisse, avec des massifs de cerisiers, de lilas, d'acacias aux grappes blanches et roses, de jasmins et de chèvrefeuilles.

Un grand bassin, entouré de grosses roches, reflétait des plantes aux verdures variées, la saxifrage, la joubarbe, le cactier raquette, l'aloès, qui croissaient dans les fentes de ces roches.

L'été, j'habitais la partie du château donnant sur la terrasse et exposée au nord.

Je m'établissais sous le portique, avec mon piano, des piles de coussins, des jardinières remplies de fleurs odorantes.

De là, on voyait le Dniéper moiré d'argent et bordé de roseaux, de romarins sauvages, de la-

vandes et de chardons dont les fleurs envoyaient au loin un parfum âcre, irritant, — on voyait le désert sans bornes baigné d'air et de lumière.

En octobre, je me retirais dans l'intérieur des appartements.

On posait des vitrages sur toute la longueur des galeries qui se transformaient en serres, on changeait le mobilier d'été contre des meubles en fourrure, on étendait d'épais tapis de Smyrne à la place des fines nattes de jonc, on allumait de grands feux dans les gueules des cheminées, et je souhaitais la bienvenue aux rudes poésies de l'hiver.

XXIII.

La beauté hivernale des maisons russes, ce sont les fleurs et les fourrures. Les fleurs vous souhaitent la bienvenue dès la première marche de l'escalier.

Des bananiers, des magnolias, des camellias arborescents s'étalent dans tous les coins. Des orchidées, dont les fleurs ressemblent à des papillons, s'enroulent autour des candélabres et des lustres.

Partout du vert et des fleurs partout.

Il y a des fleurs jusque dans le service de table, où des cordons de violettes entourent les corbeilles de fruits, les assiettes montées du dessert.

Mon appartement était une serre. Les meubles de ma chambre à coucher étaient capitonnés de renard bleu de Sibérie; un ours blanc rembourré

servait de lit de repos ou de chaise longue, des petits oursons faisaient l'office de poufs et de tabourets.

J'étais presque heureuse. Je vivais rapidement, tout entière à l'art, creusant mes pensées et m'y affermissant. Le désert communiquait sa puissance de fixité à mon âme.

XXIV.

Deux terre-neuve, deux lévriers et un tigre partageaient ma solitude.

Le tigre était un cadeau de Jules Gérard, dont j'avais fait la connaissance à Trieste où je passai six semaines avant de retourner en Ukraine.

Mon docteur, à la piste de tout ce qui pouvait m'arracher à mon apathie, m'avait amené Gérard. Le tueur de lions s'intéressa à mes allures sauvages, vint souvent me voir (nous logions dans le même hôtel), et s'ingénia à me distraire. Comme le récit de ses chasses m'avait fait passer quelques bonnes heures, il m'engagea vivement à secouer mon mal et à le rejoindre en Afrique où le ciel bleu, la vie sous la tente et les émotions de la chasse au lion achèveraient de me remettre.

Il voulut une date, une promesse formelle. Je

les donnai en disant moitié sérieuse, moitié en plaisantant :

« *In cha 'llah!* (s'il plaît à Dieu!) »

Allah ne l'a pas voulu.

Les chatteries gracieuses, l'attitude caressante d'un petit tigre qu'il possédait, avaient paru me distraire, — il m'offrit Hassan que j'emmenai en Ukraine.

C'était une bête intelligente et douce. Elle m'accompagnait partout, et jusque dans les rues de Kiew, d'où, malgré la chaîne qu'elle avait au cou, les passants s'enfuyaient en nous voyant paraître.

On me dépêcha le gouverneur de Kiew pour me prier de ne point sortir à pied dans cette compagnie. Le lendemain, je promenai Hassan en voiture, sans chaîne ni collier, et les jardins publics que je traversai se dépeuplèrent en un moment.

XXV.

Vers la fin de la troisième année, mon maître me dit un jour qu'on allait exécuter à Vienne l'oratorio d'un compositeur moderne, jusqu'alors contesté et repoussé comme compositeur.

X... avait été un grand virtuose dans sa jeunesse, et s'était retiré de l'arène dans la plénitude de ses forces et de sa gloire. La vogue des salons, les triomphes éphémères des succès quotidiens, les couronnes si vite fanées ne lui suffisaient pas; il avait entrevu l'immortalité.

J'allai à Vienne.

Je revins malade, fascinée, éblouie. Cette musique d'une saveur si exquisement étrange se rattachait par je ne sais quel fil mystérieux à la trame des rêves, des fantaisies raffinées et des hallucinations de ma pensée. C'étaient des idées

neuves, d'une lueur inquiétante, aux formes nouvelles, à la structure savante, avec une apparence de difficulté et d'obscurité à la première audition. Mais comme la passion y éclatait gigantesque! quels parfums vertigineux et quelles âcres larmes! Puis c'étaient des harmonies éveillant des idées, des sensations innommées et innommables; des rhythmes souples, aux bercements vagues, aux frissonnements électriques; des rhythmes heurtés s'adaptant merveilleusement aux soubresauts de la pensée, aux capricieuses ondulations de la rêverie.

Dans ces accents il y avait des amours qui ressemblaient à des haines, des gammes de couleurs ardentes, exaspérées, d'autres d'une sérénité haute et lumineuse comme un ciel d'Orient.

J'avais à peine entrevu le Maître.

M... me trouva méconnaissable à mon retour.

Je passais des journées entières à déchiffrer les œuvres de celui dont le génie me révélait en musique un pays nouveau.

J'ai eu de tout temps une passion pour les outrances. Celles-ci me prirent tout entière.

Je négligeai tout ce que j'avais aimé et admiré jusque-là.

M... protesta; il admirait maintes choses dans

l'œuvre de X..., mais avec des restrictions. Il y trouvait une poésie violente et sinistre, ouvragée avec une patience de Chinois.

Il lui déplaisait de me voir éprise de ce ton excessif, si troublé, si nerveux, si chercheur selon lui, et violateur de la sobriété et de la grandeur magistrale du beau classique. Je répondais que le rare, le nouveau peuvent bien s'acheter au prix de l'outré et du fantastique.

Il m'avait souvent plaisanté sur ma prédilection pour les poésies de Baudelaire. Il répéta le mot de Barbey d'Aurevilly sur le poëte : « fleur du mal venue dans les serres chaudes de la décadence. »

M... ne concevait guère qu'une perfection, celle de Chopin ; il ne se rendait pas bien compte que la note de Chopin, son charme particulier, sa grande puissance, c'était aussi la dangereuse volupté d'une passion profonde, se trahissant jusque dans les ébauches détachées qu'il a nommées *préludes,* par des accents de fièvre intérieure qui sont, pour qui sait les entendre, de colossales douleurs.

Bref, nous nous brouillâmes.

Ce fut à l'occasion d'une répétition à orchestre.

Nous avions organisé à Kiew des exécutions des poëmes symphoniques de X... Cela se passait devant un petit comité d'intimes, avides comme moi de faire avec ces œuvres ample connaissance. L'orchestre était à moi; je mis à l'étude le poëme : *Ce qu'on entend sur la montagne*. M... feuilleta la partition, me dit devant les quatre-vingts exécutants : « C'est absurde! » et refusa de diriger. Pâle de colère, je pris le bâton qu'il tenait entre ses mains, je montai résolûment sur l'estrade et je dirigeai. J'ai bien des fois depuis conduit un orchestre, je ne me rappelle pas avoir jamais mieux fait.

Cela fut si peu absurde que M..., qui était resté malgré tout et, sans doute pour voir jusqu'à quel point cette exécution et le chef d'orchestre improvisé seraient ridicules, vint me complimenter.

Je lui dis qu'il était bassement jaloux d'une supériorité qui écrasait ses idoles.

Il répliqua qu'il me trouvait monstrueusement ingrate; la querelle s'envenima, et depuis nous ne nous sommes jamais revus. J'en fus désolée. J'aurais fait l'impossible pour rétablir nos rapports de belle et bonne amitié; mais il s'était dit de part et d'autre des paroles qui avaient creusé un infranchissable abîme.

XXVI.

J'écrivis à X... pour lui demander d'être son élève. Je savais qu'il n'en faisait plus, qu'il s'était retiré du monde, et qu'il vivait loin de tous les bruits et de toutes les agitations dans un cloître de Rome, ne reparaissant de temps à autre que pour diriger ou faire exécuter quelque nouvelle œuvre dans les grandes capitales.

La lettre partie, j'attendis la réponse dans une agitation maladive et une désespérance passionnée. J'attendais ; — quoi? Je ne savais pas, j'avais le sentiment d'un immanquable refus, — et cependant j'attendais. Je ne doutais pas qu'une réponse arriverait.

Le soir du dixième jour d'une attente folle, on m'apporta une lettre portant un timbre d'Italie.

Je restai un grand quart d'heure sans oser l'ouvrir.

Ces trois années de solitude ne m'avaient donc pas rendue invulnérable, ne m'avaient pas fermé les oreilles contre les appels de la vie ! Car c'était bien la vie avec ses premières effervescences qui faisait battre ma poitrine, qui me faisait respirer avec joie et frissonner de plaisir, au contact de ce papier, tandis que l'image de cet homme surgissait devant mes yeux. Pourquoi ? Ce n'était donc pas l'art que j'aimais ?

J'ouvris la lettre et m'éveillai comme d'un mauvais rêve.

Toutes les magnificences de l'art s'épanouissaient devant moi.

La lettre me mandait à Rome. X... me promettait des conseils « si mon talent lui paraissait de nature à être encouragé ».

La passion d'être grande m'entra dans le sang avec ces mots.

Je restai machinalement assise dans la chambre, ne voyant plus ni le Dniéper, ni la steppe, ni le soleil couchant, et regardant avec orgueil passer le cortége funèbre de mon enfance opprimée, de mon adolescence trompée, de ma liberté volée. Je m'étais bravement battue et j'avais gagné la bataille. C'était justice.

XXVII.

Il faisait nuit lorsque je voulus relire la lettre. Je sonnai. Un domestique apporta de la lumière. Il ramassa l'enveloppe qui était tombée par terre. J'y jetai les yeux et je ressentis une violente commotion. L'adresse était conçue ainsi :

A monsieur ***** *****,

à *****, *en Ukraine.*

Je me précipitai sur la lettre; en tête également : « Monsieur. »

Il ne supposait donc pas une femme capable du langage que je lui avais tenu? Quelles niaise-

ries les femmes lui avaient-elles jusqu'alors écrites ?

Et s'il allait me refuser, voyant une femme à la place de l'homme qu'il attendait !

Je résolus de partir, de me déguiser en homme s'il le fallait, de me faire accepter à tout prix.

Huit jours après, je me mettais en route.

Je laissai Hélène sous la garde d'une vieille amie qui m'avait soignée dans mon enfance et qui, depuis mon retour en Ukraine, occupait un poste de confiance dans la maison.

Je ne dis pas même adieu à mes steppes aimées.

J'avais fait une dernière promenade à cheval, la veille de mon départ, pour échapper à la fiévreuse impatience qui me rongeait.

La steppe, cette charmeuse terrible, n'avait plus d'enchantements pour l'infidèle. Que de chemin j'avais fait à travers ses vastes déserts ! Que j'y avais bien dormi sur les herbes embaumées ! Que de fantômes le Dniéper avait bercés ! Et quelles saintes émotions le travail m'y avait données ! La grandeur et la misère de l'homme, c'est que rien ne lui suffit.

Sans cette lettre, j'aurais dormi toute une vie dans les hautes herbes de l'Ukraine.

Je haïssais maintenant la steppe, je haïssais le

Dniéper et ses roseaux dont les bruissements mystérieux auraient assoupi mes énergies.

Quelles séductions et quelles promesses m'attiraient donc à Rome?

XXVIII.

Je traversai la Toscane en frissonnant de plaisir.

Au milieu d'un jardin immense, étincelant sous la lumière du soleil, l'Arno, caressé par les parfums des amandiers, roulait de mélodieux murmures. De longs rameaux de vigne se suspendaient à tous les arbres; des voiles d'or et de pourpre enveloppaient les montagnes.

A l'horizon, les cimes couronnées de neige se découpaient comme une bordure d'argent sur le bleu du ciel.

Sur les chemins, des carrioles à deux roues passaient. Elles portaient des jeunes gens, des jeunes filles entassés les uns sur les autres; les jeunes filles tête nue et habillées de couleurs voyantes. Cela avait un air de bonheur voluptueux et pittoresque.

Voyageant sans interruption, je traversai les Apennins de nuit. Une pluie d'étincelles les émaillait. Je fus éblouie. Cela brillait, dansait, voltigeait. C'étaient des lucioles.

Souvent, en été, j'avais vu des vers luisants dans mon jardin, mais ils se tenaient immobiles, ou rampaient timidement sous les buissons.

Le train fuyait et toujours les montagnes ruisselaient d'étincelles; partout les lucioles décrivaient dans l'air leurs cercles magiques. L'herbe des fossés en était pleine; de grands coquelicots, s'épanouissant tout contre les rails, en étaient étoilés.

Parfois un insecte, entraîné par le courant d'air que formait la vitesse du train, tombait dans le wagon par les fenêtres ouvertes. Je le rejetais dans l'herbe fleurie.

Un proverbe indien dit au voyageur attardé attachant à ses pieds la *fulgore* qui doit lui montrer le chemin à travers les ténèbres des forêts : « Emporte la mouche de feu, mais remets-la où tu l'as prise. » Et le voyageur reconnaissant, quand l'aube vient, pose l'insecte sur les buissons.

Toutes les harmonies de cette belle et riche

nature italienne circulaient dans mes veines.

Au sentiment intellectuel de l'admiration s'ajoutait un plaisir sensuel inconnu à l'enfant des steppes.

XXIX.

Le cinquième jour de mon voyage, j'étais à Rome.

Ma fièvre tomba, — j'eus peur, — je sentis un besoin impérieux de me recueillir avant de voir X...

Je me fis indiquer le Colisée. J'y abandonnai longtemps mon esprit aux graves émotions de l'enthousiasme, de la grandeur, des pensées de triomphe et de martyre.

La nuit vint. Le Campo Vaccino était désert. A droite le couvent de Santa Francesca Romana dormait.

Je remarquai une petite lumière qui clignotait à l'une des fenêtres. Juste au-dessus le croissant de la lune flottait comme une gondole d'argent dans une mer de saphirs.

Tout mon sang reflua vers mon cœur.

C'était le couvent qui abritait X..., et cette lumière tremblotante, qui s'échappait par minces filets, éclairait la veillée solitaire du travailleur infatigable et austère. Je me sentis vaciller, — je m'assis sur une pierre.

Je restai là, sans mouvement, sans pensée, avec le sentiment hagard et désespéré d'un asservissement fatal auquel rien désormais ne pourrait me soustraire; mille idées confuses bourdonnaient à mes oreilles, les brises de la nuit m'apportaient comme les senteurs vagues du désert trahi, abandonné; par moments j'entendais comme des appels sonores. Mais je restai là, et je ne me levai enfin que longtemps après que la petite lumière se fut éteinte.

Le lendemain, de très-bonne heure, je me faisais annoncer chez X... J'avais réfléchi en route et je m'étais décidée à me présenter sous mes habits de femme.

XXX.

C'était un homme de haute taille, de grand port et de grandes manières; laid, avec une abondance de fort beaux cheveux presque blancs qu'il portait longs et rejetés en arrière, des yeux très-profonds, pensifs, durs à l'occasion, et un sourire, — un sourire qui était la clarté d'un rayon de soleil.

Il appartenait par ce charme et cette laideur à la race de ceux qui dès l'abord inspirent d'ardentes aversions ou des cultes passionnés. Son premier mot me mit à l'aise.

« Eh bien! nous ne sommes pas un garçon, dit-il; c'est un petit malheur. Qui diable aurait pu deviner une femme à votre lettre?

— Vous verrez encore de l'extraordinaire en me gardant. Maître, vous verrez un disciple dévoué, — prenez-moi.

— Vous prendre, vous prendre... » et il me regardait attentivement.

Ce regard soutenu me troubla. Il y avait autre chose que de la curiosité; il y avait comme des souvenirs qu'il m'appliquait, des souvenirs confus qu'il tâchait de débrouiller.

« Vous prendre, Eccelenza, répéta-t-il en riant, c'est tout fait. »

Il était devenu sérieux.

« Comment? mais vous ne connaissez encore ni ma position, ni ma personne, ni mon talent! (Je citais des mots de sa lettre.)

— Votre position et votre personne, qu'importe; votre talent — et ici son œil reprit l'expression d'une vague curiosité — je le connais déjà. Vous devez avoir à peu près la manière de Chopin. Ce fut mon meilleur ami. »

Il se mit au piano et joua la polonaise en *ut dièze mineur* de Chopin.

Je ne sais ce qui se passa en moi; je restai clouée à ma place, je n'avais jamais entendu ni rêvé rien de pareil.

L'instrument n'était pas un piano; l'homme qui jouait n'avait pas des doigts humains.

Je frissonnais à ces accords navrés, entrecou-

pés de silence, et après la dernière note je pleurais.

X... feignit de ne pas s'en apercevoir. Le fait est qu'il m'eût mis dans un cruel embarras. J'aurais craint de passer pour une élégiaque provinciale. La peur du ridicule, la terrible poltronnerie met ainsi des sourdines à tous les sentiments.

Il joua encore plusieurs choses, toutes de Chopin, puis il me dit :

« Dans quel quartier de Rome vous logerez-vous ?

— Je n'en sais rien; je ne connais pas Rome. J'ai besoin d'espace, d'air; il me faut voir le ciel et la verdure.

— L'exposition nord de la via del Babuino fera votre affaire. Vous aurez la vue du Monte-Pincio, si vous ne craignez pas de grimper haut. »

Je lui dis adieu. Il me rappela.

« Jouez-moi donc quelque chose; voulez-vous ? »

Je commençai une paraphrase de lui; il m'arrêta :

« Non, pas cela, autre chose; quelque scherzo de Chopin »

Je jouai le scherzo en *si bémol*. Cela fut horrible. Une peur idiote me paralysait. Et puis, depuis quelques minutes, je comprenais que mon jeu n'existait pas devant le sien; ni aucun jeu du monde.

Il reprit la parole :

« Vous ne savez rien; votre jeu est mou, féminin; mais vous avez de grandes qualités de son, et puis, comme je l'ai dit, vous êtes de la famille de Chopin; vous avez son accent. Allez, Eccelenza, et revenez vendredi, une heure avant l'*Ave Maria*. Vous trouverez quelques jeunes gens qui travaillent avec moi, les vendredis. »

C'est drôle, pensai-je. Il m'avait écrit : « Vous prévoyez mes objections; je ne donne pas de leçons, et mon métier n'est point d'enseigner le piano ni d'en jouer. »

Quelle différence y avait-il donc entre donner des leçons et faire travailler? Je m'en allai à la fois charmée et mécontente. Je me sentais désappointée.

Je crois que je m'étais attendue à quelque coup de foudre, le coup traditionnel. Quel palais de chimères mon cœur s'était-il donc bâti?

Je m'arrachai à de creuses rêveries et m'en allai

par les rues en disant : « J'aime l'art, après tout; oui, c'est cela, j'aime l'art; » et j'arrivai ainsi jusqu'à une maison de la via del Babuino, où on m'avait indiqué des logements.

XXXI.

On me fit monter cinq étages, puis une porte s'ouvrit, et je demeurai bouche béante devant le plus beau des paysages.

Une montagne en pente douce, couverte d'orangers, de magnoliers, de lauriers et de figuiers d'Inde, s'abaissait par étages.

De grands buis taillés encadraient des parterres de fleurs.

Des aloès dressaient contre les parois des terrasses leurs tiges hérissées. De hauts cyprès montaient en pyramides. Les pins parasols se dessinaient tout noirs sur le ciel d'azur.

Sur le sommet un groupe de palmiers se profilait dans l'air transparent.

A travers les massifs je voyais des colonnes surmontées de bustes, de grands vases, des sta-

tues, partout encore des jets d'eau traversés par une pluie de rayons de soleil. Pas un nuage au ciel.

Je pris l'appartement : quatre petites chambres d'étudiant, où un grand piano d'Érard trouva place à peine.

Outre la loggia ou balcon qui donnait sur le Pincio, un petit escalier montait de la chambre à coucher et aboutissait à une terrasse sur le toit.

De la terrasse on découvrait le dôme de Saint-Pierre, puis les toits plats, les terrasses, les frontons des palais et des monastères.

Dans le lointain ondulait la ligne vaporeuse des montagnes de la Sabine.

C'était grand, et cette idée de grandeur plane à Rome sur toutes choses.

Le soir même j'étais installée, et en fumant mon cigare sur la loggia je suivais des yeux le défilé des voitures montant le Pincio. Elles s'enfonçaient sous les grands marronniers qui obombrent la façade de la villa Médicis, l'Académie de France, reparaissaient plus loin et se perdaient du côté opposé de la montagne.

Je les suivais des yeux machinalement.

Je pensais à mon pays.

Mais le bruit, le mouvement cessèrent peu à peu, la montagne devint déserte. La nuit tomba, le Pincio s'alluma soudain. Ce fut la même féerie que sur les Apennins. Des étoiles phosphorescentes émaillèrent les buis. Les cactus, les nopals semblèrent avoir de brillantes excroissances; des larmes d'or tombaient de temps à autre des larges feuilles des palmiers.

Je n'y tins plus. Je voulais voir de près cette fête aux flambeaux des lucioles; je m'apprêtai à sortir.

Je demandai mon chemin à la *padrone di casa.*

« Vous allez au Monte-Pincio, signorina mia; il est bien tard, *un' ora di notte* (neuf heures du soir).

— Après ? dis-je d'un air étonné.

— Vous êtes bien jeune, signorina, pour promener seule la nuit dans les jardins de Rome.

— Je ne crains pas les brigands; il n'y en a plus qu'à l'Opéra-Comique.

— L'Opéra-Comique, je ne connais pas ce pays; chez nous on retire tous les jours des cadavres de la fontaine de Trevi et de celle de la place Navone. Mais on ne vous assassinerait pas, signo-

rina, on vous suivrait, et vous ne sauriez vous débarrasser des importuns. »

Je remerciai la brave femme de son avis, et je me promis bien d'avoir recours à mes vêtements d'homme, si l'envie me prenait de me promener le soir. Je sentis même que ce serait toujours le soir que j'en aurais l'envie.

A Rome d'ailleurs, on n'est pas à l'abri de la grossièreté des hommes, même en plein midi. Ils abordent les femmes avec des paroles graveleuses. On passe son chemin, ils suivent avec des sourires de coiffeur.

Les prêtres surtout sont tenaces; ils règlent leur pas sur le vôtre et longent les rues, en murmurant des obscénités. Leur célibat, leur chasteté leur échappent constamment comme à plaisir.

La pudeur même est immorale à Rome. L'idée du sexe étant une des idées pivotales du clergé, le jésuitisme a inventé d'habiller les saints, les anges, les statues.

Les Vertus couchées presque nues sur le tombeau de Paul III dans Saint-Pierre, étalaient de beaux et chastes corps dans de fières attitudes. On leur mit des chemises de tôle. Ce sacré enchemisement coûta sept mille *scudi*.

XXXII.

On ne m'avait promis le piano que pour la fin de la semaine.

Je la passai à regarder autour de moi. Les intérieurs romains sont de sales taudis ; on réserve la propreté pour les étrangers. Paresseux, inertes, ignorants, les Romains ont horreur de tout effort ; leur vie n'est qu'une longue sieste.

Une famille possède trois chambres ; elle en loue deux et vit dans une. Point d'autre revenu.

Ma padrone avait un mari jeune encore et deux filles. Leur chambre était crasseuse, les meubles sales, le désordre immonde. Ils vivaient de polenta, de macaroni, de salade, de figues. Le dimanche on se frisait, on mettait des habits neufs ; y avait-il du linge par-dessous ? L'homme allait au Corso, entrait dans un café, buvait un verre

d'eau très-claire, lisait un journal, puis se promenait jusqu'au soir avec des amis; les femmes allaient dans les églises. Elles montaient à genoux l'escalier de la chapelle de Saint-Jean de Latran, escalier venu, disent les prêtres, du palais de Pilate, et qui est recouvert de bois, le marbre commençant à porter les traces de la dévotion des fidèles.

On met une demi-heure à se hisser jusqu'au haut sur les genoux.

Au sommet se trouve une pancarte avec une courte prière. Lorsqu'on la récite on gagne une indulgence de cent jours.

Mes Romaines en faisaient une provision; elles redescendaient par un autre escalier où il est permis de se servir de ses pieds, et regagnaient lentement la maison.

D'autres fois elles enveloppaient de papier quelques tranches de jambon, achetaient pour deux sous de figues, et allaient déguster ce festin sous quelque hangar derrière Ponte-Molle, en face du Tibre jaune et tournoyant.

Pendant la semaine, le padrone fumait, la femme et les filles, sales, fripées, se tenaient le visage collé au vitrage de la fenêtre. Le soir, elles

préparaient le maigre repas et se couchaient.

Dans le quartier Transtéverin, je vis des bouges infects. Dans les corridors graisseux, suintants, toute une population en loques grouillait. Des tronçons de choux, des pelures d'oranges pourrissaient en plein air ; des boutiques de fritures augmentaient la fétidité des émanations ; des enfants, accroupis sans vergogne au milieu des rues, faisaient penser à l'utilité des échasses.

C'était l'ancien quartier étrusque chanté par les poëtes.

XXXIII.

Comme je m'attendais tous les jours à une visite de X..., je me promettais de visiter plus tard les églises et les musées.

X... ne vint pas. — Pourquoi serait-il venu?

Le vendredi j'allai chez lui. Je trouvai dans le salon une dizaine de jeunes gens et de jeunes filles accompagnés de leurs familles. Je fus surprise de voir telle fillette arriver escortée du père, de la mère, d'une tante et de deux respectables cousines.

X... était absent. On attendait son retour.

Je m'assis dans l'embrasure d'une fenêtre, et je regardai. Devant moi, de l'autre côté du Forum, une longue muraille lézardée couverte de plantes grimpantes; à gauche, des colonnes tombées, l'arc de Constantin; à droite, les ruines du palais

des Césars; une rangée de cyprès à l'horizon.

Sous les fenêtres, de vieilles femmes avec des enfants déguenillés se chauffaient parmi les pierres au soleil.

En se penchant un peu, on voyait le pan du mur le plus élevé du Colisée.

X... entra.

J'eus un des plus vifs étonnements de ma vie. Tout le monde se précipita. Les mères, les filles, les hommes s'emparaient tour à tour de ses mains, et y déposaient de longs et onctueux baisers.

Il laissait faire et souriait.

Je me tenais debout, isolée du groupe qui se pressait autour de lui. Il s'approcha.

« Ah! c'est vous. Bonjour. »

Et sa voix avait un ton froid et sec. Ce n'était pas la voix qui m'avait souhaité la bienvenue.

« Il se fâche que je ne lui aie pas baisé la main; eh bien, sa fâcherie durera longtemps, » me disais-je intérieurement. Je pensais encore : « Quel drôle de grand homme! Et ces Italiens sont-ils vils! Passe encore pour les femmes; mais les hommes! »

X... m'appela. Il me fit jouer. Quelle étrange leçon!

Il me reprenait, m'indiquait les fautes, mettait parfois un doigté, mais lorsque je hasardais la moindre observation, lorsque je lui demandais comment il fallait faire, ou pourquoi tel mouvement, telle position de la main étaient préférables à d'autres, il me regardait d'un air très-étonné, fâché même. Il est évident qu'il ne souffrait pas qu'on le questionnât. Il devint presque grossier vers la fin.

Je quittai le piano, et allai m'asseoir silencieusement dans un coin, blessée surtout de me sentir dominée malgré moi par ses airs de hauteur.

Je m'en allai avec les autres, qui tous avaient débité leurs morceaux, sans desserrer les dents.

XXXIV.

J'entrai dans le Colisée. Il était désert. J'allumai un cigare, et sifflotai en me promenant, pour éviter un tête-à-tête avec mes pensées, Une surtout se tortillait en moi comme un serpent : « Quelle plaisanterie que ces leçons! Mais il est verrouillé, cadenassé, il ne dira rien! » Je jetai mon cigare avec colère : « Et après? Il ne dira rien, mais il jouera, lui, et j'ouvrirai alors les yeux et les oreilles... Ne pas trouver plus d'intérêt dans cet homme! Et j'étais venue à lui de si loin avec tant de foi, d'enthousiasme, et... — je me pris au collet, — et de sympathie! »

Je rentrai triste. Je passai une partie de la soirée à distribuer mes heures de travail, à arranger une sorte de programme : travailler beaucoup, prendre des leçons d'italien, faire tous les jours une visite à

quelque galerie de tableaux ou à quelque musée.

Vers neuf heures la padrone entra et me remit une carte « Un monsieur veut voir la signorina. »

Je lus le nom de X...

Je demeurai interdite, sans mouvement, avec la conscience de ma paralysie. Je me serais souffletée.

X... entra. Ce n'était plus le même homme. Il me prit la tête à deux mains et la baisa.

« Je viens vous faire des excuses.

— Vous, des excuses? balbutiai-je.

— Oui, moi; j'ai été rude tantôt, mais vos manières m'agaçaient. Je ne suis pas professeur de piano, Eccelenza, je vous l'avais dit. »

Et comme je me taisais, il continua :

« Je vous ferai travailler ici ou chez moi, tous les mardis; vous ne feriez rien qui vaille en compagnie. »

J'avais une terrible envie de lui dire : » Je ne ferai rien qui vaille ni ici, ni chez vous les mardis, si vous ne m'expliquez rien, et s'il m'est interdit de vous questionner. »

Mais je n'osai : il me parut que le climat de Rome exerçait déjà une influence désastreuse sur la vaillance de mon caractère.

Il trouva joli mon petit appartement, il causa d'un air affectueux, et tout à coup je dégelai.

Il me questionna sur ma vie passée, sur cette indépendance qui lui semblait étrange à mon âge, et m'écouta attentivement. Sur ce que je lui dis de ma naissance et de ma fortune il eut même un épanouissement d'orgueilleuse satisfaction qui me frappa, tout en me demeurant obscur. Ce n'est que bien plus tard que je compris.

Avant de s'en aller, il m'indiqua quelques règles de travail. Lorsque je lui demandai pourtant combien d'heures par jour il fallait travailler, il ne précisa rien, me répondant vaguement que T..., le meilleur élève qu'il avait eu en Allemagne, passait ses nuits et ses journées au piano.

Comme il sortait, je lui pris subitement la main et je la lui baisai avec plus d'ardeur que ces Italiens que j'avais trouvés si vils.

Il avait à peine fait un pas dehors, que je me donnais de grands coups de poing dans la tête, en criant : « Mais que se passe-t-il donc ici? *M'avvilisco*, moi aussi! »

Je restai une partie de la nuit sur la loggia, assez agitée, et au matin seulement, je pus prendre la résolution de travailler ferme. T... et son

labeur me trottaient dans l'esprit. Je renonçai aux visites des églises, des musées; je voulais donner tout mon temps à l'étude.

A la leçon suivante, très-ardemment étudiée pourtant, X... ne fut pas satisfait, à ma grande surprise. Il me trouvait un jeu mou, indécis.

Je ne me découragéai nullement; j'avais en mes capacités une foi robuste; j'augmentai le nombre des heures de travail.

XXXV.

Trois mois se passèrent ainsi.

Je menais une double vie.

J'avais la fièvre de l'art qui, aux heures d'étude, m'absorbait tout entière, et une fièvre de cœur qui me faisait passer par une série de troubles et de malaises indescriptibles.

Je voyais X... une fois par semaine, et c'étaient mes mauvais jours. Le matin déjà je m'éveillais avec des palpitations précipitées, convulsives, je ne pouvais m'appliquer à quoi que ce soit dix minutes de suite, je fumais cigare sur cigare, ce qui chez moi a toujours été un signe d'agitation; à mon retour de Santa Francesca Romana, je m'asseyais sur la loggia, et j'y restais de longues heures dans un état de stupeur indéfinissable, me

demandant ce que j'éprouvais, ne sachant que répondre, écoutant, sentant en moi quelque chose d'inconnu, d'extraordinaire, sourdre et m'envahir le cœur.

X... s'occupait de moi consciencieusement; mais je ne le sentais pas content : « C'est juste, me disais-je, je ne sais rien, il faut travailler davantage. »

Et toutes les semaines mes journées de travail s'allongeaient.

Vers la fin de juillet, un soir, il me dit :

« Je vais passer trois semaines en Allemagne, le mois prochain. »

Je devins très-pâle.

« Vous vous sentez mal? »

Je répondis tranquillement :

« Je ne me suis jamais aussi bien portée. »

Il me quitta pour donner un ordre.

Je marchais à pas précipités dans la chambre.

Des lueurs bizarres traversaient ma pensée, comme ces éclairs vagues et furtifs qui frémissent à l'horizon à l'approche d'un orage.

Je m'arrêtai soudain : « Pourquoi cette agitation? Il revient dans trois semaines. » Je me surpris parlant à haute voix.

X... rentra. Il fut plus affectueux et me garda plus longtemps que d'habitude.

En me quittant il me prit dans ses bras. Je l'étreignis d'un mouvement sauvage. Mon sang était en feu.

« Eccelenza, vous avez la fièvre.

— La fièvre, — la fièvre, — j'ai que je vous aime ! ! »

Il se fit un grand silence.

J'étais stupéfaite et comme effrayée du son de ma voix, du sens de ces paroles qui venaient de me révéler tout entière à moi-même.

Je restai anéantie.

J'invoquai le tonnerre de Dieu, j'aurais voulu que la terre m'engloutît ; je crois qu'un pistolet sous la main, je me serais brûlé la cervelle.

Ni l'aveu, ni mon amour ne me faisaient peur. Je tremblais seulement qu'il ne prît son air sévère et ne me condamnât à l'exil.

Il m'attira dans ses bras, me tint longuement serrée contre sa poitrine, puis me dit bien bas : » Ne me parlez jamais d'amour ; je ne dois pas aimer. »

Je me sauvai, oubliant mes gants, mon chapeau. Son domestique courut après moi avec mon

chapeau ; il m'apportait un mot de son maître, qui désirait me voir à la gare, à l'heure du départ. Il partait le 1er août. Dans l'impuissance de parler, je fis signe que oui.

Je courus au hasard, me répétant mentalement : « J'ai que je vous aime. »

Ces mots me semblaient écrits dans l'air avec des caractères flamboyants. Ils dansaient devant mes yeux, se rapprochaient ; je me reculais vivement comme devant une morsure de feu. Cela me fatiguait, m'accablait. Je fermais les yeux, mais ils éclataient en pleine lumière à travers mes paupières baissées.

Après m'être égarée vingt fois, je me retrouvai au pied du Pincio. Je montai. Sur le sommet un vent qui venait de la mer souffla sur mon front brûlant et chassa la vision.

Je me laissai tomber sur un des bancs adossés au parapet qui entoure la plate-forme du Pincio.

Tout était silence et solitude, et dans cette solitude je laissai mon cœur déborder.

J'aimais pour la première fois, et d'un amour qui s'épanouissait avec une sombre magnificence.

Mon cœur, qui ne s'était point éparpillé dans les petites affections de la vie, avait amassé des

trésors. Je ne pouvais aimer qu'avec violence, frénésie. Toutes mes volontés, toutes mes énergies, le sang de mes veines, je les déposais à ses pieds, mais il me le fallait, ne fût-ce que pour une heure, dussé-je mourir après en n'emportant que cette heure d'amour dans l'éternité! Soudain, les mots qu'il avait prononcés, tintèrent lugubrement à mes oreilles. « Ne me parlez jamais d'amour, je ne dois pas aimer. » Je me levai menaçante.

Comment, toute sa vie il aurait prodigué à pleines mains le plus beau de son cœur, il aurait livré aux vents de tous les caprices les tendresses de son âme, insoucieusement aimé sur tous les chemins, suivi en valet les plus légères et les plus banales — et aujourd'hui il se refuserait à une de ces passions superbes qui, comme la fabuleuse et magnifique plante du Brésil, fleurissent à peine tous les cent ans!

Il serait à moi ou je le tuerais!

Je repris ma course.

En rentrant dans ma chambre, le délire me saisit et me tint trois jours. Quand j'en fus hors, X... était parti.

XXXVI.

Je lui écrivis à Munich. Je ne lui demandais plus son amour, je le suppliais seulement de se laisser aimer; je me mettais à ses pieds dans le plus profond et le plus héroïque des esclavages.

Cela fait, je m'abîmai dans le travail. Une sorte d'énergie maladive me fit accomplir des prodiges d'efforts. Je voulais qu'un jour il pût me citer avec orgueil.

Très-matinale, à cette époque, je travaillais sans relâche jusqu'à l'*Ave Maria*. Je dînais à la hâte, précipitamment, un livre à la main le plus souvent, puis je sortais.

Mes promenades avaient presque toujours pour but le Colisée.

Je traversais la place Trajane, le Forum Romain ou Campo Vaccino, je m'arrêtais devant

Santa Francesca Romana, où les rayons du soleil couchant entraient librement par les fenêtres ouvertes de l'absent, et j'allais rêver au Colisée.

Les étoiles s'allumaient une à une et me regardaient avec des yeux d'or à travers les découpures des étages.

La lune montait à l'horizon et projetait des ombres fantastiques qui se déplaçaient et prêtaient un semblant de vie à ce désert.

De grandes fleurs bleues se balançaient doucement, accrochées aux pentes, aux creux, aux lézardes des murs; des lierres et d'autres plantes grimpantes s'enlaçaient aux colonnes, montaient les gradins, et se suspendaient aux arcades. Peu à peu les ombres devenaient plus intenses, il y avait comme un recul de plans, le cirque s'agrandissait, et mon souci se perdait dans la paix de ce spectacle profond. Je sentais une transformation, comme un ennoblissement de ma passion, un relèvement de mes défaillances.

Je rentrais avec des idées sévères et la soif du rude travail.

XXXVII.

Les monuments, tels que le Colisée, où cent mille spectateurs se pressaient sur les gradins, où cinq mille bêtes étaient tuées, où dix mille esclaves combattaient dans l'arène; le *circus Maximus* qui contenait quatre cent mille spectateurs et où dans un combat naval, sous Claude, dix-neuf mille gladiateurs combattirent; les Thermes de Caracalla, qui ne ressemblent à aucune autre construction humaine, ces vestiges de la grandeur romaine me jetaient dans d'étranges réflexions.

La vie de ces hommes *vivants*, au corps sain et viril, aux brutales énergies, aux sensualités magnifiques, et qui dans un débordement de séve animale trouvaient plaisir à voir tuer et souffrir,

je la comparais à la vie moderne débilitée par le christianisme.

Taine dit qu'il faut haïr « ce peuple d'oisifs qu'on amusait au Colisée avec des massacres de bêtes et d'hommes; au grand Cirque, avec des luttes d'athlètes et des courses de chars; au théâtre de Marcellus, avec des pantomimes, des défilés d'armes et de costumes, ce peuple que les Césars nourrissaient, divertissaient, et à qui ils songeaient à complaire. » — Cette vie toute corporelle et païenne, je ne pouvais la haïr.

Je préférais ces goûts, ces habitudes, même sanguinaires, qui sauvegardaient la pureté et les instincts d'une énergique race, à la fadeur, à l'étriquement, à l'hypocrisie et au rachitisme de nos temps.

L'homme n'est plus avide d'égorgements de bêtes, il n'applaudit plus au gladiateur mourant avec grâce; il est chrétien, il est doux, il a horreur du sang, il a le cœur bon. — Il va le long des boulevards à la suite des filles, il se confesse au sortir de l'alcôve, et c'est une scène de viol qui rallume son vieux sang, ou la *Timbale d'argent* qu'il va applaudir.

Aujourd'hui, ce sont quatorze petits oratoires,

aux méchantes fresques, qui ont conquis le Colisée.

On y dit la messe; on s'y agenouille. Les anciens restaient debout.

XXXVIII.

D'autres fois, je faisais de longues stations à la fontaine de Trévi. C'est la plus grande et la plus belle des fontaines de Rome.

Neptune s'avance, conduisant un quadrige de chevaux marins qui se cabrent et qui lancent de grands jets d'eau par les naseaux.

Il est entouré de tritons qui sonnent de la conque.

L'eau jaillit de roches superposées que l'humidité a revêtues d'une mousse verte aux tons de velours; des nappes d'eau tombent du haut des rochers; des filets s'échappent des fentes et des crevasses; l'eau afflue de toute part en mille jets qui sautent et se croisent; au pied des rochers elle bouillonne, et le groupe colossal paraît vivant à

travers les éclaboussures d'écume et une averse d'effets de lumière.

Cette eau coule ainsi depuis vingt siècles. On l'appelle encore *acqua vergine*, parce qu'une jeune fille l'avait indiquée à des soldats altérés.

Les jours de pluie, j'allais jusqu'à San Pietro in Vincoli pour voir le Moïse de Michel-Ange.

Ce n'était pas Moïse qui m'attirait. Je le connaissais : je l'avais vu lithographié, gravé, réduit en photographie ; ce n'était pas non plus la mignarde chapelle où il est encadré qui m'eût fait revenir. Ce que je venais chercher dans Moïse, c'était Michel-Ange lui-même, les confidences de l'âme de ce combattant farouche.

Et je le suivais dans les traits ascétiques de l'impérieux législateur, dans les saillies des muscles du capitaine barbare.

Michel-Ange avait aimé sans mesure l'art et sa dignité. L'art, il s'y était livré avec une ténacité qui le rendit malade. Sa dignité, il sut la garder jusqu'à se faire respecter des papes les plus capricieux et les plus violents; il les brava même maintes fois, « plus que n'aurait fait un roi de France. »

Solitaire toute sa vie, parce que ses sentiments

étaient forts et élevés, il vécut laborieusement dans les combats de son génie et parfois dans la misère, et jamais sa volonté toute-puissante ne se démentit.

Vieux et décrépit on le rencontrait à pied, par les froids, auprès du Colisée. « Où allez-vous ? » lui demandait-on. « A l'école, pour tâcher d'apprendre quelque chose. » Un jour le désespoir le prit. Il trouva que sa main n'était pas encore arrivée à exprimer l'idée de son esprit.

Il s'enferma et voulut se laisser mourir.

Cette grande vie me passionnait, me dominait. Ma volonté se raidissait. Je me sentais devenir plus forte.

XXXIX.

Le 15 août arriva. X... ne m'avait point répondu. Je m'en inquiétais, lorsque le soir même on m'apporta une dépêche. Il était à Florence, et m'annonçait son arrivée pour le lendemain matin.

Quelques-uns de mes camarades se trouvaient chez moi à ce moment. Je leur montrai le télégramme. Ils échangèrent des regards surpris.

J'appris alors que X... prolongeait d'ordinaire ses absences et ne les abrégeait jamais.

« Munich, me dit-on, était le rendez-vous de ses amis et de ses nombreuses admiratrices lorsqu'il y allait; on le fêtait, on le choyait, il y avait foule à ses petits levers; Mme *** lui passait la chemise. Cette dame, fort belle dans sa jeunesse, avait rempli le monde du bruit de ses aventures.

Comme tant d'autres, elle aima X..., et pour mieux faire, elle le lui prouva sur les balcons des hôtels de Berlin. Elle avait horreur des imitations; aussi voulut-elle aimer, non à l'heure du rossignol ou même de l'alouette, mais à midi précis, quand les braves Berlinois se promènent sous les tilleuls leur pipe à la bouche.

Tant d'abnégation, tant de courage, trouvèrent une récompense honnête. X... réserva à Mme *** une place d'honneur dans son cœur.

Ils s'étaient pris par une belle journée de soleil, ils se quittèrent avec les pluies d'automne; tous deux avaient une grande curiosité de nouveaux épidermes. Après dix ans ils se retrouvèrent à Munich. Mme *** avait alors gagné une béquille dans les nombreuses batailles qu'elle avait livrées sur les champs du plaisir; elle s'en servit pour défendre ses vénérables droits contre les jeunes beautés qui cherchaient à la supplanter.

Il y en avait pourtant que la béquille n'intimidait pas. Elles arrivaient par bandes comme en pèlerinage, et X... faisait à toutes un pastoral accueil. »

J'écoutais ces détails avidement.

Jusque-là, X... avait été pour moi un homme

grand par son génie, grand par les austérités de sa vie que je croyais sincères. La religion même qu'il avait poussée jusqu'à endosser l'habit ecclésiastique ne me choquait point en lui.

Je me rendais compte de cette âme faible et maladive, de cet esprit irrité par les exagérations d'une vie artificielle, de cette imagination exaspérée par des désirs inassouvis.

Le catholicisme, avec sa théorie des volontés et des grâces divines, avec sa soumission du cœur et de l'esprit, le catholicisme où l'examen, le jugement personnel, l'initiative sont autant de péchés, et les sensualités mystiques une gloire, où les directeurs spirituels exercent un doux despotisme si cher aux faibles et aux femmes, devait nécessairement offrir à X... un attrayant asile.

Aussi fus-je scandalisée de l'irrévérence et de la légèreté dont on le traitait; frappée surtout du peu d'importance qu'on attachait à son entrée dans les ordres.

Le télégramme passait de main en main et tous s'ébahissaient. Quelques-uns ricanaient. Humble ou naïve, j'étais bien loin de m'attribuer ce retour.

La veillée se prolongea; la nuit était belle; nous

montâmes sur la terrasse; les détails sur X... continuèrent: des récits de ses amours avec des femmes laides, surannées, mais dont le titre, la position, le luxe qu'elles affichaient, flattaient son amour-propre; des traits de vanité infinie; l'ambition effrénée de faire parler de lui à tout prix; sa passion pour les coups d'encensoir, pour les flatteries les plus viles et les plus plates adorations. J'étais ahurie; je me défendis contre l'impression reçue.

« Je ne croirai que ce que je verrai, » me dis-je, en me promettant de bien observer..., et je fermai bravement les yeux.

XL.

Le lendemain au point du jour j'étais sur pied. Je voulais joncher de fleurs Santa Francesca Romana pour son retour. A Rome on nomme cela une *infiorata*.

Je me dirigeai à pied vers la Porta del Popolo, derrière laquelle se trouvait un beau jardin, dont le propriétaire avait été prévenu la veille.

La journée s'annonçait magnifique. Le ciel était profond et pas un nuage sur sa coupole de saphir. Des flocons de brouillard flottant par intervalles indiquaient le cours du Tibre.

Des feuillages trempés de rosée dépassaient les murailles qui, à Rome, entourent partout les jardins des villas et des palais. Des oiseaux voletaient dans les touffes des plantes grimpantes qui frangeaient les crêtes.

Je fis une véritable razzia dans le jardin; depuis la petite pâquerette jusqu'à la magnifique fleur du magnolia, tout y passa; des bottes de roses à cent feuilles gisaient à côté des lys d'argent; il y avait des anémones purpurines et des hespéris diaprées, des bruyères dont les fleurs ressemblent à des branches de corail et des œillets éblouissants; de longs rameaux de passiflores aux couronnes blanches frangées d'un bleu céleste serpentaient à travers les feuilles de velours des bardanes; les magnolias ouvraient royalement leurs calices.

J'avais récolté toute seule ma moisson. J'avais manié avec une délicate tendresse ces fleurs que je destinais à être foulées par ses pieds. Elles étaient si belles, toutes chargées de perles irisées! et pourtant il me semblait que les fleurs qui s'ouvraient dans mon cœur devaient être autrement merveilleuses et éclatantes. Avec quel bonheur les aurais-je arrachées à pleines mains pour les lui présenter avec leurs racines saignantes!

Peu à peu le soleil avait pénétré dans l'enclos ombragé par de grands marronniers et des chênes verts, et il buvait avidement la rosée qui brillantait les feuilles lancéolées des lierres et les brin-

dilles des vignes. Rome aussi s'était réveillée; des troupeaux de bœufs, ces redoutables bœufs de la Campagne aux cornes pointues, effilées, gagnaient les pâturages; les clochettes suspendues au cou des conducteurs tintaient; des enfants à peine décrassés jouaient avec les pierres des ruisseaux; les laitières avec leurs vases à lait entourés de paille tressée se hâtaient.

Au couvent le valet de chambre de X... m'attendait.

Je fis des gerbes de fleurs que je plaçai sur les cheminées, sur les tables, dans tous les coins; je répandis le contenu de cent corbeilles sur le parquet; cette couche fleurie avait bien un pied d'épaisseur.

La blanche fleur de l'amandier, les délicates passiflores étincelèrent comme des étoiles sur les fonds pourpres et violets des anémones et des roses; il y eut de longues traînées d'or parmi les feuilles des bardanes; les grandes urnes des magnolias et des lys confondirent leurs parfums.

Je n'eus pas le temps de contempler mon ouvrage; il fallait se hâter pour ne pas manquer l'arrivée du train. Je me sauvai.

A la gare il me fut impossible d'échanger un

mot avec X... Tous les élèves y étaient. Je me repentis d'avoir montré le télégramme.

X... me serra la main. « Je vous attends à six heures, » me dit-il à l'oreille.

A six heures précises je montais son escalier. Mes genoux pliaient sous moi. On ouvrit la porte.

XLI.

Les fleurs qui couvraient le parquet étaient déjà fanées. On avait marché dessus; il y en avait qui étaient effeuillées; des bouquets de roses purpurines semblaient des taches de sang. L'atmosphère était imprégnée d'âcres senteurs, d'étranges haleines; toutes ces fleurs en mourant exhalaient leurs plus beaux parfums.

X... m'attira dans ses bras, renversa ma tête sur son épaule.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi. Des siècles auraient pu s'écouler.

C'était le bonheur dans toute sa plénitude, un bonheur ineffable que les joies enivrantes de plus tard ne m'ont pas rendu.

Il m'aimait donc !

Il parla : « Ma réponse à votre lettre, c'est

mon retour. Je ne pouvais écrire. Je ne dois pas aimer; j'aime et ne puis le taire. Je t'en supplie (et ici sa voix devint si caressante que je frissonnai de la tête aux pieds), aie pitié de moi maintenant que tu m'as arraché cet aveu. Que ton amour me soit doux; qu'il ne me rende pas parjure. »

Je répondis d'une voix étranglée : « Votre volonté me sera sacrée.

— Appelle-moi Ferencz, tutoie-moi. » Et il me couvrait de baisers passionnés. Soudain il me repoussa, fit quelques pas et ouvrit la fenêtre. « Ton *infiorata* m'a donné le vertige. J'ai la tête toute troublée, Eccelenza. » Et il se mit à railler doucement.

Il vint quelques personnes. Il les garda; ce fut une splendide soirée. Jamais je ne l'avais vu si étincelant de verve, d'esprit. Je fus émerveillée de son éloquence chaude et colorée, et comme je témoignais mon étonnement à une des personnes présentes, j'appris que ce don de la parole lui avait valu autrefois le surnom de Bouche d'Or.

Il était comme transfiguré, il avait des mots d'adorable tendresse. Des fleurs engourdies s'épanouissaient dans ce cœur que l'écrasante règle de l'état ecclésiastique voulait condamner à la séche-

resse; elles s'ouvraient sous un rayon de soleil, le rayon du dernier amour. Mais le lendemain, n'exilerait-on pas la douce et vivifiante chaleur, et le dogme étroit ne poursuivrait-il pas son œuvre de stérilité?

La nuit venue, il voulut me reconduire.

Au pied de l'escalier nous fûmes arrêtés par quelques amis qui venaient lui serrer la main. Ils nous accompagnèrent et j'en fus presque contente.

Je redoutais des remords.

XLII.

Le lendemain on m'apporta cette lettre :

« Le bonheur qu'on rêve, c'est le fruit défendu. « La loi divine nous l'interdit, et les hommes « sont impitoyables envers ceux qui essayent de « le cueillir. Je vous supplie d'exaucer ma prière « profondément humble : aimez-moi avec fierté, « et ne m'exposez pas à manquer à mon devoir, « ni à rougir devant qui que ce soit. Votre noble « cœur vous commandera cette pitié pour moi ! »

Mon beau rêve de la veille avait le dénoûment que j'avais prévu ! je bondis.

L'Église le reprenait. « Eh bien ! je le disputerai à l'Église ! » Cette pensée ne me quitta plus.

Son esprit se plaisait aux folies du catholicisme; la lutte ne ferait qu'affermir ses objections et le sentiment de ce qu'il nommait son devoir. Le souvenir des propos tenus la veille dans ma chambre me revint... Oui, c'était cela; il fallait avant tout flatter les petites vanités de cet immense amour-propre.

Je ne lui parlai plus d'amour. J'agis. Je pris un bel appartement sur la place Trajane, ce qui me rapprochait de lui.

Un grand balcon contournait l'angle de la maison dont une façade donnait sur la place et l'autre dans la rue Macel de Corvi. Je le transformai en jardin. Je l'ornai des fleurs les plus rares, de plantes recherchées. Des palmiers y agitèrent leur feuillage dentelé comme celui des fougères, des grenadiers se couvrirent de fleurs brûlantes pareilles à des flammes, les jasmins d'Espagne balancèrent mollement leurs tiges étoilées. Des passiflores et des orchidées formèrent un dôme de verdure.

Les passants levaient la tête à l'aspect de ces fleurs étranges aux couleurs bariolées, éclatantes, que le vent secouait et qui tourbillonnaient et chatoyaient en tombant. Je fis natter le sol, et ce

fut un charmant petit réduit meublé de divans et de guéridons en mosaïque supportant des boîtes à cigares, des coupes antiques tranformées en cendriers, des petites lampes pompéiennes à la flamme parfumée.

Dans un angle du balcon, une roche en miniature faite de fragments de malachite, d'onyx et de lapis-lazuli encadrait une boule en cristal de roche, où nageaient des poissons rouges aux nageoires d'or ; un petit jet d'eau s'élevait du centre et retombait en perles grésillantes sur des nymphéas à fleurs bleues qui entouraient le rocher.

A travers la verdure on voyait le ciel d'azur, puis la colonne Trajane et le pavé de marbre de l'ancienne basilique.

La colonne, composée de blocs de marbre blanc, avait des reflets roses aux rayons du soleil levant. Elle se dorait à la lumière de midi. Le soir, les bas-reliefs étaient rouges avec de longues ombres.

L'appartement vaste occupait tout l'étage.

Je l'arrangeai à l'orientale. Peu de meubles, mais partout des tapis, des divans bas, de riches draperies qui empêchaient le soleil de pénétrer et maintenaient un demi-jour délicieux ; dans les en-

coignures, des bosquets de bananiers, de plantes du Cap, et des jets d'eau de fleur d'oranger qui partaient comme des fusées d'argent du milieu de petits bassins de marbre, parfumant l'air et le rafraîchissant.

XLIII.

X... se plut là. Il vint souvent, amenant ses amis. On causait, on fumait, on dégustait indolemment des sorbets à la neige, et pendant qu'il parlait, ou se promenait dans la chambre, ou faisait chanter le piano, je sentais en moi un flux et reflux d'espoirs extravagants et de lugubres désespoirs. Des visions informes me passaient dans l'esprit. C'était tour à tour comme le confus mirage d'une félicité pleine, sans bornes, à portée de main, ou d'un bonheur défendu par des gouffres infranchissables. Ses paroles, ses gestes, ses moindres mouvements, ses airs de tête se marquaient en moi d'une ineffaçable empreinte.

Vivre, c'était me remplir de sa voix, de ses regards, de l'air qu'il respirait, c'était l'aimer, — l'aimer jusqu'à épuisement de forces.

Et tous les jours, après chaque sourire comme après chaque morsure de la souffrance, je devenais plus esclave.

Je m'abêtissais à l'aimer. Je passais de longues heures dans une muette extase, ruminant stupidement les émotions de nos entrevues. Aux moments lucides pourtant, je me criais que cet amour exaspéré engloutirait tout sentiment de liberté, de grandeur, que mon intelligence y ferait naufrage; je secouais ma torpeur, je respirais bruyamment comme pour me prouver à moi-même que je n'étais point oppressée; je tâchais de penser à autre chose; mais il reparaissait et je retombais sous sa main.

XLIV.

Une autre ombre passa sur moi à cette époque; c'était le sentiment atroce de la jalousie. Je perdis le sommeil.

Mme d'A..., sculpteur, faisait le buste de X... Les séances se multipliaient, se prolongeaient, et le portrait n'avançait guère.

Je voulus faire la connaissance de cette femme.

Elle nichait avec quelques peintres dans l'ancienne villa du pape Jules II. J'allai visiter son atelier.

Elle m'en fit les honneurs plus gracieusement que ne le méritait mon appréciation peu enthousiaste de ses œuvres.

Il est vrai que je regardais plus Mme d'A... que ses groupes et ses statues.

C'était une femme d'une trentaine d'années

environ, assez jolie, mais à la manière des grisettes du quartier latin, et achevant les charmes que la nature avait laissés chez elle à l'état d'ébauche, avec les merveilleuses ingéniosités de Mmes Vertu sœurs, de Worth et de Piver.

Elle me fit traverser plusieurs pièces encombrées de plâtres, d'outils, de mannequins, et nous entrâmes dans une espèce de rotonde assombrie par des flots de draperies.

C'était le sanctuaire où elle travaillait d'après nature. Là, à côté de la statue d'un chef abyssinien, au torse athlétique, dont les séances devaient être pour le moins aussi longues que celles de X..., tant le modelé était soigné, musclé, elle me montra une statuette représentant une sorte de faquin, à la pose débraillée, aux longs cheveux qui ressemblaient à une perruque, à l'habit ouvert, rejeté en arrière et flottant, en culotte courte et avec des souliers à boucles qui pouvaient être aussi bien la chaussure d'un abbé que celle d'un domestique. Comme je regardais avec quelque étonnement, tâchant de deviner ce qu'il y avait de remarquable dans cette figurine et en quoi elle méritait une attention spéciale, Mme d'A... me dit :

« Comment, vous ne reconnaissez pas X... ? »

Je partis d'un éclat de rire, très-clair, scandé dans le haut, un rire que X... nommait affreusement impertinent.

« Lui! ce laquais! ce drôle! X...!

— Je le fais à la Paganini. Chacun en est content.

— X... à la Paganini! Vous feriez donc Paganini à la X...! Et Paganini débraillé et servile!

— Leroy l'a peint aussi dans cette pose.

— Tant pis pour Leroy. »

Mme d'A... jeta par terre la statuette qui se brisa.

Ah! si j'avais pu prévoir ce dénoûment! Elle allait recommencer. J'avais maladroitement fourni l'occasion de nouvelles séances.

Je m'en allai la mort dans l'âme. Les luttes que je prévoyais m'inspiraient du dégoût. Oui, il faudrait lutter avec des fards, de fausses chevelures, des épaules crépies, des gazes, des rubans, des riens, des toilettes savantes.

Mon mépris pour les hommes me remontait aux lèvres.

Il ne suffisait donc pas d'abandonner son cœur, de le prodiguer à en mourir; il fallait aimer avec

d'impudiques raffinements, à grand renfort de poses étudiées et de robes voluptueuses.

Je pleurai de colère.

Le lendemain j'écrivais à Worth pour lui commander les toilettes les plus élégantes et les plus riches. Jusqu'alors j'avais conservé le costume demi-masculin de mon pays.

LXV.

Je fis sensation lorsque, après un premier envoi de Paris, je me montrai à S. Francesca Romana un jour de réception.

J'étais vêtue en crêpe de Chine blanc, lamé d'argent. C'était une de ces toilettes comme Worth seul en possède le secret. Tout le monde m'accabla de regards et de compliments. On faisait queue pour m'approcher.

X... aussi s'avança. Quand je le vis enchanté, presque tendre, me serrant la taille à la face de tous pour bien affirmer son intimité avec la riche comtesse qui du fond de l'Ukraine était venue à Rome le trouver, — lui qui m'aurait à peine saluée si j'étais arrivée dans mes vêtements de Cosaque, je ne pus réprimer un mouvement de rage. Je cassai violemment l'éventail en ivoire vert,

qu'un gland d'argent attachait à la boucle d'émeraudes de ma ceinture. On se précipita pour ramasser les éclats. Je les jetai par la fenêtre et les enfants qui jouaient parmi les pierres s'en firent des palets.

Quand je sortis de là, je me dis que c'était bien fini, que j'avais creusé de mes propres mains la tombe où j'enterrais ma dignité, et que désormais rien ne saurait m'arrêter sur la pente fatale de toutes les concessions et de toutes les lâchetés.

XLVI.

Nous ne parlions jamais d'amour.

Parfois un regard ardent, une folle parole m'échappait. Je demandais alors mon pardon dans des lettres soumises à me faire rougir de honte en les relisant.

Je n'en pénétrais pas moins dans sa vie par tous les côtés accessibles. Il ne m'était pas possible de le voir tous les jours. Je voulais au moins être constamment présente à sa pensée.

Tous les matins il recevait d'énormes bouquets de magnolias, ses fleurs préférées. Il se plaignit de la disette des bons copistes pour ses manuscrits; quelques-uns de ses élèves les copiaient, mais il devait revoir longuement leur travail. Je n'avais pas fait une mesure de copie dans ma vie; mais la passion de pouvoir lui être utile, lui

épargner une peine, devait me donner toute science. Je m'offris. Il accepta avec un sourire d'incrédulité. Il ne me croyait pas capable d'assez d'attention et de patience pour débrouiller les innombrables ratures dont étaient couverts ses manuscrits. Piquée au jeu, je lui portai bientôt des copies d'une netteté et d'une beauté telles que depuis lors je ne chômai plus.

J'ai passé bien des nuits à quelque travail pressé; sur mes veilles laborieuses maintes fois le soleil s'est levé, et cette mortelle besogne a toujours fait mes délices.

La copie achevée, j'allais la lui porter à son réveil. Il s'attendrissait alors; il me disait : « Chère, chère enfant! » et je m'en allais sous le soleil matinal avec un soleil bien plus radieux dans l'âme.

Il arriva un moment où je ne pus plus me passer de le voir.

Je savais qu'il assistait tous les jours à la messe de six heures dans l'église de S. Francesca Romana. J'y allai. Placée dans l'ombre d'un confessionnal, je le regardais prier.

Peu à peu je m'abaissai à un triste espionnage.

Après m'être informée de ses allées et venues, des jours où il sortait, des maisons qu'il fréquen-

tait, la nuit venue je m'habillais en homme; j'allais me poster sous les portiques des palais pour le voir à la sortie.

Mon travail et mon amour m'avaient arrêtée jusqu'alors d'aller dans le monde.

Il se montrait souvent via Mercede, chez le consul de France, dont la femme, belle et spirituelle, était la plus gracieuse des maîtresses de maison. Mme d'A..., qui était de toutes les fêtes, y brillait aussi. Que j'ai souffert devant ces quatre fenêtres éclairées!

Les heures me paraissaient doubles, elles se traînaient comme avec des semelles de plomb; les douze coups de minuit sonnaient lugubrement à la Trinità dei Monti; il ne descendait pas! Avec quels grondements, quelles colères et quelles écumes de rage, je me promenais devant la porte, guettant chaque bruit, chaque mouvement dans l'ombre! Parfois, épuisée, vaincue par la fatigue et l'impuissance de mes fureurs, je m'asseyais sur une borne et je regardais devant moi avec des yeux hagards et stupides.

Je le voyais dans ce salon ruisselant de lumière, entouré de femmes demi-nues, séduisantes, et levant toutes leurs yeux vers son pâle visage

au divin sourire. Il me semblait entendre des chuchotements, des rires et des murmures d'amour.

Une sombre colère me saisissait alors et il me prenait de terribles envies de monter, d'étrangler, d'égorger tout ce monde, — je me levais en sursaut, et je retombais lourdement.

La nuit avançait, les nuages fuyaient, les étoiles scintillaient, froides et indifférentes.

Enfin X... paraissait. J'oubliais mon mal et ma douleur. Je l'avais vu! Je m'en retournais consolée, guérie, pour recommencer le lendemain.

Quelquefois il accompagnait Mme d'A... à sa voiture; alors j'approchais, et, retenant mon haleine, je tâchais de saisir au vol les paroles qu'elle murmurait à son oreille; à ces moments-là je sentais la folie s'emparer de mon cerveau.

Les dimanches, M. H..., directeur de l'Académie de France, donnait à dîner. Les plus belles femmes de Rome venaient s'asseoir à sa table. Après dîner, on passait dans les salons étincelants de lustres et de girandoles, et X..., qui était l'ami de la maison, faisait danser la société.

On ouvrait les fenêtres; j'entendais distinctement les valses mélancoliques de Schubert, je voyais tourbillonner les danseurs; puis un couple

se détachait et venait respirer l'air tiède de la nuit embaumé des senteurs du Pincio; dans l'ombre brillaient des bras nus et de blanches épaules.

X... venait à son tour. La femme qu'il avait à son bras se renversait dans des poses de bacchante, elle levait sur lui des yeux hardis et provoquants; il penchait la tête, ses cheveux tombaient sur son doux visage; et moi je chancelais; je pressais mon front brûlant contre le marbre du portique.

XLVII.

Un jour qu'il pleuvait, il avait demandé une voiture. Avant d'y monter il voulut allumer un cigare.

« *Avete un zolfanello?* demanda-t-il au cocher.

— *Si, signor, certissimo,* » répondit celui-ci; mais après quelques recherches il se trouva qu'il n'en avait point. Il ouvrit la lanterne, dont un coup de vent éteignit la flamme.

J'enfonçai mon chapeau sur les yeux et j'approchai.

« *Signor Commendatore, la prego di accettare del mio fuoco.* »

Et je lui présentai mon cigare allumé.

Il releva la tête brusquement, mais je me tenais dans l'ombre que projetait la voiture.

Il alluma son cigare et me dit : «*Mille grazie,*»

en me rendant le mien. Puis il entra dans la voiture et je l'entendis murmurer : « Je connais cette voix pourtant. »

Il se rappela parfaitement la chose le jour où je lui fis le récit de toutes mes folies.

Lorsque par hasard il m'avait été impossible de savoir où il passait la soirée, je me plantais en faction devant S. Francesca Romana et là, dans la solitude du Campo Vaccino, j'attendais son retour. Parfois il pleuvait à flots; l'eau ruisselait de mes habits, je frissonnais et claquais des dents, mais je ne bougeais pas.

Je reconnaissais au loin son pas ferme et rapide, je le voyais arriver, son chapeau à la main, ses beaux cheveux flottant sur ses épaules, et je tressaillais de joie.

Il sonnait; mais avant de franchir le seuil de la porte qui s'entr'ouvrait, il se retournait et donnait un grand regard à la solitude profonde.

Se retrempait-il aux austérités du grandiose paysage? Voulait-il se purifier des souvenirs bourbeux qui jusqu'au seuil de sa retraite laborieuse l'accompagnaient peut-être?

Il rentrait; les lourds battants de la porte retombaient avec fracas et je restais seule dans le désert.

Alors, dans le silence de la nuit, je retrouvais les rêves de mon enfance; il me revenait de vieux souvenirs de toutes mes chères et nobles ambitions; des images éteintes, des visions de l'Ukraine oubliée, reparaissaient en m'appelant.

J'aurais pourtant choisi de me damner pour dix éternités plutôt que de renoncer aux douloureuses jouissances de cet horrible amour.

XLVIII.

A l'entrée de l'hiver, X... partit pour Tivoli.

Les étrangers qui au mois de novembre envahissent Rome frappaient tous à la porte de S. Francesca Romana. Ils allaient voir X... comme on va voir la girafe au Jardin des Plantes.

On profitait de la bonhomie de son accueil pour lui soustraire tout ce qu'on pouvait, et jusqu'à des petits bouts de papier où il essuyait ses plumes. D'autres lui demandaient sa photographie avec dédicace; les plus hardis le priaient de jouer le *Roi des Aulnes* et l'*Invitation à la valse*.

C'est là qu'il fallait voir les Anglais. Tandis qu'il jouait, ils se postaient à la file derrière lui et lui enlevaient gravement des cheveux avec des pincettes. Ils extrayaient de préférence les fils

d'argent. Quand l'un avait son compte de cheveux, il les mettait dans un papier et cédait sa place à l'autre. X..., tout à sa musique, ne sentait rien, ou ne voulait pas se déranger pour si peu. Ils auraient entièrement usé sa puissante chevelure, comme les baisers des fidèles ont usé le pied de bronze de la statue de saint Pierre qui, entre parenthèse, est une statue de Jupiter, s'il n'avait pris un grand parti. Ce n'était pas seulement de sa tête épilée, mais de son temps, qu'il s'agissait. Il ne l'employait plus qu'à distribuer des photographies et à jouer l'*Invitation à la valse* et le *Roi des Aulnes*. Le cardinal H... lui offrit l'hospitalité dans sa belle villa d'Este; il accepta et partit.

Il y a seize milles italiens entre Rome et Tivoli. On fait le trajet en trois heures et demie.

Pas de chemin de fer, mais une manière de diligence faisant le service des postes.

Les étrangers renoncèrent à l'y relancer.

Les chemins gâtés par les pluies d'hiver, la route ennuyeuse à travers la campagne déserte et monotone, la peur de mauvaises rencontres dont en arrivant à Rome les têtes sont bourrées, un jour entier qu'on perdait pour aller et revenir, tout concourait à tenir à l'écart les importuns.

Les mêmes raisons, sans doute, déterminèrent les amis de X... à respecter cette solitude qu'il avait paru vivement désirer, et, le prenant au mot, pendant les trois mois qu'il passa dans la tourelle du palais d'Este, on le laissa dans un isolement parfait.

XLXIX.

La première fois que j'allai le voir à Tivoli, il me témoigna une joie, où je vis bien que la solitude pesait terriblement à cet amoureux passionné du monde et des hommages.

Il me fit visiter sa tourelle; rien de remarquable qu'une longue terrasse s'ouvrant sur un grand horizon. L'appartement était insignifiant et peu confortable, comme le sont en général les appartements italiens; les dessus des portes étaient bien aux armes et au chiffre de X..., mais les cheminées n'allaient pas, les meubles étaient mesquins, dépareillés, les chambres basses et petites.

J'allais le voir deux fois par semaine régulièrement. Je lui portais des bouquets géants que je faisais venir du jardin d'Alphonse Karr, à Nice, et qui étaient de vrais *selam* amoureux, des chants

fleuris et odorants. Personne n'entrait chez ce dieu sans un bouquet à la main, mais ces bouquets étaient des fleurs romaines, et je voulais distinguer les miennes.

Elles paraient et égayaient la triste chambrette où il travaillait.

L.

Je partais de Rome vers une heure. On sort par la place San Giovanni, la plus belle des places romaines. Saint-Jean de Latran, aux murs dorés, se dresse au milieu.

Au delà de la porte s'étale la large campagne. A droite les aqueducs allongent leur file d'arcades; à l'horizon des montagnes bleuâtres; partout une chaude lumière et la plaine verte.

Çà et là quelques débris de villas antiques, des ruines couronnées de lierres, des bâtisses lépreuses, berceaux et tombes d'une population minée par les fièvres. Parfois un champ de riz aux tiges hautes et frémissantes, un petit filet d'eau longeant la route et bordé de joncs; dans un creux, des buffles aux longues cornes, silencieux, ruminant, gardés par des bergers vêtus d'une peau de

bique, qui rêvaient, les yeux vides comme ceux de leurs troupeaux.

Pas d'arbres; seulement quelques plantes rabougries, des genêts, des arbrisseaux épineux.

Au bout de deux heures, la route monte. On contourne une montagne couverte d'oliviers séculaires. Les troncs informes élèvent à une hauteur prodigieuse leurs cimes couronnées d'un feuillage grisâtre; les racines tordues rampent entre des quartiers de roches. A quelle profondeur plongent-elles dans la terre? Elles s'accrochent avec des griffes puissantes aux pentes disloquées, et les éboulements forment de profondes cavernes entre le réseau de ces fibres monstrueuses.

Sous le feuillage, les ombres se nuançaient avec des variétés infinies. Des lézards couraient dans les crevasses. Des euphorbes, des lentisques et des touffes de graminées foisonnaient au pied des roches; dans la mousse, les pervenches au feuillage luisant ouvraient leurs yeux bleus.

A travers les arbres, on apercevait l'immense campagne, avec sa bizarre monotonie, ses flaques d'eau dormante et le Tibre se déroulant comme un long serpent à travers l'éternelle verdure.

On monte en zigzag pendant une heure et demie, et à la cime Tivoli échelonne ses ruelles caillouteuses, ses vieilles maisons roussies et la ceinture démantelée de sa muraille.

LI.

Arrivée à la villa d'Este, je montais en courant l'escalier en spirale, j'entrais comme un ouragan, enfonçant les portes, et je tombais dans les bras de X... Et à chaque nouveau voyage son étreinte devenait plus longue.

Nous dînions sur la terrasse par les beaux jours, au coin du feu par les temps de pluie. Il m'enveloppait de petits soins, d'attentions exquises, qui à tout moment me donnaient des envies de pleurer de reconnaissance, tant j'y étais peu habituée.

Après dîner, il s'asseyait en face de la cheminée ; je me pelotonnais à ses pieds, et il se faisait conter les nouvelles de Rome, les faits et gestes de ses amis. Et moi, qui jusque-là m'étais refusée à toutes les invitations, je me prodiguais

maintenant dans les salons pour récolter ces propos, ces commérages et ces petits scandales qui paraissaient le distraire.

Par moments nous nous taisions. Il posait alors sa main sur ma tête et me regardait d'un air si singulier que je m'en effrayais, n'en pénétrant pas le sens, et que je fondais en larmes.

Alors ses traits s'assombrissaient, et il m'embrassait en silence. La nuit venue, il me reconduisait à l'unique *osteria* de Tivoli, où m'attendait une chambre d'une malpropreté phénoménale, mais où je m'endormais en faisant des songes d'or, et le matin au point du jour je reprenais le chemin de Rome. Par les beaux clairs de lune, je m'en retournais le soir même. J'avais un permis pour les portes.

Ces jours-là, nous allions à pied jusqu'au bois des oliviers, et là, protégée par la nuit et enhardie par la pression de sa main, je lui racontais les fatigues et les tristesses de ces jours passés loin de lui, les énervements de ce voyage de trois heures, les inquiétudes de mes vagues espérances, les exaspérations du retour; et quand il m'interrompait, me parlant de ses devoirs, me rappelant les miens, je lui nouais mes deux mains autour du cou,

et je lui disais que la glorieuse attestation de la passion c'était l'abandon absolu de toutes les pensées, de toutes les affections, de tous les devoirs, de toutes les vertus ; que c'était encore le sacrifice joyeux de la considération, de la sécurité, de l'honneur même et des choses les plus saintes qu'on voudrait inventer si elles n'existaient pas afin de fournir des preuves bien hautes d'un attachement sans bornes, d'un royal amour, et il me disait : « Parle encore, parle toujours ! » et ses lèvres cherchaient mes lèvres, et il m'étouffait de baisers. Enfin, une dernière fois, il me pressait sur son cœur, et je montais en voiture.

La campagne était si belle sous l'azur nocturne que souvent je faisais arrêter les chevaux et, franchissant le fossé qui bordait le chemin, je m'enfonçais dans le vert désert.

La plaine s'étendait à perte de vue, légèrement ondulée ; çà et là des flaques d'eau frissonnaient, sous les féeriques rayons de la lune, qui argentaient les bruyères ; à l'horizon, agrandi par le brouillard, le Tibre s'écaillait avec des reflets lumineux.

L'air était d'une douce fraîcheur ; un parfum étrange montait du sol, et, dans le silence de

la nuit, on entendait de mystérieux murmures.

Il semblait qu'en se penchant, en approchant l'oreille, on aurait surpris de fabuleux secrets. Le spectacle était d'une simplicité sublime avec quelque chose d'inquiétant dans ces palpitations de la nuit. Elles éveillaient d'âpres désirs, un trouble profond, des anxiétés indicibles.

LII.

Un jour je m'attardai.

Une pluie persistante avait défoncé les chemins; les chevaux n'avançaient qu'en glissant à chaque pas. J'étais au supplice.

Au pied de la montagne, je quittai la voiture, et prenant un petit sentier rocailleux qui abrégeait la route, je fus en un clin d'œil à la villa d'Este.

En bas, on me dit que X... était inquiet et qu'Ercole, le valet de chambre, était allé au-devant de moi.

Dans la tourelle, les chambres étaient désertes. J'ouvris la porte de la terrasse et je me trouvai face à face avec X... Il était très-changé et avait l'air d'un homme arrêté à quelque violente décision; il me serra la main en silence et me fit signe de rentrer. Il entra derrière moi, tourna la clef

dans la serrure, et s'avançant les bras ouverts, les yeux agrandis, il dit : « Tu sais, je ne peux plus me passer de toi ! »

Ce soir-là nous ne dînâmes point, et lorsque le soleil se leva, il me trouva penchée sur X... endormi, et contemplant avidement la tristesse douloureuse que ses traits exprimaient. Qu'était cette tristesse ?

Je baisai ses lèvres si chères, et dans son sommeil il me rendit mon baiser.

Il m'appartenait donc !

J'allais pour l'embrasser encore. Soudain une pensée effroyable s'empara de moi.

Il m'appartenait, mais à son réveil il me repousserait peut-être et se réfugierait pleurant au pied du crucifix !

Et comment le ressaisir ? Je me sentais lasse des derniers efforts ; j'avais épuisé tous les dévouements et toutes les folies. Dans quels pays nouveaux irais-je lui cueillir des fleurs ? quels sentiments inventerais-je pour en faire litière à ses pieds ? Une tentation terrible m'envahit. Oui, je pouvais le perdre. A son réveil, il irait trouver quelque prêtre, et, le front dans la poussière, il

implorerait le pardon de Dieu pour ce crime d'amour, qu'au tribunal de la pénitence il flétrirait des noms les plus odieux. Et on l'absoudrait au prix de mon oubli.

On lui promettrait une place d'autant plus belle au ciel; sur terre, le voyage qu'il avait encore à accomplir on le jalonnerait de dignités ecclésiastiques, d'honneurs, de distinctions, en avancement d'hoirie. Il accepterait, en pleurant peut-être, et il m'assassinerait.

Si je le tuais !

J'allongeai le bras pour attirer ma ceinture tcherkesse que fermait un petit poignard. Je l'avais laissée tomber la veille au pied du lit. Je détachai le poignard. La lame était empoisonnée. Rien qu'une légère piqûre et il était à moi pour l'éternité, car on nous recouvrirait du même linceul dans la même tombe... Il ouvrit les yeux. Je ne respirais plus. Je tenais le couteau dans le creux de ma main. J'attendais son premier mot. — Ce fut un mot d'amour. Il était sauvé.

Il s'était soulevé lentement, et pensif, mais souriant; il me regardait.

« Qu'as-tu ? dit-il; tu es pâle comme un cadavre, et tes yeux sont muets et effrayants. »

Comme je ne répondais pas, il m'attira vers lui et vit le poignard.

« Tu voulais me tuer, enfant! » Il m'étreignit avec délire et à travers ses embrassements il murmurait tout bas des promesses d'amour, il me jurait qu'il ne voulait plus lutter, qu'il ne voulait plus se débattre, — et sans cesse je le lui faisais redire.

LIII.

Nous sortîmes sur la terrasse.

Le soleil n'avait pas encore bu les pluies de la veille, et les gouttes d'eau qui se balançaient à la pointe des herbes reflétaient le bleu du ciel et miroitaient sous les rayons ardents.

La campagne avait l'aspect d'un lac immense.

A l'horizon on voyait le dôme de Saint-Pierre; plus loin une ligne bleue se dessinait nettement entre les limites du ciel et de la terre. C'était la mer.

Des nuages vaporeux passaient comme des voiles blanches. Ils voguaient lentement vers les collines de l'Albano, où ils s'évanouissaient sur les sommets. Avant de disparaître, ils demeuraient quelques instants suspendus sur les crêtes et s'irisaient de reflets fantastiques. Toute la na-

ture avait un air de fête. Les oliviers, inondés de lumière, agitaient doucement leurs cimes touffues; le torrent chantait gaiement dans la vallée, la brise nous apportait comme les bourdonnements du printemps.

Était-ce mon cœur qui embellissait la nature, ou la nature, par une sympathie touchante, se parait-elle d'un charme nouveau pour fêter l'aurore de mon bonheur ?

Je sentis à ce moment un besoin passionné de jouir de la vie. Je le sentis avec d'autant plus d'impétuosité que, malgré toutes les affirmations de X..., je doutais encore.

LIV.

A peine rentrée à Rome je fus rappelée à Tivoli, et dès ce jour ce ne furent qu'allées et venues. Mon travail en souffrait, mais que j'étais heureuse ! X... m'aimait avec des impatiences de cœur si naïves, il avait une si ardente soif d'ivresses, que mes craintes se dissipèrent.

Vers la fin de février, il revint à Rome. Le monde le réclamait ; il y alla plus que jamais.

Mais je n'en souffrais pas et je ne l'espionnais plus. Ne me disait-il pas qu'il m'aimait ? Ce furent d'ailleurs mes seuls jours de bonheur, un bonheur sans amertume comme sans appréhension, ntense, puissant, plein de sérénité.

Je voyais X... tous les jours. Obligé de traverser la place Trajane pour aller en ville, il ne passait jamais sans monter chez moi. Il me trouvait oc-

cupée, m'embrassait et repartait, me laissant singulièrement confiante et tranquille.

Je faisais maintenant de longues excursions à cheval dans les environs de Rome. Cette fièvre d'amour et un travail forcé avaient miné ma santé. Je cherchais à reprendre des forces sous le vivifiant soleil du Midi.

J'errais le plus souvent à travers la campagne, sans but déterminé. Je m'enfonçais dans les sentiers perdus, sous les voûtes de feuillage. Parfois je poussais jusqu'au lac Némi, l'ancien *Speculum Dianæ*. En revenant, je longeais le Tibre. A la hauteur de l'*Agua citosa,* le soleil dans un ciel pourpre descendait lentement vers l'horizon. De ses derniers feux il allumait le Tibre qui charriait alors des parcelles ignées; peu à peu, le rouge intense s'éteignait et se transformait en un rose transparent qui donnait au ciel un air attendri et comme maladif; les flocons roses s'évanouissaient à leur tour, et les étoiles s'apanouissaient comme des fleurs dans l'azur.

J'allais aussi, fréquemment, du côté de Saint-Paul. La campagne y était une délicieuse prairie à la verdure humide et veloutée, aux senteurs chaudes et pénétrantes. L'épais gazon était con-

stellé de marguerites, de clochetons, de narcisses. Des ruisseaux chantaient sous l'herbe. Sur les talus, des aubépines fleuries. Dans les mares vertes, des grenouilles venaient à fleur d'eau. Le pas du cheval les effrayait et elles plongeaient avec une hâte comique.

Dans le lointain quelques pins d'Italie découpaient sur le bleu du ciel leur sombre feuillage.

Je récoltais des gerbes de fleurs que je rapportais liées à la selle de mon cheval.

Au retour je passais devant les fenêtres de S. Francesca Romana. Je voyais X... penché sur sa table, écrivant, travaillant toujours. Il relevait la tête au sabot du cheval sur les cailloux ; je lançais des soucis sauvages et des branches d'aubépine par les fenêtres ouvertes, et je continuais mon chemin, suivie et inondée d'un long regard d'amour.

Combien peu ces promenades ressemblaient-elles pourtant à mes courses d'autrefois en Wolhynie ou même dans les steppes ! En Wolhynie, en Ukraine, triste ou gaie, une fois à cheval je m'enivrais d'air, d'espace, de folle rapidité.

Ma poitrine se dilatait à la vue du ciel resplendissant et de la steppe fleurie, et le coup de cra-

vache qui enlevait mon cheval lorsque je sautais en selle était comme un salut joyeux à la belle nature. Lancé à fond de train il rasait les hautes herbes, où ses quatre fers traçaient à peine un léger sillon.

Il allait ainsi, dévorant l'espace, et toujours la ligne brumeuse, qui cerclait l'horizon, fuyait, et la plaine s'allongeait, vaste, interminable. Nous dépassions les beaux nuages d'or qui montaient au couchant et traversaient l'azur comme d'heureux voyageurs; des groupes de maisonnettes se détachaient çà et là, aussitôt perdues de vue; nous franchissions des haies et des ruisseaux; puis l'atmosphère fraîchissait, le cheval levait la tête, flairait le vent et hennissait; nous courions maintenant sur la rive du Dnieper qui se déroulait glacé de bleu et tacheté d'îles. La limpidité de l'eau était telle que, malgré sa profondeur, on voyait au fond le sable fin, le gravier menu.

Des martins-pêcheurs tournoyaient dans l'air. Ils s'abattaient comme des flèches, rasaient l'eau et remontaient. Dans leurs serres, reluisaient au soleil les ventres azurés et les nageoires d'argent de leurs proies.

Nous courions toujours.

Pas un bruit dans le désert, sinon le cri rapide des bécassines qui nichaient dans les roseaux et qui, effarouchées par le galop du cheval, voletaient par saccades. Par moments, le vent apportait la note grêle et cadencée des poulies qui montaient l'eau des puits dans les villages lointains. Tout cela m'affolait.

Soudainement je faisais volter le cheval et le lançais dans le Dnieper.

Nous nous engouffrions avec un bruit assourdissant, et notre chute pailletait l'eau d'une large écume. Alors je m'amusais à remonter le fleuve qui en certains endroits est assez rapide; je riais de la terreur du cheval que le courant entraînait parfois; il reniflait bruyamment et tournait vers moi sa tête, mouillée et toute brillante, avec une anxieuse interrogation dans son œil intelligent.

Lorsqu'il était vraiment las, je quittais la selle et je nageais à côté de la noble bête, la tirant par la bride et l'encourageant de la parole.

Nous gagnions la rive, et je m'en retournais à pied; je fredonnais quelque chanson cosaque, je causais avec mon cheval qui me suivait la bride sur le cou, je lui récitais des fragments de poésies; je ne rêvais jamais.

Je souriais à la terre souriante, à l'air caressant, aux senteurs des chanvres et des bruyères.

En Ukraine d'ailleurs, les magies du désert n'amollissent pas l'âme, ne la rendent pas alanguie. La passion y gagne en profondeur.

Dans la campagne romaine, l'amour m'emmenait dans le pays des songes. Toujours lasse, j'allais au pas, m'arrêtant pour écouter le chant des cigales ou la note mélancolique et monotone des raines.

LV.

Au commencement d'avril, X... quitta Rome. Je le suivis.

Mais comme je désirais revoir cette patrie de mon bonheur, j'allai, la veille de notre départ, à la fontaine de Trévi, et après m'être assurée qu'aucune de mes connaissances ne se trouvait là pour constater cet acte superstitieux, j'y jetai une poignée d'or. Les Romains prétendent que ce don de l'or à l'eau de Trévi a la propriété de faire revenir à Rome ceux qui la quittent.

X... allait à Weimar.

Weimar, toute petite ville, est une de ces capitales où les chaussettes du souverain sèchent sur les haies des frontières de leurs États, et où ces mêmes souverains mangent patriarcalement des oies rôties, avec de la compote de pommes, à la table de leurs sujets.

Mais des poëtes avaient vécu là. Quatre grands esprits s'y étaient rencontrés sous le règne de Charles-Auguste, le Médicis de l'Allemagne.

Weimar, aujourd'hui, ne fait guère que de la musique, grâce à X... qui y avait séjourné dix ans. Lorsqu'il entra dans les ordres, le Grand-Duc régnant lui fit promettre de passer dans cette ville trois mois par an. Comme son aïeul, il aimait l'art et les artistes.

Weimar est une campagne plutôt qu'une capitale. Peu de mouvement dans ses rues paisibles, peu de bruit dans ses maisons aux toits pointus. Les arbres, la verdure l'envahissent de toutes parts. Le parc déborde dans la ville. Il est coupé par l'Ilm, qui serpente au milieu de gazons et d'ombrages.

C'est dans l'Ilm que Gœthe, épris d'air et d'eau, s'était exercé à nager, à la grande consternation des habitants de Weimar, ses contemporains, qui se contentaient de faire leurs ablutions dans un verre d'eau et ne respiraient à leur aise que dans l'épaisse atmosphère produite par la fumée du tabac, les poêles de fonte et les exhalaisons de la choucroute.

Lewes, le biographe anglais de Gœthe, raconte

que les gelées de décembre interrompaient seules les bains quotidiens de Gœthe.

Aux heures matinales, dans l'Ilm ensoleillée, il se plongeait avec délices, et l'eau le fascinait ; elle l'appelait avec tant de séductions, que la nuit, à la clarté de la lune, il se baignait encore.

Der Fischermann, « le Pêcheur, » une des plus belles ballades allemandes, exprime admirablement cet attrait mystérieux de l'eau et le vertige du gouffre.

C'est effrayant et sombre; mais les enchantements les plus doux s'y épanouissent :

Un pêcheur est assis au bord de l'eau; il rêve, et suit d'un œil vague les mouvements de sa ligne. Soudain l'onde se trouble, elle monte, elle bouillonne, et du fond de l'abîme, une belle femme brillantée de gouttes d'eau surgit à ses yeux.

Elle chanta, elle parla, et ce furent d'étranges révélations qu'elle lui fit sur les mystères voluptueux de son empire aquatique, car le pêcheur tressaillit, sa poitrine se gonfla d'amour, et, s'abandonnant avec ivresse à la vague qui caressait ses pieds, il suivit l'ondine et jamais on ne le revit.

LVI.

X... habitait le *Gartenhaus*, ancienne résidence de Gœthe.

C'est une retraite délicieuse pour un rêveur, pour un poëte. Aussi Gœthe l'avait-il préférée au palais qu'on lui bâtit dans *Frauenplan*. Il y avait demeuré sept années consécutives, et longtemps après avoir quitté le Gartenhaus, dans des accès de travail et de solitude, il y retournait encore. Cette maisonnette est comme perdue entre des groupes d'arbres.

Il y a là des sapins, des hêtres éternellement verts, des ormes, des châtaigniers, des platanes.

Ils ombragent un tapis de gazon fin où l'Ilm, aux eaux couleur d'émeraude, se déroule comme un ruban vert.

En automne, les sorbiers se parent de grappes

de corail, dont la pourpre ressort vigoureusement dans le bleu du ciel.

Tout à côté, une hutte d'écorce de vingt pieds de long sur quatorze de large, et entourée d'une galerie de bois. Cet ermitage rustique avait été construit par Gœthe à l'occasion d'une fête de la Grande-Duchesse. Charles-Auguste, qui aimait toutes les idées de Gœthe, adopta la hutte. Il y passa des mois entiers en communion avec la nature, fuyant les insipides amusements de la cour, ou les ennuis de l'étiquette. Il rassembla là son conseil d'État; il y dormit, mangea et travailla.

A quelques pas du « Borkenhaus » (on nomme ainsi la hutte), il y a un monument en pierre, une colonne haute de quatre pieds, autour de laquelle s'enroule un serpent. Il dresse sa tête au sommet et dévore des gâteaux apportés en offrande. L'inscription dit : *Genio loci*. Or, les bons bourgeois de Weimar, peu familiers avec les symboles de l'antiquité et avec Virgile, désireux cependant d'interpréter le sens caché de la colonne, des gâteaux et du serpent, les bons bourgeois de Weimar créèrent une légende.

Ils racontèrent qu'à l'endroit où le monument est érigé, un énorme serpent s'était autrefois éta-

bli. Le monstre, d'un bon appétit, se mit à dépeupler Weimar à grandes bouchées. Les Weimarois, terrifiés, voyaient déjà le jour où toute la capitale serait digérée, lorsqu'un boulanger imagina de placer des gâteaux empoisonnés à portée du féroce animal. Le serpent était d'une ignorance crasse. Il avala les gâteaux et creva, ce qui prouve qu'il ne descendait pas en ligne directe du savant compère, qui offrit à Ève la pomme du paradis. Le peuple, reconnaissant, éleva un monument à l'ingénieux boulanger.

« Et voilà comme on écrit l'histoire. »

Et ne vous avisez pas d'exprimer des doutes sur cette pittoresque origine de la colonne. Les Weimarois y tiennent. Ils tiennent au serpent, aux gâteaux empoisonnés et à la gloire de leur boulanger. Ils iraient quérir quelque sabre rouillé dormant dans leurs vieilles commodes, et, violentant leurs chères habitudes pacifiques, ils pourfendraient l'incrédule.

LVII.

Il m'avait d'abord semblé que ce poétique lieu devait être peuplé de la lignée de Gœthe, de Schiller, de Herder, de Wieland.

Je trouvai des provinciaux parfaits, aux larges faces insignifiantes, froides, ennuyées, aux mœurs monotones; ils avaient tous l'air, comme dit Heine, d'avoir inventé l'épizootie.

Les femmes faisaient consciencieusement des lambrequins dont elles ornaient les tables de nuit, ou crochetaient des housses dont les ménages allemands coiffent tous les ustensiles, depuis la bouteille de Champagne jusqu'au pot de chambre

Réunies, elles s'entretenaient de leurs pâtisseries, de leur lessive ou des amies qui n'étaient pas là.

Les hommes buvaient de la bière, fumaient,

rebuvaient et clabaudaient de leur côté les petites nouvelles. Le soir, tout le monde pèlerinait à Ober-Weimar, où de petits cafés débitaient de la bière, du lait caillé à la cannelle, et du café au lait avec des assiétées de *kuchen* (gâteaux), sur lesquelles les Weimaroises exerçaient largement leurs organes de la mastication. Des familles entières, emmenant jusqu'aux nourrices, qui entonnaient du café ou de la bière aux pauvres poupons, s'asseyaient là toujours à la même heure, avec le même air, les mêmes mâchoires, les mêmes idées, les mêmes sourires. A neuf heures, ils payaient les mêmes pourboires et rentraient se coucher honnêtement dans les mêmes lits. Ces promenades cessaient au mois de septembre. Le même troupeau allait alors au théâtre; les femmes, avec des corbeilles contenant des galoches, des beurrées et des tricots : les tricots pour la représentation, et les beurrées pour les entr'actes.

LVIII.

La tête de cette bonne société était Mme ***, ancienne choriste du théâtre de Weimar, et maîtresse en retraite de X... C'était une espèce de femelle invertébrée, comprimée dans un corset bardé de fer. Quelque vertueux atelier allemand avait construit cette bricole, qui dégorgeait par le haut des chairs mouvantes et rebondies. Le visage était couperosé ; les cheveux, filasse, affreusement peignés.

Il paraît que, lors de sa liaison avec X..., elle était blonde et rêveuse et douée d'un mince filet de voix qu'elle savait manier assez agréablement. Elle s'évertua si bien à chanter : *Ich liebe dich* (Je t'aime), un *lied* de X..., elle secoua tant sa petite tête et tortilla si souvent ses boucles blondes, qu'elle finit par le lui chanter sans musique.

Ils s'aimèrent comme dans les contes de fées, et cela fit trembler une princesse qui siégeait avec X... à l'Altenburg, château près de Weimar. Cette auguste personne avait quatre pieds de haut, une laideur d'orfraie et la bourse vide, mais elle était princesse et prêtait à l'association l'éclat de sa couronne.

Weimar parlait déjà du prochain mariage de X... avec la petite choriste, mais cette rivale des fleurons, tout en aimant X..., aimait aussi la bière d'Erfurt. La bière d'Erfurt est une excellente bière; seulement elle engraisse. La donzelle engraissa et, à la suite de cette catastrophe, fut quittée. X... contait cela avec un désespoir rétrospectif très-comique.

La blonde chanteuse se consola en épousant un brave et naïf bourgeois, qui chérissait X... et qui accepta joyeusement l'héritage sans bénéfice d'inventaire.

L'héritage fut terriblement lourd; après six années, il avait écrasé le bourgeois qui porta ses fatigues au paradis.

En me racontant cet épisode de sa jeunesse, X... m'avait dit qu'il gardait toujours une vive sympathie à son ancienne maîtresse, en tout bien,

tout honneur, « puisqu'elle est grasse, » ajoutait-il.

Je m'attendais à trouver en elle quelques qualités de cœur ou d'intelligence qui m'eussent expliqué son engouement pour ce florissant débris. Ce n'était qu'une femme exagérée, aux manières langoureuses, jurant avec le volume de sa taille et de ses appas. Elle faisait de longues tartines sur les sentiments incompris, les siens, tartines beurrées de tous les superlatifs qui panachent la conversation en province. La sympathie de X... me parut risible.

Le second personnage important de la société était une vieille fille, un os de seiche, qui habitait une maison située vis-à-vis du Gartenhaus, et qui s'intitulait la Providence de X... C'était une Providence sérieuse, car elle avait établi une longue-vue à la fenêtre qui donnait sur le Gartenhaus ; et un œil collé au précieux instrument, tandis que l'autre était fixé sur son tricot, elle épiait tous les mouvements du protégé avec une patience qui ne semble pas être le fait de la Providence véritable envers son monde.

Le télescope permettait à Mlle *** d'explorer la salle à manger et la chambre à coucher de X...

Or, comme la salle à manger précédait le salon

et que, pour arriver au salon, il fallait la traverser, Mlle *** était nécessairement au courant de toutes les visites.

Lorsque quelqu'une se prolongeait, on entendait le bruit sec d'une canne frappant le pavé avec des inégalités de rhythme, pleines d'irritation, et la vieille fille faisait irruption dans le salon, ne quittant la place que lorsque l'ennemi, — et tout ce qui venait chez X... lui était ennemi, — écœuré de ses lourdes grâces, la laissait maîtresse du terrain.

C'était une personne longue et blême, aplatie de la pensée comme de partout ailleurs.

Poitrine plate, yeux plats, pieds plats, cheveux plats, avec deux boucles qui pendillaient sur ses maigres épaules également aplaties.

Son visage avait habituellement une expression niaise, qui lui donnait un air inoffensif, dont elle savait tirer parti. Sa démarche était roide, gênée. Elle s'appuyait sur une canne.

Recherchée par la société de Weimar en sa qualité de vieille fille suffisamment riche, elle était au mieux avec tout le monde.

On trouvait chez elle d'excellentes recettes à confitures, copiées sur la quatrième page du *Bazar*, journal très-apprécié des bonnes ména-

gères, mais qui n'avait à Weimar que Mlle*** pour abonnée.

On y apprenait à confectionner des bobêches en verroterie, des tire-bottes à manches brodés, et ses housses pour théières, pots à bière et pots de chambre, servaient de modèles.

Elle offrait à ses amis du café au lait ou du *mai-trank*, selon la saison. Le mai-trank est une espèce de boisson faite avec du vin blanc cuit et des herbes aromatiques récoltées au mois de mai.

Il faut avoir vécu en province, où tout le monde agit avec une désespérante économie, pour comprendre toute l'importance d'une vieille fille, qui offre du café au lait ou du mai-trank à discrétion.

La collation terminée, on était admis à coller son œil au télescope caché sous des rideaux crochetés, toujours d'après le *Bazar*, et cinq minutes d'observation fournissaient ample matière aux causeries du soir, dans le parc ou sous les tonnelles.

La « Providence » n'était pourtant pas la seule à posséder le miroir aux secrets.

Mme ***, une ex-dame d'honneur de la Grande-Duchesse, avait les mêmes curiosités.

Habitant une maison contiguë à celle de Mlle ***, elle braqua aussi une lunette sur le malheureux chalet. Elle ne voyait que la chambre à coucher, mais elle se regardait comme beaucoup mieux partagée.

Mme *** était le préjugé national de Weimar qui la trouvait très-belle, comme il faut, de manières accomplies. Elle se vernissait de rouge et de blanc, voilant ces produits chimiques avec de fausses boucles, couleur marron, qui descendaient très-bas sur le front crépi. Le comme il faut avait été rapporté de la cour, et passablement interprété : il y avait de l'imitation d'antichambre.

Ces trois femmes, Mme *, Mlle ** et Mme ***, étaient les chefs de file de la procession qui faisait cortége au dieu.

Toutes les femmes et vieilles filles de Weimar, même celles de la *Città dolente*, les trésors fanés et desséchés, le suivaient partout. Il arrivait au théâtre escorté d'une vingtaine de rances séraphins; il faisait ses visites entouré du même personnel.

A Weimar, les maisons et les appartements sont de petites dimensions. Lorsqu'il n'y avait pas de place pour tout le monde, l'arrière-train

se groupait dans l'escalier. Les unes, se trouvant humiliées, se mettaient à pleurer, d'autres se querellaient comme des portières. Plusieurs tiraient à la courte-paille, à qui marcherait la première après le « grand cher. »

Il reparaissait, les yeux s'essuyaient, les querelles s'apaisaient, les pailles disparaissaient; et le cortége se remettait en route, grossi de toutes les jupes de la maison qu'on venait de visiter.

En ce temps-là, X... me dit un jour d'un air profondément recueilli :

« Ces femmes sont bonnes. Une chose frappante et que tu n'as pas l'air de voir : tous ceux qui me connaissent sympathisent entre eux. On s'aime en moi.

— Ah, Seigneur Jésus-Christ, vieux centre des saintes amours, m'écriai-je en moi-même, vous voilà remplacé! »

LIX.

Au bout de huit jours, on me détestait à Weimar.

X... m'avait bien forcée de l'accompagner chez plusieurs de ses anciennes maîtresses, mais j'y avais gardé une réserve si impertinente qu'il renonça à m'exhiber davantage.

Je commençai à souffrir.

Il gaspillait ses heures avec des créatures misérables, qui caressaient ses faiblesses et l'emprisonnaient dans une vie insipide.

On venait s'informer de la manière dont il avait dormi, de son déjeuner, de sa digestion, et du reste; on remarquait l'air de son visage, on vantait sa façon de marcher, de tousser, de cracher. On avait des flatteries pour les mille petits détails de son existence, et pour les devoirs mi-

nimes de sa vie privée, comme celui d'aller à la messe tous les jours, par exemple, devoir qu'il remplissait avec une exactitude professionnelle. Et c'étaient des baisemains et des cantiques à sa gloire, dont le Père céleste a dû souvent pâlir de jalousie.

J'allais oublier la dévote la plus touchante et la moins récompensée. C'était encore une vieille fille.

Elle ne prisait pas, elle ne fumait pas, elle changeait régulièrement de linge et exhalait cependant, depuis un quart de siècle, une terrible odeur. C'était un continuel sujet d'interrogation. Elle paraissait à toute heure sortir d'on ne savait où. Le parfum de la personne me frappa en effet. Nous échangeâmes quelques politesses dans les premiers temps, et je ne sais comment je m'attirai sa confiance, mais, un jour, la pauvre demoiselle m'ouvrit son âme dans un coin.

« Croyez-vous, me dit-elle avec des sanglots, qu'il suffise d'aimer depuis de longues années d'un amour profond, inaltérable, pour mériter quelque pitié? Regardez-le. Il sourit à toutes ces femmes et ne daigne pas tourner ses yeux de mon côté. Apprenez de quelle façon je l'aime. »

Alors elle entr'ouvrit le corsage de sa robe,

déboutonna sa collerette, et tira de son sein une sorte de petit pâté informe, brun, et qui, au contact de l'air, répandit une odeur infecte.

Je fis un mouvement en arrière, mais elle me rejoignit.

« Un soir, reprit-elle, j'assistais à un banquet donné par la Société philharmonique de J..., en l'honneur du grand homme. Au dessert, il fumait un cigare qu'il jeta après l'avoir à peine entamé. Je ramassai ce cigare, et c'est lui que je porte là depuis 1843. »

Elle replaça sur son sein l'odorante relique, reboutonna sa collerette et continua de pleurer.

Tout ce culte cependant n'allait pas sans quelque pensée d'intérêt.

X... servait de marchepied à ces messieurs et à ces dames. C'étaient tantôt des lettres de recommandation qu'on lui extorquait pour des nullités; tantôt des présentations de jeunes compositeurs qui lui faisaient avaler des tonnes de symphonies, des quatuors, ou d'autres interminables élucubrations plus aqueuses les unes que les autres.

X... haussait les épaules derrière leur dos,

et quand ils avaient fini, il leur disait en plaisantant qu'ils commettaient « des parricides. » Puis il se mettait au piano et passait sa matinée à défaire ces platitudes avec toute la verve de son génie, changeant des pages entières, indiquant des motifs plus heureux, des rentrées moins triviales, des rhythmes moins surannés. — Quinze jours après, ses motifs, ses idées, ses rhythmes paraissaient sous le nom d'un de ces malheureux qui, à défaut d'esprit créateur, possédaient la mémoire, et X... ne se doutait même pas qu'on l'avait exploité.

Aussi les insectes pullulèrent à Weimar.

LX.

Dans la semaine qui précéda Pâques, je fis une triste découverte.

X... devint subitement froid et sombre. Je le vis moins souvent; il évita les occasions de se trouver seul avec moi; dans nos tête-à-tête il était distrait et embarrassé. Un soir il parla de faire ses dévotions; il me fit entendre que l'Église lui commandait le repentir.

Je fus atterrée; je ne m'attendais plus à la catastrophe des remords; ne m'avait-il point rassurée le jour où j'avais été si près de le tuer? Je me surpassai en douleur, en effusions; cela ne fit que l'aigrir. Ses yeux se voilaient, il roulait vers le ciel des regards timides. Le vendredi et le samedi saints, il passa toute l'après-midi à l'église.

A genoux devant le tombeau du Christ, il ver-

sait des larmes abondantes et se meurtrissait la poitrine.

Toute la ville en pleurait d'édification.

Qu'ils furent sombres et tristes pour moi, ces éclatants et joyeux sons de cloches qui annoncèrent aux fidèles la résurrection du Juif crucifié! Elles sonnaient l'enterrement de mes illusions, de mon pauvre amour.

Enfermée dans ma chambre, je les maudissais, quand tout à coup la porte s'ouvrit. J'eus un éblouissement.

X... entra radieux. Il portait la tête fière et haute. Ses yeux étaient ardents et passionnés. Il m'embrassa; et jamais chrétien ne fêta mieux la résurrection de son Sauveur.

« Vois-tu, ma chérie, me dit-il, il n'y a rien de tel que de se mettre en règle avec sa conscience. »

Je compris qu'il aurait des repentirs périodiques.

Tous les six mois, en effet, il consacra une semaine au salut de son âme, qu'il acheta par des prières, des génuflexions et la méditation des psaumes du Louis XIV hébreu.

Cela le rapetissait à mes yeux, mais je l'aimais

tant, que tout le mépris, la haine, les sentiments de révolte qui me gonflaient autrefois le cœur pour les hypocrisies de cette force, se résolvaient maintenant en une amère tristesse.

Cet homme croyait peut-être à la céleste efficacité de ces pitoyables fourberies.

LXI.

Bientôt Weimar me devint odieux.

Il y eut des fêtes pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Beethoven et de tous côtés affluèrent d'anciens amis et joyeux compères de X... Mme M***, la belle des balcons de Berlin, arriva aussi.

Quelles grâces fausses, quelles idées fausses, quels sentiments faux, quels cheveux faux, quels postères faux ! Elle n'avait de vrai qu'une fontaine à la jambe et son haleine. Cette invalide du sentiment se servait habituellement de sa béquille, mais à Weimar, X..., le plus obligeant des hommes, s'offrit à remplacer la béquille.

Accrochée à son bras, vêtue d'un peignoir blanc doublé de rose, cette ruine traversait les sentiers ombreux du parc, roucoulant tout son répertoire

de récitatifs, de nocturnes et de cantilènes. Elle désirait évidemment lui servir encore quelque macédoine de ses amours cosmopolites.

On l'adora à Weimar.

Elle ménageait si bien toutes les petites vanités qui gravitaient autour d'elle !

Quant à X..., il était rayonnant. Toutes ces femmes qui voltigeaient, papillonnaient autour de lui et caressaient sa divinité, le faisaient tressaillir de vanité et de bonheur.

Ses faiblesses se trahirent en mille petites choses qui furent comme autant de cailloux jetés aux vitres du palais magique de l'amour où je rêvais.

Bientôt les petits cailloux devinrent de grosses pierres. X... me fit des infidélités sans vergogne. Je reconnus qu'il aimait les femmes et qu'il devait avoir une foi profonde en l'immensité de la miséricorde divine.

Ma position devint horrible. Je me déshonorais en acceptant ce partage, mais cet homme portait en lui une influence inexplicable, capable de détruire tout principe de résistance dans l'âme la mieux trempée.

Un seul de ses regards, sa main posée sur la mienne, me rendaient toute soumise. (Il m'amena

ainsi à l'accompagner jusqu'à la porte des maisons, où l'attendaient ses maîtresses.) Une douce parole, un mot froid et dur, fleurissaient ou attristaient mon âme. Lorsqu'il me donnait le bras et que je le sentais presser faiblement le mien, j'oubliais ses crimes, qui ne me semblaient que de légères fautes.

Dans les moments lucides, je soutenais avec moi-même des luttes effroyables, je m'apostrophais, je m'appuyais sur le sentiment des blessures les plus vives; mais lorsque ma raison, lorsque mon jugement impitoyable me criaient de quitter Weimar, de tuer cette passion où périclitaient toutes mes fiertés, je tournais le dos à ces cris et je vivifiais ma passion.

LXII.

Un jour enfin, je fus lasse de ces hontes. X... me trouva silencieuse, abattue. Mes nerfs étaient si malades que, depuis quelque temps, je fumais de l'opium.

Il parut extrêmement ennuyé. Il me reprocha d'être jalouse de l'estime, de l'amitié que tout le monde lui témoignait. L'amitié! l'estime! Mon cœur bondissait de dégoût.

« C'est d'un despotisme révoltant, continua-t-il.

— Mais, je ne dis rien, je me tais, hasardai-je timidement.

— Ton silence est une plainte. »

Ma parole eût été un reproche. J'eus la dernière fierté de ne pas crier, de ne pas laisser

saigner mon cœur devant lui. Mais ma résolution était prise, je brisais ma chaîne.

Le lendemain j'étais sur la route de la mer du Nord.

LXIII.

Sur la plage de l'Helgoland, seule au milieu des dunes, devant moi la mer houleuse et sombre, je fus saisie de douloureux désirs du bagne auquel je venais de me soustraire.

Les vagues avaient des voix mystérieuses qui éveillaient en mon âme les souvenirs chéris.

Ils me reportaient vers un petit salon aux tentures et aux draperies sombres, sur le déclin du jour. Des rayons rouges traversaient des festons de houblon sauvage et de chèvrefeuille. Dans l'encoignure d'une fenêtre, au milieu d'un nuage de lumière, X... écrivait.

Moi, j'étais à ses pieds, et silencieuse, avec mes yeux, je le couvrais d'amour.

J'aurais pu mourir de bonheur en le regardant ainsi.

Pourquoi l'avais-je quitté?

Que m'importaient toutes ces femmes qui passaient sous son toit, et leurs savantes toilettes et leurs coquettes allures, et toutes ces paroles hardies ou sentimentales dont elles l'entortillaient? Qu'est-ce que les sentiments de cette foule avaient de commun avec les miens?

Il se prodiguait, il mentait, il me trahissait. Je l'aimais frivole, menteur et infidèle.

Et les rayons rouges des soleils couchants de Weimar éclairaient et réchauffaient mon cœur glacé et terni.

Je regardai la plage éclatante; elle me parut lugubre.

Je ne comprenais plus ce qui m'y avait amenée.

Ne serais-je qu'une ombre dans sa vie, cela valait mieux que le froid noir d'une vie solitaire.

Je quittai le Helgoland.

A Vienne j'eus des nouvelles de X... Il avait quitté Weimar peu de jours après mon départ et s'était rendu directement en Hongrie.

Je télégraphiai pour lui annoncer mon arrivée, et le lendemain j'étais au point du jour à Pesth.

LXIV.

Ce fut par une belle matinée du mois d'août, le plus beau mois de l'année en Hongrie, que je descendis le Danube sur le bateau *Hungaria*.

Enfermé dans une cabine, parfaitement indifférente aux merveilles qu'avec un peu de bonne volonté tout voyageur sur le Danube découvre au passage, j'accordais à peine un regard vague et errant aux perspectives lointaines, vertes et boisées où passaient des biches broutant l'herbe fleurie, et des hérons pêchant dans de clairs marécages.

Je rêvais et je ne voyais que le ciel d'azur et partout la couleur verte de l'espérance.

Partout s'épanouissaient aussi des fleurs rayonnantes, une chaude splendeur se répandait partout, et mon cœur s'ouvrait et rayonnait aussi.

« Gemencz, station Gemencz! » Je m'éveillai en sursaut. J'étais arrivée. Je ramassai à la hâte les quelques livres éparpillés dans la cabine qui avaient servi de prétexte à mes rêveries et je m'avançai sur le pont.

Sur le bateau démâté que nous abordions, je vis X...

Il était là me regardant avec ses grands yeux impénétrables, et moi je reconnus plus vivement que jamais que les plus cuisantes souffrances venant de lui étaient encore le bonheur.

Au fond, qu'importent les qualités ou les défauts de ce qu'on aime, quand on aime jusqu'à en mourir! Et je l'aimais ainsi.

Toutes mes peines se perdirent dans l'oubli.

On ajusta la passerelle. Je tombai dans ses bras.

« J'ai tenu à te souhaiter le premier la bienvenue en Hongrie, me dit-il en me faisant monter en voiture. Et maintenant je t'emmène à Sz., chez mon ami le baron d'O...

— Mais Ferencx, qu'est-ce que c'est que Sz.? Est-ce une ville, une campagne, ou est-ce un désert? Je voudrais être chez moi. Je n'ai pas envie de loger chez d'O...

— Tu seras chez toi, hérisson; tu seras très-mal, par exemple, mais connaissant ton humeur peu sociable, je t'ai arrêté un logement dans l'hôtel de Sz.

— Un hôtel à Sz. ! Tout est sauvé.

— Ce n'est pas l'hôtel du Louvre. L'endroit est si misérable que l'amour seul pourra t'y tenir. »

Il faut deux heures pour faire le trajet de Gemencx à Sz. Tout le temps, je ne vis que ses yeux et son sourire.

Serrée contre sa poitrine, je regardais peu la route que nous suivions. Je me souviens seulement d'avoir remarqué une végétation luxuriante de magnifiques joncs, aux panaches lumineux et flottants, puis une sombre forêt presque vierge où X... a dû entrevoir ces Bohémiens fantasques couchés dans les hautes herbes et rêvant « aux sécurités paisibles, aux raffinements séducteurs d'un Éden perdu. »

A l'issue de la forêt la route se déroula morne et poussiéreuse. A l'horizon pointait la tour d'un clocher. Je vis à ma droite quelques misérables constructions, puis un troupeau de bipèdes enveloppés d'un tourbillon de sable.

J'imaginais déjà que c'étaient les habitants du pays, lorsque le nuage se divisa et je pus admirer de belles oies très-grasses, au plumage bien lissé. Elles criaient si furieusement que pendant quelques instants elles couvrirent nos voïx; les jars surtout criaient d'un voix si aigre qu'ils semblaient donner du cor.

Nous étions à Sz. J'appris qu'en effet les oies y abondaient.

Encore quelques tours de roue et nous atteignîmes une maison d'assez commune apparence flanquée d'une tour; c'était la demeure des d'O... Dans le pays on nommait cela le château. A gauche, en face, se dressait un bouge au porche béant où s'engloutit la voiture.

Ce bouge était l'hôtel.

Bouge ou palais, planchers immondes et murs à la chaux, ou dalles de marbre et lambris dorés, meubles boiteux, sordides et crasseux, ou molles ottomanes,—que m'importait? J'étais auprès de lui.

Je changeai de vêtements, je traversai la rue, nous entrâmes dans le château, et X... procéda à une présentation officielle de ma personne aux châtelains : le baron, sa femme, et cinq enfants, deux garçons et trois filles.

LXV.

Je me crus transportée au milieu d'un monde idéal, tant cet intérieur me parut paisible.

Je fus surtout touchée de l'amitié et des attentions de chacun pour X... Ils l'admiraient passionnément, et leur tendresse, leur culte, allaient jusqu'à la minutie.

On avait ajouté une aile au château pour dignement loger l'hôte illustre. On l'avait entouré d'un luxe distingué et artistique.

La baronne montrait pour lui des sollicitudes maternelles. Le baron subissait respectueusement les bordées d'un caractère inégal et despotique qu'il déployait toutes les fois qu'il se sentait sur quelque âme un pouvoir absolu.

Quelques heures après, j'étais au courant de la vie passée, présente et à venir de toute la famille.

Le baron m'avait fait les honneurs de son jardin, la baronne de sa maison, les enfants de leurs vignes. Dans les vignes, dans la maison et dans le jardin, les enfants, la baronne et le baron, ne me parlèrent que d'eux.

Le baron d'O..., petit homme à physionomie de fouine, avait débuté par être notaire.

Il me conta qu'il était ancien camarade d'école de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, ancien gouverneur de la bonne ville de Pesth, ancien vicomte du comtat de T... et baron depuis peu.

Je fis la réflexion que ce luxe de dignités devait choquer les sentiments de fierté particuliers à ses compatriotes.

En effet, il me laissa comprendre qu'il avait essuyé de leur part de grands mécomptes, à la suite desquels il avait résigné ses différents emplois. Rentré dans la vie privée, il méditait sur l'ingratitude de sa patrie.

Il ajouta modestement que, comme jadis Dioclétien, il mangeait maintenant des choux plantés de ses propres mains.

Mais le bonhomme souffrait cruellement.

Le beau spectacle de l'intérieur de cette famille, qui m'avait d'abord frappée et réjouie, cachait

un père aux abois, une mère au désespoir, et deux filles désolées de cette réprobation générale qui les menaçait du sort de sainte Catherine.

X..., une des gloires de la Hongrie, pouvait seul être un trait d'union entre le baron et la société.

Et voilà pourquoi, dans l'amitié du château pour lui, il entrait une si belle ardeur.

Mme d'O... fille d'aubergiste, devenue chambrière de l'impératrice, puis baronne, avait été fort belle.

X... lui-même avait autrefois rendu hommage à ses charmes, en lui dédiant son *lied* de la Loreley aux cheveux et au peigne d'or, qu'il assura devoir lui ressembler.

Le baron prenant au sérieux cette galanterie de poëte, racontait avec un débordement d'enthousiasme à qui voulait l'entendre, que sa femme ressemblait réellement à « la merveilleuse fée du Rhin, la belle et perfide Loreley. »

Cette Loreley avait un grand souci en tête, celui du bon ton ; elle parlait très-doucement, très-lentement, en souriant comme un chat enrhumé, et s'évanouissait de toute sa longueur devant la moindre contravention aux convenances.

Les trois filles grandes, fortement bâties, attendaient un mari; et les deux garçons paraissaient deux jeunes barons fort ennuyés.

LXVI.

Après quelques jours donnés à mon installation, je repris mes travaux.

Cela ne fit guère le compte de la famille d'O... où le désœuvrement était une habitude.

X... travaillait.

Il se levait à six heures et commençait sa journée par une messe qu'il allait entendre à l'église de Sz.

Il passait sous le grand acacia qui ombrageait une de mes fenêtres et qui, à la moindre brise, m'envoyait des grappes de fleurs odorantes, et moi je guettais ce moment, car avec son passage mon soleil se levait.

Au retour, il me jetait un bonjour joyeux et sonore qui me donnait de folles envies de lui sauter au cou par la fenêtre.

Après un déjeuner frugal, il travaillait, ne quittant son bureau qu'au moment du dîner.

Après dîner, il faisait un petit somme et se remettait à la besogne.

Il m'appelait pour lui faire la lecture, ou bien nous allions errer dans les champs, lui, devisant de sa voix grave et douce, moi, aspirant avec tout mon être chacune de ses paroles.

Qu'elles étaient belles, ces heures !

Un ciel transparent avec des barres d'or à l'occident, sur ma tête, — la lande verte et baignée de lumière à mes pieds, mélancolique horizon, d'une grandeur saisissante à force d'être vide, — X... à mes côtés, — quel rêve!

Le pays à Sz. est pauvrement dessiné, il n'a ni contours, ni perspectives, mais ses immenses prairies aux belles fleurs rosées, à la verdure délicate, avaient pour moi le charme des steppes de l'Ukraine.

La *puszta* magyare, si admirablement chantée par Petœfi, le Victor Hugo de la Hongrie, est un ancien lac de plus de cinq cents kilomètres de tour, limité d'un côté par la grande courbe du Danube, de l'autre par les Carpathes et les montagnes occidentales de la Transylvanie. Le sol, nourri par

les alluvions de différentes rivières, est très-fertile. De vastes prairies naturelles s'étendent de toute part. Les maisons, généralement basses et construites en pisé, disparaissent souvent jusqu'au toit dans ces mers d'herbes onduleuses. Des troupeaux de bœufs à demi sauvages, et ces fameux chevaux, montés par les *czikas,* les parcourent librement.

Je vivais là dans un nouveau printemps d'amour.

Ce n'était plus la puissance magique des premiers jours heureux, et le passé ne me permettait pas une confiance enthousiaste en l'avenir. Mais riche du présent, je m'abandonnais à toutes les ivresses, en m'interdisant de songer au lendemain.

Dans ce coin de la Hongrie, personne ne pouvait me disputer X...

Il était à moi, tout à moi, comme je l'avais voulu.

LXVII.

Un matin je trouvai le manoir tout bouleversé. Les domestiques allaient et venaient, les femmes de chambre couraient, le baron, dans une vieille houppelande crevassée que ses aïeux, comme le jurait toute la famille, avaient portée dans les croisades, s'agitait extraordinairement.

— Chère amie, me dit-il, vous voyez en moi le plus heureux des pères. Nous venons de recevoir une invitation de Son Excellence Mgr l'archevêque H... qui a toujours été bienveillant pour moi et les miens. Il nous demande de passer deux jours à K., siége épiscopal. Il y aura beaucoup d'invités. Quelle occasion pour mes fillettes !

Les fillettes avaient vingt-huit et trente ans.

« Vous venez avec nous, et X... de même. Tout le monde est invité. »

X... survint.

« Je t'emmène, » dit-il; et devinant qu'intérieurement j'envoyais l'archevêque et le baron à tous les diables, il ajouta :

« Tu ne voudrais pas me voir partir sans toi, n'est-ce pas, serpent chéri ? »

Il avait certaines intonations de voix qui m'auraient fait commettre des crimes.

Nous partîmes pour K...

La baronne avait armé ses filles en guerre.

LXVIII.

A Gemencz où nous devions prendre le bateau, un homme en costume national hongrois, dont les traits peu distingués, la tournure et le maintien semblaient accuser un curé de village, se rua sur X...

Il le couvrit de baisers, lui lécha les mains, l'étouffa de caresses.

X... put à peine se retourner et me dire : « C'est Remenyi.

Remenyi ! le virtuose hongrois de la chanterelle; le dernier des Tsiganes ! »

Je regardai.

Depuis que j'étais en Hongrie je n'entendais que ce nom.

Son talent était contesté par les uns, élevé aux nues par les autres.

Le baron et la baronne m'avaient parlé de lui avec fureur, l'appelant de tous les noms, vagabond, fat, médiocre, rapace, vaniteux, insolent, indécent.

J'imaginai que Remenyi qui crevait, en effet, de vanité, mais qui avait de l'esprit, s'en était servi pour jouer quelque bon tour au château et je pressai les châtelains de questions.

« Figurez-vous, me dit enfin la baronne, que mon salon était un jour rempli du monde le plus aristocratique des environs ; la conversation était grave, distinguée comme elle l'est toujours chez moi. Tout à coup la porte s'ouvre. Un homme entre ; un cri d'horreur s'élève. L'homme était Remenyi, en caleçon et en chemise. Il traverse tout le salon, vient à moi, et d'un air paisible me dit : « Madame, voudriez-vous bien rattacher à mon caleçon ce bouton qui vient d'en tomber ? » J'étais suffoquée, je fis entendre quelques mots d'indignation. « Ma chère madame, me dit-il très-gravement, Charles-Quint a ramassé le pinceau du Titien ; la baronne d'O... peut remettre un bouton au caleçon de Remenyi ! » Heureusement on était allé chercher mon mari.

« J'arrivai, dit celui-ci, mais trop tard pour le mettre à la porte ; le brigand ! »

Tout le monde s'accordait à dire que l'archet de Remenyi faisait exécuter des *csardas* extravagants aux florins de la Hongrie, qui tombaient dans ses poches comme dans des abîmes.

X... avait refusé de me parler de cet original. « Tu verras par toi-même, » répondait-il toujours.

LXIX.

Une file de voitures de gala aux armes de l'archevêque nous attendait à K..., au débarcadère.

Deux hussards à cheval stationnaient à chaque portière.

Au seuil du palais Mgr H... vint à nous.

La baronne et ses filles déposèrent des baisers longuement sonores sur les mains fines et aristocratiques du châtelain-prêtre.

Je me demandai quelle serait l'attitude de X... ; je l'attendais là.

X... à son tour s'humilia devant l'archevêque.

Le même soir il y eut un grand souper, suivi d'une froide et ennuyeuse réception dans des salons qui, comme les personnages, suintaient le froid et l'ennui.

On se tint, environ une heure, juchés sur des chaises antiques, fort belles mais peu commodes, comme toutes les choses antiques.

On débita toutes ces sortes de platitudes qui, à la lueur des bougies, font le charme de la conversation, et on se sépara sur les dix heures.

La baronne m'entraîna dans sa chambre. Là on me dévoila le grand mot de cette visite. On désirait amener X... à se fixer irrévocablement en Hongrie. L'état ecclésiastique qu'il avait embrassé lui assurait le concours des influences cléricales, si puissantes dans ce pays. Mgr H... s'occupait de lui faire offrir une position digne de lui.

On fit sur ce thème d'admirables variations.

Je me contenais et j'écoutais.

« Un mot irrévérencieux de vous, qui êtes l'amie intime de X..., pourrait tout gâter, me dit le baron en manière de conclusion. Chère amie, voulez-vous nous promettre de ne point gêner nos plans?

— Comptez-y, cher baron, » dis-je, et je m'en allai.

Ma vieille peur de la vanité de X... devant une offre d'honneurs et de titres, ne m'avait pas quittée

Je résolus d'opposer une hostilité très-franche à ces menées.

Le lendemain se leva lugubre pour les toilettes roses et les chapeaux à marguerites des demoiselles d'O... Il tombait une pluie fine et perçante. De longs nuages blafards se traînaient lentement sur un ciel brouillé.

Je trouvai tous les invités rassemblés dans l'antichambre.

Ils avaient des livres de prière sous le bras, endossaient des manteaux et chaussaient des galoches pour se rendre à la messe.

Des prêtres, des moines, des ecclésiastiques de haute qualité, dont le visage avait du service, et des jeunes tonsurés tout frais, s'empressaient autour des dames.

A l'église, on me parqua dans la loge épiscopale. Je m'assis dans un coin, et tournant machinalement les feuillets du livre de prières dont on m'avait munie, je tombai sur le Cantique des Cantiques. Je relus ces belles pages et elles me firent oublier les heures.

Comme une longue caravane, des tableaux d'Orient traversaient mon esprit.

L'archevêque vint lui-même me tirer de mes rêveries. La messe était finie depuis longtemps.

« Ah, ah, pensai-je, puisqu'il ne faut point ici « de mots irrévérencieux qui pourraient tout gâter », voyons un peu. »

Je montrai le Cantique des Cantiques au prêtre et je lui dis :

« Quelle religion, monseigneur, que celle de cet amour terrible, brûlant, plein d'un souffle morbide, impur parce qu'il est l'amour, mortel mais délicieux ! »

L'archevêque me regarda d'un air inquiet et répondit :

« L'objet de cet amour est l'Église.

— Quelle pastoure! et comme le berger syrien s'exprime sur son compte : *Ubera meliora vino... Venter eburneus...* et le reste.

— Ce sont, comtesse, de très-hautes images propres à la langue biblique, qu'a trouvées l'Esprit-Saint, et dont il ne faut pas rire. »

Je continuai, en riant, de poursuivre le prélat de ces très-hautes images de l'Esprit-Saint et nous arrivâmes ainsi à la porte du palais. X... y débarrassait la baronne de ses enveloppes. Il se retourna.

« Cher abbé, lui dit l'archevêque, la comtesse vous a-t-elle jamais paraphrasé le Cantique des Cantiques? Demandez-le-lui.

— Monseigneur, répondis-je, le commandeur n'aime que les choses originales. »

LXX.

Dans le salon voisin, Remenyi accordait son violon. Je courus auprès de lui.

Il joua. Je le trouvai charlatan, trivial et médiocre.

Il n'était rien de tout cela ; il était journalier.

Le lendemain, j'eus occasion de lui rendre justice. Son talent devait ressembler à celui de Paganini. C'étaient des chants larges exécutés avec grandeur et noblesse; c'était une *maestria* rare et élégante qui lui faisait un jeu des plus vertigineuses difficultés.

Il joua un *csardas*. Il y eut je ne sais quelle merveilleuse transfiguration dans ces accords qui vibrèrent d'abord, à peine sensibles, comme un mystérieux murmure, puis enflèrent, se développant avec calme et majesté. Vers la fin ils débor-

dèrent avec une frénétique allégresse et une telle puissance de son qu'il me sembla entendre des milliers d'archets.

Comme homme, c'était bien le Tsigane capricieux et fantasque, indolent ou fiévreux, froid ou d'une sensibilité exagérée, mesquin ou se livrant à une débauche des sentiments les plus généreux, entiché de lui-même, vaniteux et arrogant.

LXXI.

Il y eut un grand dîner où je me serais ennuyée, car les festins hongrois durent un temps infini, sans les belles choses qui s'y débitèrent.

Le baron racontait à son voisin l'histoire de la Loreley.

« Cher ami, cette dédicace est la gloire et l'illustration de mon nom. Cela s'est passé ainsi :

X... était à Sz., où il me fait l'honneur de passer quelques mois tous les ans. Nous fumions sur le balcon, lorsque Claire parut. Elle était éblouissante de jeunesse et de beauté. Son négligé vaporeux, sa chevelure ruisselante inspirèrent X..., et le lendemain il nous apportait le *lied* de Heine avec une musique splendide.

— Le baron ne vous dit pas tout, interrompit Remenyi, qui était malin comme un singe. X..., à

cette époque, se livrait encore à tous les excès. Sans la baronne, il se serait exposé à je ne sais quels périls, car le lied de Heine lui trottait dans la tête, et pour voir la fantasque sirène, il serait allé la surprendre sur le théâtre de ses méfaits.

— Les fées existent donc ? demanda naïvement le voisin du baron.

— Certainement, répondit le baron, elles existent, et Claire, ma femme, ressemble à la belle et perfide Loreley. X... le lui a dit, et j'ai même soigneusement couché ses paroles sur le papier. Si vous me faites l'honneur de venir à Sz., je vous les montrerai dans un cadre d'or. Mes enfants et moi nous avons l'habitude d'enregistrer tous les mots mémorables de ce grand homme. Je suis propriétaire à Sz...

— Mais, monsieur, continua le voisin ; comment X... peut-il avoir dit à Mme la baronne qu'elle ressemblait à la fée du Rhin ? a-t-il vu cette fée ?

— Il a vu sa photographie. »

Le Hongrois ouvrit des yeux comme des soucoupes.

« X... travaille ? demandait-on de l'autre côté de la table à la baronne.

— Oh! oui, il travaille; mais nous n'osons pas l'en détourner. Il travaille à la gloire du Seigneur.

— Comment, madame, X... n'écrit plus de musique profane?

— Oh! non, monsieur, il a abjuré ses erreurs; il ne fait que de la musique religieuse. Il achève en ce moment l'oratorio du Christ. »

X... achevait six rapsodies hongroises pour grand orchestre.

« La religion arrache au gouffre des perditions mondaines un pécheur aussi célèbre par ses déportements! Il offre en expiation une vie si austère, que Dieu lui pardonnera les vieilles offenses.

— La miséricorde de Dieu est infinie. »

Et ils bavardèrent beaucoup sur les exploits chrétiens de X...

Ici, j'entendis la voix de l'archevêque.

« Cher abbé, disait-il, combien il me serait doux de voir un homme de votre talent à la tête de la musique religieuse en Hongrie! On vous obtiendrait aussi la direction du Conservatoire national dont le projet est dans le portefeuille de M. le ministre, et ce double emploi, que la patrie

se ferait fête de vous offrir, nous permettrait de vous garder en Hongrie. Sa Majesté y joindrait le titre de *Musik-graf* (comte de la Musique). Vous ne chanteriez plus alors que l'Église et le Christ.

— Quoi, Monseigneur, m'écriai-je, le commandement des musiques, le titre de *Musik-graf* et le pourboire de la direction du Conservatoire national! tout cela pour chanter l'Église! Holà, holà, vous allez vous ruiner! »

X... me faisait des signes de me taire. Je continuais, lorsque la baronne, qui réfléchissait depuis la soupe sur le bon ton de tomber en syncope, s'évanouit.

Tout le monde s'empressa autour d'elle, et je profitai du tumulte pour aller prendre l'air.

Mes réflexions furent tristes, je n'avais, moi, ni honneurs, ni emplois à dispenser. Qu'allait-il faire de ces belles propositions?

« Je ne veux pas y songer, » me dis-je, et je rentrai précipitamment. J'allai droit à lui.

« Retournons à Sz. J'ai ici froid aux os.

— Nous retournerons demain, serpent chéri.

— Vous n'êtes donc pas fâché?

— Fâché? mais non, tu m'amuses. Seulement

ne va pas trop loin; tu sais qu'il est de mon devoir de respecter mes supérieurs.

— Vos supérieurs? J'achèterai demain des bas violets; 16 francs 50 centimes la paire. »

LXXII.

De retour à Sz. je repris mon train de vie insouciant et gai. Pas de nuage à l'horizon. La visite même à K... semblait devoir rester sans conséquences.

X... avait souri finement à toutes les ouvertures, et ne s'était point prononcé.

Je me faisais une fête de retourner à Rome. En attendant, nous vivions de poésie et de travail. Remenyi, avec sa verve tsigane et ses *csardas* diaboliques, poétisait nos soirées.

Tour à tour spirituel, mordant, étincelant de gaieté et mélancolique, son jeu avait un charme presque effrayant.

Au mois de novembre X... m'annonça sa résolution de se fixer en Hongrie !

Rome maintenant lui paraissait un milieu anti-

musical; la vie nomade commençait à lui peser; il avait cédé aux diverses députations que P. lui avait expédiées, accepté les directions des institutions en herbe que sa présence en Hongrie devait faire pousser, et promis à ses compatriotes d'achever sa carrière au sein de sa patrie.

Nous émigrâmes à Pesth.

Peu après la cour d'Autriche lui offrit un titre et lui alloua une pension.

C'était une dépendance servile; il s'y soumit.

Cela ne m'étonna ni ne me blessa.

Je m'étais peu à peu habituée à le voir descendre du piédestal où mes adorations l'avaient hissé.

Je ne craignais ces changements que comme on craint l'inconnu et en tant qu'ils pouvaient amener du danger pour mon amour.

Mais la tendresse qu'il continuait à me témoigner me rassura encore. Cette tendresse apaisait les craintes vagues qui me suivaient partout.

Il m'aimait; ma passion lui était contagieuse.

Même dans le monde il ne pouvait plus se passer de moi. Je devais l'accompagner, être à ses côtés partout et toujours.

Une année toute de soleil se passa ainsi. Ce

furent dans mon cœur des joies que ne traversait qu'un souci, celui de n'avoir plus rien à lui sacrifier.

Il disait parfois : « Où irons-nous ainsi ? »

Je répondais : « Qu'importe ! soyons heureux. »

LXXIII.

Un matin de la fin de cette année, je reçus une lettre de mon banquier.

Cette lettre me mandait que la fortune déposée par moi en quittant l'Ukraine se trouvait épuisée.

J'en lus les termes sans comprendre, et laissai là la lettre.

Dans la soirée j'eus quelques payements à faire. Je trouvai singulier qu'au lieu de m'envoyer un mandat comme d'habitude, le banquier m'eût écrit.

Je repris la lettre.

Je la relus et l'entendis. J'étais ruinée.

Il restait bien ma terre en Ukraine, mais je l'avais donnée à ma fille.

Mon banquier ajoutait à sa nouvelle cette observation profonde, que les plus grandes fortunes s'épuisent par l'excès des dépenses.

J'avais jeté l'argent par toutes les issues.

X... aimait le luxe; artiste, il ne concevait l'amour qu'entouré de tous les raffinements, de toutes les recherches.

Il ne s'épanouissait que dans ces chambres éclairées par des lampes d'albâtre où brûlaient des parfums; il fallait à ses pieds ces tapis blancs et moelleux; à ses yeux les fantaisies fleuries des plus rares arbustes. Il lui fallait l'amour dans la soie, sur les plus fins tissus.

Ruinée, j'étais ruinée!

Je restai anéantie.

« Mais il me faut de l'argent pour vivre auprès de lui! Il me faut de l'argent! » Je râlai ces mots en proie à une effroyable angoisse.

Une redoutable lumière éclairant le caractère de cet homme passait devant mes yeux par intervalles.

Je me rappelai qu'un jour j'avais dit en plaisantant :

« Que ferais-je si j'étais ruinée?

— Vous iriez prendre l'air de votre pays, » avait-il répondu.

Ainsi son amour, ma vie, pouvaient être tranchés en une seconde.

Il entra. Je jouai une atroce comédie. Je me

montrai plus gaie, plus tendre qu'à l'ordinaire.

Été comme hiver je le reconduisais toujours au bas de l'escalier.

A moitié endormie, brisée de fatigue, au premier mouvement qu'il faisait pour s'en aller je me trouvais levée avant lui. Je l'aidais à se vêtir et je descendais pour éclairer l'escalier.

Là, sur la dernière marche, il m'embrassait, et moi je m'arrêtais, écoutant le bruit que faisaient la porte en se refermant, et ses pas qui résonnaient sur la neige durcie.

Plus d'une fois, oubliant le froid et la nuit, je courus vers la porte, et les pieds dans la neige, à demi nue, je le suivis du regard jusqu'au tournant de la rue.

Cette nuit-là, je remontai en courant.

Le perdre, le perdre !

Cette pensée sonnait en fanfares assourdissantes à mes oreilles.

Sans prendre le temps d'allumer une bougie, à la clarté de la veilleuse, j'écrivis quelques mots.

Il me fallait de l'argent.

J'aliénai la fortune de ma fille.

LXXIV.

Six mois après j'avais encore tout dissipé.

Je me sentais dégradée, mais c'était pour lui.

Où prendre maintenant? Des idées affreuses, avilissantes me traversaient l'esprit.

L'hiver finissait.

Dans les premiers jours d'avril X... alla à Vienne.

Il devait y rester huit jours. Je l'accompagnai, et tout aussitôt, prétextant d'affaires, j'allai à Rome trouver une amie.

C'était la fille d'un ministre hongrois, mort en exil. Nous nous étions liées à P. ; nos goûts et nos idées étaient à peu près les mêmes.

Je la croyais riche, et je ne doutais pas qu'elle me viendrait en aide.

Arrivée à Rome, lorsque je lui expliquai ma situation, elle m'avoua la sienne. Elle possédait une petite rente à peine suffisante aux premières nécessités de la vie, et comptait sur sa plume pour faire fortune; c'était la misère décente et cachée.

Je voulus me tuer.

« Te tuer avec ton talent! » me dit Myriam, qui employa dès lors son temps à me prêcher et à me surveiller.

Des jours terribles suivirent. Ma raison déménagea; des frénésies croissantes agitèrent mon âme.

L'amitié de Myriam éclata dans les plus petites choses. Elle me prodigua les dévouements les plus fous.

A mon insu, elle vendit sa rente; puis elle vint me supplier de lui accorder trois mois.

« Tu es une grande artiste, fais-toi connaître, dit-elle, dans trois mois tu auras des millions ou tu en finiras. »

Trois mois, des millions! Cette belle raison me toucha.

Myriam très-artiste elle-même ignorait autant que moi la vie, le premier mot des choses, les conditions de la mise en scène et des succès, la

nécessité des coteries, des manœuvres, des intrigues.

Elle croyait que le véritable talent n'avait qu'à faire son apparition pour être proclamé, adulé et couvert d'or.

Pour cet or d'ailleurs, payant l'exercice des plus nobles, des plus intimes facultés, j'avais une répugnance instinctive.

Mais l'amour m'avait fait subir des transformations infinies; je lui devais un dernier sacrifice, je me laissai persuader.

« Peux-tu oublier X..., et te reprendre à l'existence par l'art? me disait Myriam.

— Non, je ne puis tuer en moi ce passé; ce serait le crime de ma vie. X... est pour moi l'art, le souffle, l'existence même.

— Eh bien, écris-lui. Dis-lui tout. S'il t'aime, tu es riche de tous les courages, tu renonceras aux raffinements de la fortune, aux enchantements du luxe, tu travailleras modestement à ses côtés.

— N'y songe pas, Myriam! m'écriai-je. Tu ne connais pas l'homme. Il est pourri de vanité. Il m'a aimée pour ma richesse; je le savais, je le sentais; j'étais un des rayons de sa gloire; ma pau-

vreté l'humilierait devant son public; il la tiendra à distance sans pudeur avec la plus grande tranquillité d'âme. Veux-tu que j'inflige à l'amour et à moi la plus dure, la plus sèche, la plus révoltante des insultes?

— Va jusqu'au fond de l'homme, me dit-elle; écris, nous verrons ensuite. »

J'écrivis.

La réponse qui arriva foudroya Myriam. C'étaient des phrases vagues, entrelardées de vieux proverbes allemands, et de vœux pour mon avenir.

« Le lâche, le misérable! s'écria Maryam.

— Eh oui! c'est un lâche! mais puisque l'amour se vend, je veux acheter cet amour! »

Et je fis mes préparatifs pour aller en Russie.

Myriam, qui me voyait incapable de voyager seule, télégraphia à mon frère, l'aîné, que depuis dix ans j'avais perdu de vue. Elle lui donna rendez-vous à Venise où elle me conduisit.

Nous l'y trouvâmes; j'embrassai Myriam et je partis.

Sur la route de Varsovie mon frère me dit :

« Tu veux de l'argent, n'est-ce pas? Allons à

Bade. Cela vaudra mieux que de courir de ville en ville après des succès incertains. A Bade un coup de dé donne une fortune. »

Un coup de dé, une fortune! ces mots sonnèrent à mes oreilles comme ceux de Myriam : trois mois, des millions.

« Allons à Bade, » répondis-je.

Le soir même nous étions à Bade, dans les salons de la Conversation. Sur les tables de jeu des râteaux remuaient des tas d'or.

J'avais le vertige. Je me disais :

« Il me faut un million. »

J'avais juste cinq mille francs en poche.

Je les pris tout entiers et je pontai sur la noire.

« Noire impair, passe, » dit le tailleur.

On couvrit d'or mes cinq rouleaux. La noire avait gagné.

Je remis la moitié à mon frère et je continuai.

A dix heures et demie je me trouvai à la tête de cent dix mille francs.

Je regardai mon frère : il était très-pâle et suait à larges gouttes.

« Cesse, » me dit-il à l'oreille.

Je répondis : Il me faut un million. »

La noire passa encore; je continuai.

A onze heures la veine était tarie, tout était perdu, rentré dans la caisse des jeux.

Quelques minutes après les cinq mille francs que j'avais remis à mon frère, étaient perdus aussi.

A minuit nous rentrions à l'hôtel nous demandant ce que nous allions faire.

Je vendis ma montre et télégraphiai à Rome. Myriam m'envoya sur-le-champ de l'argent. Dans sa lettre elle me suppliait d'aller en Amérique.

« Tu reviendras plus vite de ce pays du dollar que de tout autre. »

La Russie ne m'attirait guère.

« Myriam a raison, dis-je à mon frère, j'irai en Amérique. »

LXXV.

Je m'embarquai au Havre.

C'est avec une étrange insouciance que je vis pâlir et s'effacer les contours de l'Europe.

J'étais abrutie, stupide. Je vivais comme dans un mauvais rêve.

Cette prostration dura toute la traversée. Une fois seulement, par une belle nuit, j'étais restée sur le pont plus longtemps que de coutume.

Tout le monde était descendu et dormait. Le matelot qui veillait à la poupe chantait doucement une rêveuse chanson. La mer clapotait harmonieusement. Là, dans le silence de la nuit, j'évoquai les souvenirs des jours heureux, j'aimai, mon cœur se remplit d'espérance.

J'avais perdu conscience des lieux, je l'attendais, c'était l'heure, il allait paraître !

Soudain l'officier de quart appela le pilote, et emporta mon songe.

A New-York je tombai en pleine saison morte. La ville était déserte.

Au mois de juillet, artistes, impresarios, agents prennent leur volée. Il fallait attendre leur retour et celui du public.

Dans l'intervalle, M. S..., riche éditeur allemand établi en Amérique, m'ouvrit généreusement un crédit sur les conseils de son expérience qui n'étaient pas précisément faits pour m'enrichir d'espoir.

Il me dit que le vrai talent à son début se voyait arrêté net comme un malfaiteur, que la haine des médiocrités en Amérique comme partout se dressait, s'enrageait, se démenait contre lui, que l'infatigable activité des imbéciles manœuvrant, saluant, caressant, quémandant, tenait toute la place, et qu'il fallait entrer dans la confrérie de ces pucerons en démence ou les couvrir d'or pour s'en faire des laquais. Mais il fallait d'abord de l'or.

On connaît ce genre de raisonnement. Pour les impresarios ils produisaient avec plaisir des

gens déjà produits ; ils recevaient des cargaisons de gloire surtout de Paris et répondaient invariablement aux nouveaux venus : Faites-vous d'abord connaître.

Il me dit ensuite comment un grand artiste, fût-il plus illustre que Dieu le Père, se traîne aux pieds des rois de la critique pour un bout de réclame, et de là va baiser la main des journalistes tout petits pour faire reproduire la réclame des premiers.

Il m'étala les factures de divers entrepreneurs de succès. Il y avait là de fortes sommes pour les bouquets, les couronnes de lauriers, les ovations.

X... lui-même avait payé des femmes pour s'arracher ses gants, ses mouchoirs et s'évanouir.

« Demandez des lettres à X... Nous tâcherons de les insérer dans quelques journaux dont je connais les commanditaires ; ce sera un commencement de réclame. »

Je secouai négativement la tête.

« Ah ! nouvelle débarquée ! vos fiertés européennes sont un bagage compromettant. L'orgueil n'a pas cours ici. Débarrassez-vous au plus vite de la noblesse des sentiments.

— Et de l'art aussi, je pense !

— De l'art aussi, à moins que vous n'ayez cent mille francs de rente. Savez-vous le galop de Kowalski?

— Un néant.

— Ce néant est pourtant à la mode. Retournez en Europe. Vous n'arriverez à rien ici. Savez-vous ce que c'est que l'art en Amérique? C'est une valeur cotée à la Bourse. *How is gold? How is cotton? How is music?* Voilà la vraie langue musicale du public. Lesquelles des fèves ou des perles trouvent plus d'acquéreurs au marché? Évidemment les fèves. Il faudrait civiliser ces intelligences sauvages, entreprendre l'apostolat de la vraie musique.

Vous jouez du Bach? Voilà de la musique. Je suis éditeur du « *Clavecin bien tempéré.* » Eh bien, la haute critique observe à l'égard de Bach le plus dédaigneux silence ; on ne le connaît même pas.

Cet hiver, une des plus célèbres cantatrices chantait l'*Ave Maria,* que Gounod a fait avec le premier prélude du grand allemand ; elle a eu un succès fou. Pourquoi? On avait mis sur les affiches : *Ave Maria* de Gounod, auteur de *Faust.*

Je me trouvais à un de ses concerts et je fis

observer à ma voisine le charme serein de ces harmonies. — « Quel génie que celui de Bach ! » — Bach ? me dit ma voisine, » *not possible, sir, it is too sweet, too lovely. It is of that darling Gounod.* » Et voilà les imbéciles. Essayez de jouer les compositions de X..., on vous sifflera. »

Il partit.

Le lendemain il revint. Ses petits yeux gris me regardaient avec une pitié discrète.

« J'ai travaillé pour vous. Je vous présente aujourd'hui à un *manager* très-riche, qui a consenti à nous donner un quart d'heure d'audience. C'est le Barnum actuel, l'impresario le plus riche des États-Unis. »

Nous allâmes chez le Barnum.

LXXVI.

Dans un salon resplendissant de dorures, un homme gros et court nous reçut par une grimace qui voulait être accueillante.

Une conversation rapide s'engagea entre lui et mon conducteur. Les paroles grinçaient.

Time is money. On ne s'amusa pas à d'imbéciles préambules.

« D'abord, je la ferai passer pour une fille de X..., cracha le *manager*.

— Parfait, siffla l'éditeur.

— Jouez-vous quelque fantaisie sur le *Trovatore?*

— Non, monsieur.

— Au fait, dit-il, en tirant sa montre, je n'ai pas une seconde de plus à vous donner. Revenez ce soir. Vous coucherez avec moi, s'il vous plaît, et

nous causerons à notre aise des conditions de votre avenir. »

Je me levai là-dessus et je m'en allai.

M. S... courut après moi.

« Vous avez blessé, me dit-il d'un air de peine, le seul *manager* qui eût consenti à se charger de vous.

Je lui avais fait voir votre photographie, MM. X..., Y..., Z..., auxquels j'ai écrit, m'ont répondu : « Qu'elle se fasse connaître; après nous verrons. »

Il fallait coucher avec lui et promettre de jouer le *Trovatore*. Est-ce que vous croyez, par hasard, qu'on vous tiendra compte de vos vertus? Est-ce que toute femme n'a pas un amant?

On vous a vue deux fois à mon bras, je m'intéresse à vous; on vous croit ma maîtresse. Du paraître à l'être le pas est-il si difficile, quand il est nécessaire? »

Cet honnête homme, vingt fois millionnaire, continua sur ce ton. Je le laissai bourdonner, et ne l'écoutai plus. J'allais à ses côtés, l'œil fixe, l'esprit ne percevant ni idées, ni sensations. Un découragement de plomb, un affreux sentiment d'abandon m'étaient tombés sur le cœur.

On ne lutte pas avec l'impossible.

S... me quitta à ma porte, en me disant avec un petit rire court :

« Maintenant, faites-vous connaître; allez, faites-vous connaître. »

Il y avait trois semaines que j'étais en Amérique.

Je me cloîtrai dans ma chambre.

Je me mis à travailler avec acharnement, et chose étrange, j'eus des heures que l'art remplit tout entières. Il m'enleva à la solitude, à la douleur, au mépris des hommes, aux petites pensées et même à l'amour.

J'avais écrit à X..., et tous les jours maintenant j'attendais une réponse.

Cette réponse arriva.

Il y a des amours qui ressemblent au lâche attachement des chiens pour un maître sans entrailles. La lettre était sans pitié.

Ce chef-d'œuvre de froideur et de cruauté calculées, je le mis sur mon cœur, je le relus vingt fois, comme une consolation.

J'imposai silence à mon indignation quand, par

moments, le juste jugement des choses me traversait la tête.

J'écrivis à mon maître une lettre humble et douce; je le suppliai de m'envoyer quelques mots affectueux qui seraient mon soutien et ma force.

Que lui avais-je donc fait que de l'aimer, de l'admirer, de le défendre! Qu'allais-je faire si loin de lui par un effort surhumain sur ma passion, que de répandre son œuvre!

Un mois se passa encore.

Je vivais isolée, la société américaine m'étant odieuse.

S... m'avait fait espérer une occasion de jouer à la fin de novembre.

Ce que j'ai souffert, en attendant novembre et la réponse à ma seconde lettre, ne se décrit pas.

Ces souffrances troublaient jusqu'aux clartés de mon esprit. Il y eut des moments où vaincue par la douleur je criai vers Dieu.

X... ne répondait pas.

Je me rappelai qu'il répondait à ses valets, et que ses lettres étaient affectueuses.

Le 1er octobre, j'écrivis encore. Je le suppliai de m'envoyer l'aumône de quelques douces pa-

roles, quand même ces paroles devraient être un mensonge.

Le 12 novembre enfin je reçus ces mots :

« La violence de vos sentiments trouble la paix, qui est une des conditions de mon existence. Souffrez donc que je m'abstienne de recevoir vos étranges élucubrations jusqu'au moment où vous aurez compris qu'il n'y a pas de bonheur possible en dehors de l'observation des lois divines.

« Il faudra aussi vous réconcilier avec votre sort, qui n'est d'ailleurs que le fruit de vos diverses imprudences. »

Cette fois je ne relus pas. Un calme inattendu et profond se fit dans mon âme.

Je me levai de ma chaise, je pris mes gants et je sortis.

Dans l'escalier la maîtresse du *boarding-house* m'arrêta.

« *You don't feel well*? me dit-elle.

— *Oh yes!* murmurai-je.

— *You are ghastly white.* »

Je descendis.

Dans la rue je demandai mon chemin à plu-

sieurs reprises; je le connaissais pourtant, pour l'avoir fait tous les jours depuis trois mois.

J'allai chez S... Il était sur le seuil de son magasin.

« Quel jour le premier départ pour l'Europe? »

Il consulta un papier.

« 15 novembre. Le *Saint-Laurent :* Ligne française. »

Je tournai le dos à S... et j'allai arrêter ma place. Je rentrai ensuite.

J'écrivis à X... :

« Monsieur,

« Je retourne en Europe. Je retourne pour vous « tuer. »

Après avoir expédié cette lettre, j'allai chez un médecin, avec qui je m'étais liée au point de lui raconter mon histoire. C'était un original, assez philosophe pour ne pas tenir compte d'un homme de plus ou de moins dans l'immensité et l'inanité de la vie.

Je lui demandai un poison qui ne fît point souffrir.

« Vous voulez le tuer ?

— Oui, docteur.

— Vous avez votre poignard.

— Mon poignard donne la mort instantanée ; je veux le voir agoniser.

— Un poison lent alors ?

— Donnez-m'en de deux sortes.

— Revenez demain.

— Inutile, mes réflexions sont faites.

— Est-il raisonnable de tuer un homme parce qu'il ne veut pas de vous ?

— Donnez vite. Je pars samedi. »

Il sortit et rentra aussitôt.

« Voici du *wourali*. Cela tue lentement, après six à huit heures d'engourdissement. Et voici du cyanite de potasse. C'est la foudre.

— Merci.

— Attendez, prenez encore ceci.

— Qu'est-ce ?

— Le contre-poison du *wourali*.

— A quoi bon ?

— Que sais-je ? Prenez toujours.

— Non, merci.

— Écoutez, je vous rends service, je désire, en revanche, vous voir emporter ceci.

— Vous espérez que je m'en servirai ?

— Non pas pour vous. N'avez-vous pas le cyanite ? »

Il mit le contre-poison dans un pli de ma ceinture.

LXXVII.

Le 15, je m'embarquai.

J'étais calme maintenant. Je ne souffrais plus. Je lisais beaucoup.

Tous les soirs je mesurais le temps, ce temps étendu encore entre moi et le malheureux qui m'eût adressé de brûlants télégrammes d'amour à chaque heure de la journée, si j'eusse trouvé en Amérique des mines d'or pour flatter sa vanité monstrueusement maladive. Oui, c'était bien cela. J'en avais la plus claire conscience. C'était la crainte de l'humiliation que ma pauvreté pouvait lui infliger, et peut-être celle que je ne lui tombasse sur les bras, comme s'il ne connaissait pas mes sauvages fiertés !

Après dix-huit jours de voyage sans arrêt,

j'arrivai à P... à dix heures du soir. Je me couchai et je dormis.

Mon sommeil fut de plomb.

Je me réveillai pourtant avec le jour.

Je me levai et m'habillai comme pour une fête, puis me regardai dans la glace. « Non, me dis-je, ce n'est point cela. »

Je dépouillai ce costume élégant et me revêtis du costume cosaque.

J'endossai la casaque de velours, la ceinture tressée avec des fils d'or, le bonnet fourré à plumes de héron, et je sortis.

Je montai chez X... sans embarras ni hésitation.

La porte était ouverte. Le valet de chambre me reconnut. Il eut un mouvement de joie.

« Ne m'annoncez pas, » lui dis-je, et je passai.

« Monsieur est dans son cabinet de travail. »

Je traversai deux chambres; à la porte du cabinet je m'arrêtai.

« Qui va là ? »

J'ouvris.

X... se leva vivement. Il fit un mouvement

comme pour venir au-devant de moi, s'arrêta aussitôt et attendit immobile.

Immobile aussi je me tenais près de la porte que j'avais refermée.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi. Sa respiration oppressée s'entendait seule dans le silence profond.

Il s'avança, voulut me prendre dans ses bras. Je reculai.

« Je vous attendais, dit-il alors, je suis à vous; punissez-moi de vous avoir aimée; vous êtes libre. »

Je répondis par un large éclat de rire.

« Vous ? vous m'avez aimée ! Ne mentez plus. Seriez-vous lâche ? »

Il se redressa d'un mouvement superbe. Il était beau comme un Dieu.

« Lâche ! J'ai votre lettre depuis hier et je suis ici. »

Je détournai la tête.

« Vous saviez que je vous aurais trouvé partout, » répondis-je.

Il y eut un autre silence.

Il prononça mon nom.

Je tombai dans ses bras.

« Je te tuerai; je t'aime, tu es à moi, je te tuerai, tu m'entends! mais nous ne mourrons que ce soir, car je veux avoir un dernier jour de joie, et jusqu'à ce soir tu me garderas ici ! »

Il sonna.

« Je n'y suis pour personne, dit-il au domestique.

— On a apporté une lettre. La réponse est pressée. »

Il hésita un instant.

« Donnez, » dit-il.

Il parcourut la lettre.

« Il me faut sortir.

— Vous ne sortirez pas, dis-je en italien, car le domestique attendait toujours.

— Tu te méfies ?

— Oui.

— Tiens, lis. »

Il me tendit la lettre. C'était une princesse qui le mandait. Cette princesse allait débuter le soir même au théâtre. Elle avait besoin de ses encouragements, disait-elle, et le suppliait de venir la voir.

Une princesse! Comment manquer à l'appel d'une princesse! Même au moment de mourir, sa

vanité voulait respirer l'hommage de ce dernier encens.

Il est vrai qu'il comptait bien ne pas mourir.

J'eus pitié de cette extravagante faiblesse et sans songer alors qu'il pouvait vouloir s'échapper, je lui dis :

« Allez, allez, je vous attends. »

Il s'habilla. En sortant, il dit au domestique : « La comtesse dînera ici. »

Je restai seule en proie à des souffrances intolérables. L'amour, la pitié, la colère, la jalousie écartelaient mon cœur.

Le domestique allait et venait. Il mettait tranquillement le couvert. J'aurais pu, tout à l'aise, empoisonner le vin; c'était là ce que j'avais arrêté. Je ne le fis pas cependant, par le sentiment sourd de retarder notre fin et de le voir encore tout le reste du jour. Les occasions et les moyens de mort d'ailleurs ne me manquaient pas. Il buvait d'habitude du cognac dans de l'eau toute la journée. Je pouvais empoisonner le cognac; et puis n'avais-je pas mon poignard? C'était le même dont j'avais failli le tuer à Tivoli quand, pour la première fois, il se réveilla dans mes bras. La lame fine et

mignonne était enduite du subtil poison employé par les Indiens pour leurs flèches. J'avais aussi un revolver.

X... revint. Nous nous mîmes à table. Il mangea et but à l'ordinaire; il parla de choses indifférentes; évidemment il n'avait pas encore pris au sérieux mes menaces.

Cependant, après s'être versé du vin, il attendit avant de boire que j'eusse bu.

Après le dîner, il vint quelques visites; le bruit de mon arrivée à P... s'était répandu. La veille, comme je le sus plus tard, il avait montré à quelques amis la lettre qui lui annonçait mon arrivée.

De là son courage. Je vis qu'il comptait sur eux.

Lorsqu'on annonça le baron d'O..., je me décidai à couper court à cette espérance.

« Voilà bien des visites, lui dis-je; n'avez-vous pas défendu votre porte?

— Tu sais que d'O... n'est pas aisé à renvoyer.

— Je vous donne dix minutes, et dans dix minutes, si cet homme et les autres ne sont pas partis, je vous brûle la cervelle devant eux. »

Et je m'enfermai dans sa chambre à coucher.

Au bout du temps donné, il frappait à la porte.

« J'ai aussi renvoyé le domestique, dit-il, nous serons seuls jusqu'au soir. »

J'allai fermer toutes les portes, j'en retirai les clefs ; puis je m'assis à ses pieds.

L'appartement ne recevait que la lumière crépusculaire d'une seule lampe, et à chaque rayon furtif de la lampe sur son pâle visage, mon cœur tressaillait.

« A quoi penses-tu ? »

Un froid glacial courut dans mes veines.

Je ne répondis pas.

Je pensais au lieu où j'étais née, à mon enfance, à ces nuits que je passais dans la steppe, regardant le ciel bleu et les grandes étoiles d'argent ; je pensais aux forêts sombres de la Wolhynie et à toutes les luttes qui avaient marqué chacun des jours de mon adolescence; je me voyais traversant, le cœur dilaté, la belle terre de Toscane. Puis, dans le demi-jour de ma mémoire, toute la vie de mon triste cœur se déroula sous mes yeux. Elle aboutissait à la tombe. J'avais vingt-trois ans!

« Allons, murmurai-je, il faut en finir. »

Je tirai doucement le poignard de ma ceinture et me levai.

Que se passa-t-il en moi? Comment ma volonté si ferme, si préparée, s'écroula-t-elle subitement? Ce ne fut pas même le temps d'une seconde. Je laissai le poignard; je pris dans ma poche une petite boîte qui contenait deux pilules; je les lui montrai.

« Une était pour vous, » lui dis-je.

Et j'avalai les deux pilules.

Il m'avait laissé faire tout cela dans une immobilité de statue. Nous restâmes un grand moment à nous regarder en silence.

Soudain il s'éveilla comme d'un rêve, poussa un cri horrible et tomba à genoux. Il priait Dieu.

Je ris amèrement.

« Priez, priez, lui dis-je, bon chrétien! Dites-vous les prières des agonisants? Demandez-vous un miracle? ou la grâce qu'il me faut pour ne pas vous maudire? »

J'eus une syncope; elle fut courte.

La mort par le wourali ne se produit qu'après

six ou huit heures; mais j'avais avalé une double dose.

« Mon Dieu, mon Dieu, que faire? personne ici! » gémissait X...

Je lui demandai de me laisser mourir en paix et je m'étendis sur une chaise longue.

« Je vais chercher un médecin, dit-il.

— Cherchez-en dix et dites-leur que le poison est du wourali. Ils seront bien avancés. »

Mes oreilles tintaient. Des ténèbres s'amassaient devant mes yeux. Je murmurai :

« Sois-moi doux, je vais mourir. »

Il se mit à pleurer et tomba à mes pieds.

« Je t'en supplie, vis, je ne veux pas te perdre, je t'aime, je deviendrai fou ! »

Il sanglotait et se tordait les mains.

Il se leva subitement comme sous le coup d'une grande terreur.

« Viens à l'hôtel, dit-il.

— Je veux mourir ici.

— Mais on pourrait m'accuser d'un crime ! »

Je me dressai; la vie bouillonna de nouveau dans mes veines.

« Malheureux! une plume; je vais écrire une déclaration de mon suicide.

— On viendra toujours faire des perquisitions, on dressera un procès-verbal. Et ma robe !

— Allons, dis-je en retrouvant le rire, sortons. »

Une méprisante pitié pour toute cette faiblesse me rendit mes forces.

Je marchai d'un pas ferme; il me suivit. En arrivant à l'hôtel, j'eus une nouvelle syncope.

Quand je repris mes sens, un médecin me tâtait le pouls.

« Ferencz, dis-je à X..., renvoyez cet homme.

— Madame, quel est le poison ?

— Du wourali.

— Je ne connais pas ça.

— Je n'en doute pas. Adieu, monsieur.

— Madame, vous devez avoir le contre-poison.

— Oui; mais ne voyez-vous pas que je désire rester seule avec lui ? »

Ils bouleversèrent ma malle, la fouillèrent en tous sens et ne trouvèrent pas ce qu'ils cherchaient.

X... revint auprès de moi.

« Où est le contre-poison ? »

Je ne répondis pas.

« Je t'en supplie, dis-le-moi.

— Renvoie cet homme. »

Il renvoya le docteur et s'agenouilla auprès de moi.

« Écoute, mon adorée, prends le contre-poison et je ferai tout ce que veut ton amour. Pardonne-moi; tu vivras à mes côtés comme tu le voulais et comme je te l'ai refusé. Je suis fier de toi. Que m'importe le monde? J'ai été assez longtemps son esclave. Je vais vivre pour moi, pour toi, pour le bonheur. Ne doute plus de mon amour. J'ai été cruel, je le sais; mais si tu savais quelles terribles influences ont pesé sur ma volonté! Depuis que tu es partie, l'insomnie me dévore le sang. Vite, où est le contre-poison? »

Il penchait sur moi son front blême, et de ses yeux des larmes brûlantes me tombaient sur le visage.

« Trop tard, murmurai-je... Et puis, s'il mentait! »

Il m'entendit.

« Oh! l'horrible parole! Je suis sincère. »

— Jure-moi... » Je m'arrêtai, je respirais difficilement; c'était le commencement de l'asphyxie.

« Sur quoi veux-tu que je jure? »

J'écartai sa chemise, je mis le doigt sur un médaillon qu'il portait toujours et qui renfermait une

relique, un fragment d'os de saint François, auquel il était extrêmement dévot.

« Je jure ! »

Je n'eus que la force de lui montrer ma ceinture et la place où était attaché le petit paquet contenant le contre-poison, et je m'évanouis.

Quand je rouvris les yeux, j'étais dans ses bras et il faisait jour. Mes idées erraient confuses dans ma tête ; je fus quelque temps avant de me rappeler les événements de la veille.

« Il m'aime, enfin ! pensai-je. Mais pourquoi ne dit-il rien ? »

X... me regardait ; son regard était froid et dur comme l'acier. Il se leva en silence. Quand il fut habillé, il s'approcha et dit :

« Mes sentiments sont toujours les mêmes. Nous devons nous quitter. Si, cette nuit, je vous ai menti, c'est que tous les moyens sont bons pour sauver notre prochain du suicide. »

Il se fit soudain en moi une grande paix.

D'une voix calme et claire, je dis :

« Sortez, monsieur. »

Ses paroles monstrueuses entrant dans mon

N O T E

X... in this book stands for Franz Listz.

LIBRARY OF CONGRESS
0 027 249 688 2